THE LIBRARY OF
BROWN UNIVERSITY

THE CHURCH
COLLECTION

THE BEQUEST OF
COLONEL GEORGE EARL CHURCH
1835 - 1910

VOYAGE

ENTRE

TOCANTINS ET XINGÚ

DU MÊME AUTEUR

La France équinoxiale, 2 vol. in-8 et Atlas; Challamel, Paris.

Vocabulaire Méthodique des langues Ouayana, Aparaï, Oyampi, Emerillon; 1 vol. in-8; Maisonneuve, Paris.

Chez nos Indiens, 1 fort vol. in-8, carte et 98 gravures; Hachette, Paris.

Atlas du Nord. Amazone, de Pará à Cayenne, 1/250000e; 1 vol. in-folio, 18 cartes; Auteur.

Voyage au Tapajoz, 1 vol. in-4, illustré de 37 vignettes et d'une carte; Lahure, Paris.

Voyage au Xingú, 1 vol. in-4, illustré de 68 vignettes et d'une carte; Lahure, Paris.

Voyage au Tocantins-Araguaya, 1 vol. in-4, illustré de 87 vignettes et d'une carte; Lahure, Paris.

Voyage a Itaboca et a l'Itacayuna, 1 vol. in-4, illustré de 76 vignettes et de 40 cartes; Lahure, Paris.

39465. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

HENRI COUDREAU

VOYAGE

ENTRE

TOCANTINS ET XINGÚ

3 Avril 1898 — 3 Novembre 1898

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 78 VIGNETTES

ET DE 15 CARTES

PARIS
A. LAHURE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
9, RUE DE FLEURUS, 9

1899

VOYAGE

ENTRE

TOCANTINS ET XINGÚ

INTRODUCTION

Ce nouveau voyage, cinquième de ma série Paraense, inaugure une nouvelle méthode de travail à laquelle il y aura peut-être lieu que je revienne parfois au cours de mes futures investigations géographiques. Au lieu d'entreprendre un seul grand itinéraire, remontant et descendant tel ou tel des grands tributaires de l'Amazone, j'ai étudié une région en la visitant rivière par rivière.

Quand la région ainsi parcourue est saine, le passage de l'un à l'autre des différents cours d'eau voisins ne comporte pas d'inconvénients appréciables, mais, quand la région est peu salubre, ce qui est, — en gros, — le cas pour la région d'entre Tocantins et Xingú, alors au lieu de voir les effets morbides atténués dans la nouvelle rivière que l'on va explorer, on voit s'ajouter, au contraire, l'insalubrité de la rivière qu'on vient de finir, à ceux de la nouvelle rivière, comme si les miasmes délétères s'additionnaient toujours sans se neutraliser jamais. Je devais acquérir la preuve matérielle de cette vérité, d'ailleurs bien vraisemblable *a priori*, dans ce dernier voyage, un peu trop prolongé, qui m'a valu en sept mois la mortalité proportionnellement la plus considérable dont mes expéditions aient jamais eu à souffrir. Sans compter,

cette fois, les maladies graves qui ont frappé à côté de moi et si près de moi, et sans parler de l'abandon de l'expédition par deux de mes hommes, s'évadant, pour ainsi dire, du voyage, devant l'imminence de la maladie qui toujours nous menaçait quand elle ne nous accablait pas.

L'état sanitaire de cette région basse et en partie marécageuse ne m'était point, au moment d'entreprendre le voyage, absolument inconnu, toutefois j'étais bien loin de supposer que nous pourrions y rencontrer les risques que nous y avons couru. Deux morts et une maladie très grave, c'est beaucoup, en sept mois, pour une expédition qui se composait, au total, en partant de Pará, de onze personnes seulement. Depuis le 27 juillet 1895, date à laquelle j'ai commencé mes explorations Paraenses, je n'ai jamais eu à constater rien d'approchant. Dans ces quatre voyages précédents je n'ai perdu personne et ce fut seulement au Xingú que le climat nous éprouva quelque peu. En somme, l'impression d'ensemble qu'on pouvait retirer de ces quatre premiers voyages, était plutôt celle d'un climat un peu fatigant plutôt que véritablement dangereux. Cette confiance un peu excessive, dans laquelle on se complaît parfois et à laquelle, pour ma part, je m'étais tant soit peu habitué à l'endroit des régions Amazoniennes, cette confiance, mon voyage de cette année, sans l'avoir détruite, ni même ébranlée, l'a rendue plus circonspecte, d'un optimisme plus critique et moins spontané. Cette confiance existe toujours, mais elle existe autrement, elle est toujours affirmative en principe, mais elle réclame maintenant, si j'ose m'exprimer ainsi, le bénéfice d'inventaire.

Et cela est prudent tout en étant parfaitement rationnel, car, en effet, ce climat que l'on veut faire un et caractériser d'un mot en bien ou en mal, est assurément, dans son unité aux traits généraux encore mal définis, tout ce que l'on peut imaginer de plus varié et de plus divers, de plus riche en particularités poussées parfois jusqu'à l'opposition complète.

Et cela n'a point lieu d'étonner si on songe à l'étendue de l'État de Pará, vaste, à lui seul, dans les limites qu'il considère comme ses véritables frontières, comme les trois États réunis de la Triple-Alliance.

Une si grande superficie comporte nécessairement une grande diversité et,

si l'on peut admettre, pour la commodité du langage, que l'on continue à parler du MILIEU PARAENSE, du CLIMAT PARAENSE, n'en est-il pas moins indispensable que l'on ne perde point de vue que le Pará est trop vaste pour être uniforme, que les MILIEUX RÉGIONAUX y sont plus importants à considérer pour ce qui est, par exemple, de la colonisation, que le milieu d'ensemble, et que le *littoral maritime*, les *campos*, les *plateaux*, les *marais*, très diversement distribués sur ce vaste territoire, demandent à être soigneusement étudiés dans des monographies critiques bien documentées avant qu'on tente rien du côté de ces généralisations *a priori*, dans lesquelles se complaisent si volontiers les débutants, les ignorants et les naïfs.

Si, cette année, l'état sanitaire de l'expédition a été si mauvais, cela est dû, à n'en pas douter, à l'influence pernicieuse de milieux délétères aussi parfaitement défavorables que le sont les marais de la région du Nord des Bahias et les rives, à la flore empoisonnée, du cours moyen du Pacajá. Si j'avais aujourd'hui à refaire le même voyage, les précautions que, mieux informé, je saurais prendre pour me protéger, ici contre le paludisme, et là contre la discrète intoxication des eaux, ces précautions seraient-elles efficaces au point de me faire sortir indemne de tant de pérégrinations périlleuses pour la santé? J'aime à croire, tout au moins, que c'est en face d'une somme de choses mauvaises, moindres en nombre et, aussi, moins périlleuses, que je me trouverais placé. Il me semble que la lutte serait pour nous beaucoup moins meurtrière. Il me semble que cette dernière école que je viens de faire ne saurait m'être inutile pour l'avenir.

Toutefois, il est bien vrai que cette région d'entre Tocantins et Xingú est loin d'être bonne dans son ensemble. Aussi, sauf pour ce qui est de quelques points privilégiés, de quelques rives, quelques plateaux qui paraissent présenter des conditions plus favorables, sera-t-il sage, pour quelque temps encore ou même pour longtemps de voir surtout dans cette province d'entre Tocantins et Xingú un terrain d'études et d'expériences plutôt qu'un terrain d'application.

Il ne faut pas chercher les difficultés, point n'en est besoin, les difficultés se

présentent fort bien et même trop facilement d'elles-mêmes et souvent sans que rien les fasse prévoir. Il est impolitique, en matière de colonisation, d'entreprendre, de gaieté de cœur, des écoles où seraient englouties des sommes énormes et un nombre considérable d'existences humaines. Il faut, autant que possible, dût-on aller très lentement, n'entreprendre, surtout dans les débuts, que des colonisations à succès presque certain. Le colon s'effarouche aisément, le pays où meurent les premiers convois, de longtemps n'en reçoit plus qui aient une valeur réelle.

Les rives des Bahias, de l'Anapú, du Curupuhy m'ont semblé être, sur toute l'extension de la région que j'ai parcourue, la zone la plus favorable pour y tenter l'établissement de quelques centres de colonisation nationale ou étrangère.

Les terres hautes en bordure, les plateaux riverains qui, le long du littoral des Bahias, s'étendent plus ou moins loin dans l'intérieur du côté du Xingú et du côté du Pacajá; de même les terres élevées et haut boisées qui longent l'Anapú et le Curupuhy, tantôt en bordure même sur la rivière, tantôt un peu en retrait dans l'intérieur, ces terres hautes, ces plateaux, cultivés en café, en cacao, après qu'on aurait utilisé les bois précieux ou utiles qui abondent dans quelques-unes de ces forêts; ces terres hautes, ces plateaux me paraissent constituer un milieu où une colonisation nationale ou même étrangère aurait toutes chances de réussir après les premières luttes qu'il faudra inévitablement soutenir contre le climat.

Il ne s'agit point ici de *colonisation facile*, si tant est qu'on connaisse quelque part au monde une colonisation semblable, il s'agit de *colonisation possible*.

J'ai payé cher, quant à moi, pour connaître cette région d'entre Tocantins et Xingú. Je ne crois pas que mon affirmation, laborieusement déduite en soignant les malades et en accompagnant les morts, je ne crois pas que mon affirmation puisse être suspecte d'un optimisme exagéré; eh bien je suis convaincu que dans cette région des Bahias, de l'Anapú et du Curupuhy on peut, en procédant à l'endroit des colons européens avec la prudence, la

science et la générosité que ces colons seront en droit d'attendre d'un gouvernement comme celui du Pará, dont la réputation est faite, et bonne, il me semble que dans cette région des Bahias, de l'Anapú et du Curupuhy, (mais peut-être, du moins pour le moment, seulement dans cette région pour tout le pays entre Tocantins et Xingú), l'acclimatement des premiers colons européens se ferait au prix d'une mortalité peut-être pas de beaucoup au-dessus de la moyenne et l'acclimatation de la race se ferait, par la suite, plus aisément encore.

Toutefois, du moins pour ce qui est de l'heure actuelle, toute tentative semblable dans la plupart des autres rivières d'entre Tocantins et Xingú serait-elle une témérité qui aurait peut-être des suites graves, les conditions générales étant moins favorables et le milieu local étant mal préparé.

A chaque jour suffit sa tâche et ce serait déjà d'une singulière valeur démonstrative que d'acclimater des familles européennes sur les rives des Bahias, de l'Anapú et du Curupuhy. Je viens d'y connaître des jours bien tristes, le long de ces rivages presque encore déserts, cependant je n'ai pas le droit de taire ce que je crois être la vérité. Je crois que sur les rives des Bahias, de l'Anapú et du Curupuhy, la colonisation européenne est possible, à la seule condition que le gouvernement du Pará fasse le nécessaire.

Henri Coudreau.

CHAPITRE PREMIER

Europe et Amazonie. — Au sud de Marajó. — Les « Bahias ». — Melgaço et Portel. — Le Rio Anapú. — Le Rio Pracurú. — Terres noyées. — Caoutchouc et castanha.

Dimanche 3 *avril* 1898. — Le 11 octobre 1897 nous rentrions à Para de retour de notre voyage à Itaboca et à l'Itacayuna; le 21 décembre dernier nous partions pour l'Europe d'où nous revenons le 12 mars 1898, et aujourd'hui, dimanche 3 avril, sans avoir trouvé le temps de nous reposer, nous reprenons le chemin de l'intérieur Paraense.

Il est sept heures du soir. Notre petit vapeur *Anapú*, lentement, commence à esquisser dans la direction du couchant sa route tranquille et monotone.

A droite, à gauche, un trait accentuant les rives, un peu vagues dans la forêt.

Cette interminable forêt de l'immense région Amazonienne, chaque fois qu'on se trouve à nouveau en tête-à-tête avec son inexprimable solitude, on ne saurait dire si ce n'est pas un vague sentiment de crainte que l'on éprouve. Sa masse est compacte et fermée. Au-dessus de la ligne jaunâtre de l'eau, la ligne sombre de la forêt vierge massive et basse reste rigide, immobile et silencieuse, sous les tons chauds du ciel. Sur de grandes étendues la forêt est inondée. Jour et nuit c'est un grand silence, les oiseaux préférant les forêts des terres hautes et les petites rivières de l'intérieur.

La majesté du spectacle est dans le fleuve lui-même, ce gigantesque Amazone, *méditerranée coulante*, *orgueil de notre planète*, comme l'appelle

noblement mon ami Elisée Reclus[1]. Sans doute le bassin de ce grand fleuve sera-t-il un jour un des grands centres de richesse et de civilisation de notre planète, qui va se refroidissant, mais sans doute aussi l'œuvre de la colonisation de la région Amazonienne demeurera-t-elle longtemps une des tâches laborieuses parmi celles auxquelles aura à s'adonner l'humanité de l'avenir.

Et c'est ainsi que nous allons, devisant entre passagers, dans le recueillement de la nuit.

Après les orages de ces jours derniers, les hautes heures de la nuit sont calmes, fraîches et reposantes.

Nous prenons par la Bahia do Guajará, par le sud de l'Ilha das Onças, par le Furo do Arrozal. Nous côtoyons, de Condé à Béjà, puis nous entrons dans la Rivière de Abaïté que nous remontons jusqu'à la petite ville de Abaïté où nous arrivons à deux heures du matin.

Ensuite, nous remontons la Rivière ou Furo de Abaïté jusqu'à la Rivière (ou Furo) de Tuemnanduba que nous descendons jusqu'à sa sortie dans la Bahia de Marapatà, en face de la Bahia do Goiabal, vaste étendue d'eau connue généralement dans son ensemble sous le nom de Foz de Tocantins.

Comme nous traversons cette Foz de Tocantins, mes Mineiros, — (c'est le nom que donnent parfois les Paraenses à cette bonne population de matelots du Tocantins-Araguaya des Cachoeiras), — mes Mineiros accueillent par des éclats de rire d'enfants joyeux cette tempête en miniature que nous donnent les flots, quelque peu agités, du gigantesque carrefour fluvial.

Puis nous côtoyons de petites îles à partir du petit phare de l'Ilha de Manduim, phare qui était auparavant dans l'Ilha do Goiabal, et nous laissons à notre droite d'autres petites îles jusqu'y l'Ilha da Jararaca où nous arrivons à neuf heures du matin.

A onze heures nous traversons la Bahia do Japii, entre l'Ilha do Paquetá, à l'est, et l'Ilha da Conceição, au sud. Nous nous arrêtons un instant à l'Ilha da Conceição où nous avons à laisser de la charge. Curralinho et Boa Vista sont devant nous, Curralinho à l'ouest et Boa Vista au nord-ouest.

1. *La Terre.*

Prenant par le sud, nous passons devant l'embouchure du Rio Cupijo, dont les sources sont à une petite distance au sud-ouest de Cametá.

Peu après nous sommes par le travers sud de Curralinho que nous cachent les îles. Traversant au nord, nous nous engageons dans le Furo do Samanajó, après quoi nous longeons la côte appelée du même nom, — côte de Samanajó.

La lancha « Anapú » au port de Eduardo.

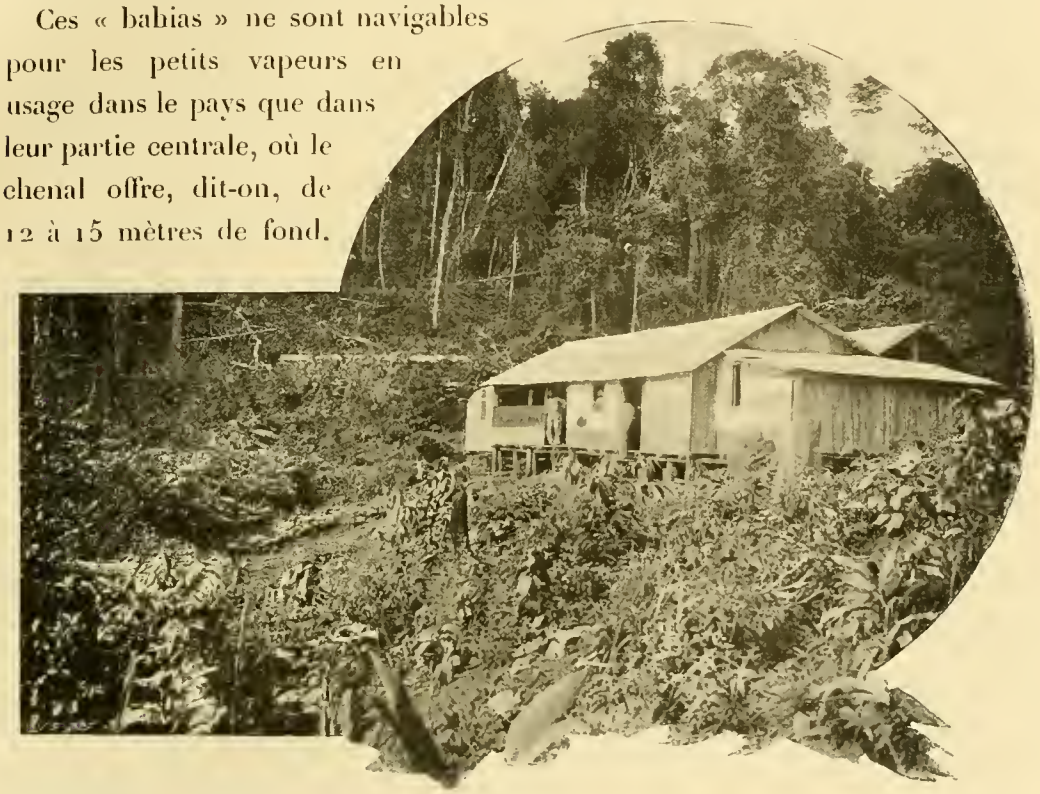
Ensuite nous retraversons, cette fois nord-sud, le détroit de Marajó, nous dirigeant sur le Pharol do Camaleão qui est rive sud, en face de l'Ilha da Taboca qui est rive nord.

Dans le premier tiers de la nuit, nous passons Bagre, et vers minuit nous entrons dans le Rio Jurapary.

Mardi 5. — A six heures du matin, nous sommes dans le Rio Jacundá que nous remontons pendant environ deux heures de vapeur.

Le Rio Jacundá débouche dans la première, d'aval en amont, de ces neuf Bahias, *das Boccas*[1], *de Melgaço*, *de Portel*, *do Pacajahy*, *do Pracupijo*, *do Camuim*, *do Caxuana*, *do Tajapú*, *dos Botos*, qui s'étendent entre le sud de Marajo et le Moyen Anapú. Ces « bahias » sont autant de bas-fonds, expansions lacustres rattachées ensemble par des seuils de profondeur médiocre.

Ces « bahias » ne sont navigables pour les petits vapeurs en usage dans le pays que dans leur partie centrale, où le chenal offre, dit-on, de 12 à 15 mètres de fond.



Barracão de Eduardo à l'Anapú.

Sur les rives, il y a à peine assez d'eau, l'été, pour des embarcations de pêche, ce qui explique que Melgaço et Portel, sur le pourtour des bahias, avec très peu d'eau en tout temps, et jamais accessibles qu'à la petite batellerie soient demeurées jusqu'à ce jour stationnaires avec fort peu de chances de progresser, du moins dans leur position actuelle.

Ces étranges bahias, que nous étudierons plus spécialement un peu plus

1. *Bocca* du Canal de Breves et *Bocca* du Bahias.

tard, sont vraiment une curiosité géographique : on dirait une ancienne coulée de l'Amazone qui, à partir du confluent du Xingú, aurait pris directement à l'est pour atteindre par le plus court le détroit de Marajó. Une coulée plus récente, le Tajapurú sinho, va du fond des bahias actuelles au Furo de Tajapurú, l'étroit et profond canal qui est l'artère de la grande navigation entre le détroit de Marajó et l'Amazone.

L'incertitude et les périls d'un chenal non balisé font hésiter les vapeurs d'un fort tonnage à aller mouiller devant les petits centres, d'ailleurs peu importants, de Melgaço et de Portel. Ce ne sont que des *lanchas* (chaloupes) à vapeur que l'on voit faire le service de ces rivières.

Aussi bien de plus forts bateaux n'y trouveraient-ils actuellement, qu'un fret insuffisant. Ce n'est que plus tard, si la région se peuple, qu'une minutieuse étude hydrographique deviendra alors nécessaire.

Quant à notre lancha *Anapú*, elle passe devant Melgaço, comme il est midi. Mais nous ne nous arrêtons pas. Du large, la petite ville, qui paraît de médiocre importance, présente sur le rivage et un peu en retrait, une cinquantaine de maisons s'étendant le long du rivage.

En face de Melgaço, sur la rive sud de la Bahia, au delà de la ligne des forêts, on trouve, paraît-il, des *campos* dans la région centrale entre l'Irapiuna et le Camaraipy, deux petites rivières de médiocre importance qui drainent le pays entre le Jacundá et le Pacajá.

L'embouchure de cette dernière rivière reste dans le sud derrière l'Ilha Grande do Pacajahy.

Puis c'est Portel, à la pointe du Manarijo, rive sud de la Bahia de Portel. Du côté du nord, le port de Portel est mauvais, il a fort peu d'eau, bien insuffisamment même pour les petits vapeurs. Mais, en raison du trop d'eau de la Bahia, Portel s'est vu dans l'obligation de donner un nouveau port présentant des conditions meilleures. Ce port a été choisi à l'extrémité de la Ponta do Manarijo, commandant le confluent du Pacajá, en même temps que celui du Camaraipy. Un trapiche a déjà été construit où notre lancha vient accoster; une avenue qui se peuple de maisons a été ouverte en pleine forêt entre le trapiche et la ville. Cette importante amélioration ne manquera pas d'assurer à Portel un avantage décisif sur Melgaço. Aussi bien, si Portel comme agglomé-

ration, a encore un peu moins d'importance que sa voisine, elle est sans doute destinée à plus d'avenir à cause de la supériorité de sa position géographique.

Au sortir de Portel, la grande Ilha de Melgaço nous accompagne encore à notre droite jusqu'au Furo do Janguy qui la limite du côté du Nord. Le Furo do Janguy va au Tajapuru Sinho.

C'est en face de ce Furo do Janguy que nous prenons par le Furo do Jacundahy pour entrer dans le bras appelé Bas Anapú, ou Anapú, bras qui est considéré comme étant la dernière section des cours inférieurs du Rio Anapú.

Au sortir du Bas Anapú, à l'extrémité amont, on entre dans le Largo do Pacajahy. A peu près par le travers Sud c'est le Furo do Pacajahy, qui va au Pacajá, et à peu près par le travers Nord c'est le petit Rio Gurupahú.

En amont do Largo do Pacajahy c'est le Largo do Pracúpijó.

Puis nous prenons par la Bahia do Camuim au fond d'un golfe septentrional duquel débouche le Furo dit do Camuim ou do Laguna qui établit une communication permanente pour petites embarcations entre cette Bahia do Camuim, que nous traversons maintenant, et le Rio Laguna, qui draine les régions du Nord.

Ensuite c'est la Bahia do Caxuaná qui reçoit le petit Rio Caxuaná qui draine le versant occidental de la Bahia, traversant, dit-on, des terres hautes, bien boisées, excellentes pour toutes les cultures du pays.

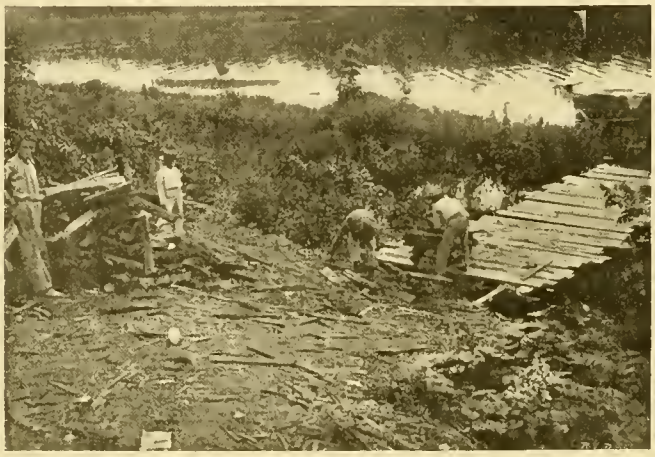
Nous traversons ensuite l'Enseada do Tajapú, moins étendue, puis, en amont du Estreito do Castanhal, c'est la Bahia dos Botos, la dernière du système.

Cette région des Bahias, qui reproduit, en grand, au sud de l'Amazone, les caractères généraux de la région, plus petite, des lacs du Mapa, au nord du grand fleuve, cette région des Bahias constitue une des singularités géographiques de cette vaste région du Bas Amazone encore si peu étudiée.

On conçoit l'hypothèse qui fait de la suite de lacs de la région du Mapa le vestige survivant à un ancien bras Nord de l'Araguary qui se serait obstrué à une époque relativement récente. Quoi que vaille cette hypothèse, n'est-il pas curieux de voir se reproduire au sud de l'Amazone, symétriquement à la rivière lacustre du Mapa, le phénomène d'une autre rivière

lacustre présentant les mêmes alternatives de marais, de « barrancos », de vastes lacs encore pas tous aujourd'hui découverts complètement, ou même restés encore totalement problématiques, même pour les gens de la région?

6. — A cinq heures du matin, nous arrivons au terminus du voyage de la lancha. Nous sommes au barracão appelé Forte do Pracurú, propriété de M. Eduardo da Silva Lopes, jeune Portugais récemment établi à l'Anapú,



Au port de Eduardo

où, avec le concours d'une demi-douzaine de frères adolescents, il traite du commerce du caoutchouc.

La navigation à vapeur dans l'Anapú est toute récente. Ce fut en août 1897 que le vapeur « Gilberto », le premier, entra dans l'Anapú jusqu'au barracão du Forte do Pracurú. Jusqu'alors la navigation à vapeur n'avait pas poussé au delà de Melgaço et de Portel. Le propriétaire actuel de la lancha « Anapú » a l'intention de pousser, dès mai prochain, au-dessus du confluent du Pracurú, jusqu'à la bifurcation de l'Anapú en Curupuhy et Tuéré.

A midi, la lancha quitte le barracão, rebroussant chemin. Demain, j'entrerai dans le Pracurú.

Les trois rivières — Pracurú, Curupuhy, Tuéré — sont fort mal connues,

me disent les gens de l'endroit. Elles n'ont pas été remontées, à plus de deux ou trois jours au-dessus du confluent.

On trouverait, paraît-il, dans le Haut Curupuhy, au-dessus des premières cachoeiras, des forêts de cacaoyers sylvestres alternant avec de vastes cas-

Barqueiros.

tanhaes. Le caoutchouc, sans être abondant, ne serait pas rare. Le cravo s'y rencontrerait également. Voilà quant aux produits. De plus, le pirarucú et le peixe-boi se pêcheraient, dit-on, jusque dans le Tuéré.

Pour ce qui est de la navigabilité, elle serait assurée, pour les lanchas, jusqu'aux cachoeiras. La marée remonte d'ailleurs en tout temps jusqu'au Pracurú et, l'hiver, assez haut dans cette rivière, et, dans l'Anapú, jus-

qu'à la bifurcation du Curupuhy et du Tuéré, et dans ces deux rivières jusqu'aux premières cachoeiras.

Jeudi 7. — Nous partons comme le brouillard se dissipe, un peu avant sept heures du matin.

Une grande île de gazon descend, lentement, avec la marée, au milieu de l'Anapú.

De longs champs de roseaux d'eau flanquent des rives bordées d'aruns et où des assahys chétifs mettent leur note grêle.

C'est bientôt marée étale. L'Anapú ne coule plus, ni dans un sens ni dans l'autre. Dans la forêt, pas un souffle, pas un bruit, c'est le règne de l'immobilité et du silence.

Moins d'une heure après le départ de chez Eduardo, nous entrons dans le PRACURÚ.

Nous passons quelques petites barraques assez misérables qui, actuellement, paraissent toutes inhabitées.

Les terres à castanha commencent à peu près dès l'entrée dans le Pracurú, mais l'arbre est rare; bientôt extrêmement rare; plus haut, il disparaît presque complètement.

Nous laissons, rive droite, un affluent assez important, l'Igarapé Tayassú Pirera, que l'on remonte pendant un jour de montaria sans rencontrer d'arbres tombés mais qui en arrivant, va ensuite s'obstruant de plus en plus. Tout serait terre ferme sur les rives, mais le caoutchouc et la castanha, m'a-t-on dit, seraient rares.

Les rives sont fréquemment inondées, tantôt la droite, tantôt la gauche, souvent les deux. Nous prolongeons de plus d'une heure notre premier jour de voyage pour trouver une terre non noyée, où dormir.

8. — La rive gauche, un instant, s'élève quelque peu.

Nous tirons des cigarros pour faire des amorces de pêche, — piètres amorces, — en tout cas c'est déjà une légère satisfaction d'amour-propre pour un chasseur encore un peu nouveau au pays Équatorial, — ce qui est le cas de Léon Rabourdin, déjà du voyage au Tapajoz, et que le goût du Pará a repris pour tout de bon; au point qu'il va, cette fois, s'établir à demeure dans le pays pour y faire de l'agriculture.

Les rives sont toujours noyées pourtant, la végétation est plutôt de la forêt que du marais. Parfois, sur une rive, tout le long d'un estirão entier, c'est une bordure d'assahys. C'est l'alternative des rives de palmiers et des rives de forêt serrée, — pour basse et inondée qu'elle soit le plus souvent.

Parfois ce sont de petites étendues de forêts plus hautes, non inondées, rive droite ou rive gauche, puis quelques véritables petites collines bien boisées offrant de bonnes terres après les marécages du bas de la rivière.

L'averse du soir nous oblige à nous arrêter, pendant cette saison d'hiver, dès trois heures de l'après-midi, pour avoir le temps d'élever nos tentes avant la tourmente qui nous prend, le plus souvent, sur les quatre heures du soir. La pluie battante vient presque tout à coup, avec accompagnement d'éclats de tonnerre; — il faut être prêt à l'heure.

Nous, sous les tentes; les hommes, eux, restent ce soir dans l'égarité, dehors, à recevoir la pluie, sans nécessité aucune. Ils chantent, quand la pluie sera passée ils quitteront le pantalon qu'ils ont gardé sous l'averse, et, munis de linge sec, et de leur dîner, ils se mettront dans le hamac, toujours chantant ou criant.

Mais, en attendant, ils vocifèrent avec d'autant plus d'enthousisme que les coups de tonnerre scandent plus furieusement l'averse qui redouble et les ensevelit dans son brouillard. Mais ils font bien plus de bruit qu'elle. L'un d'eux bat la mesure en frappant du pied en cadence le plancher de l'égarité qui résonne comme un tambour, cependant que, dans un éclair bleuâtre, la foudre tombe cette fois dans notre tout prochain voisinage. Mais la pluie peut faire rage tout à son aise : nos tentes de campagne, bien tendues, nous protègent tout comme le pourrait faire un palais.

9. — Il a plu jusqu'à deux heures du matin, à peu près. Au lever, le ciel est encore tout brouillé. Le torrão de terre haute où nous avons dormi exhale l'âcre odeur particulière aux feuilles et aux mousses mouillées, aux pourritures végétales trempées d'eau.

Dans la brume lourde du fond de l'horizon, une ligne de forêts s'esquisse indécise. Les canotiers fredonnent, avec beaucoup de détachement, une romance passablement niaise et pleurante. Des chants d'oiseaux se font

entendre dans les profondeurs de la forêt compacte. Dans la rivière, l'eau, lente, semble arrêtée.

Des collines se succèdent sur la rive gauche, bien boisées et à peu près sans palmiers. Mais les terres basses, ou même noyées, bientôt recommencent, et, encore un peu, voici qu'elles sont tout le paysage.

Devant nous une colline un peu plus forte ferme complètement l'horizon. La rivière la contourne, venant du Levant.

Sur les bords de la rivière qui, fréquemment, semble ne pas couler du tout, ce sont, alternativement, de petites collines et de vastes marécages.

Pedro Teixeira.

Puis c'est l'orage des premières heures de la nuit, à peu près quotidien. Sur les huit heures, au sein d'un calme profond, dans les ténèbres épaisses, un premier coup de vent isolé, qui vient de loin, roulant sur la cime des arbres qui ondule. Le silence. Puis un coup de tonnerre qui, à son tour roule aussi ses ondes sonores là où a passé le coup de vent. De nouveaux roulements de tonnerre, lointains, espacés, lents, mais d'autant plus majestueux dans le recueillement de la nuit. Puis la pluie. D'abord une légère ondée grésillante, puis la bourrasque épaisse qui souffle en tournoyant. Enfin la rafale, qui semble vouloir emporter la forêt elle-même.

Dimanche 10. Paques. — Le brouillard du matin pèse sur la rivière. De la cime des arbres, trempés par l'orage de la nuit, l'eau tombe en gouttes assez pressées pour donner l'illusion de la pluie. Dans le lointain, des singes rouges, tôt éveillés, égrènent les notes de leur rauque concert. Nous partons à sept heures, dans le brouillard toujours épais. Des bêtes soufflent autour de nous.

Barqueiros.

L'eau, sous un ciel très obscur, est immobile entre les feuillages d'un éclat métallique.

La forêt est toujours inondée sur les rives. Parfois, cependant, comme maintenant rive gauche, de petites collines rompent l'uniformité du marais. Sur quelques-unes de ces petites éminences qui viennent mourir sur la rivière, nous distinguons quelques pieds de vanille ou plutôt de vanillon.

Nous allons, par la rivière toujours d'aspect immobile, entre des rives toujours inondées, jusqu'à l'orage du soir qui annonce la pluie de la nuit.

11. — Dans l'eau et sur les rives, toutes les nuances du vert; dans le silence des forêts désertes, les pagayes frappant en cadence l'eau immobile ou lente.

Les rives, partout inondées, se poursuivent sans intérêt, avec une trentaine de mètres de largeur pour la rivière mal dessinée entre de maigres buissons mal venus. L'ensemble est pauvre; il faut toute la végétativité de l'Équateur pour donner des aspects de forêt à cette flore palustre qui néanmoins a beaucoup de mal à pousser ici en masses compactes et drues.

A un coude de la rivière, un talus de terre rouge, rive droite, sur le flanc d'une colline; un autre un peu plus loin, même rive, et voilà tout l'imprévu et le pittoresque qui se présente dans la succession de ces aspects de marais.

Parfois on devine des plages, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre. Parfois, ce sont des herbes maintenant émergées et formant de petits champs aquatiques. Plus haut, ces bordures d'herbes se succèdent avec fréquence sur les deux rives.

La rivière se rétrécit sensiblement. De plus, le fond, ici sablonneux, n'est pas, par endroits, à plus de 1 mètre. Nous allons à la vara; le plus souvent, toutefois, nous avons de 1 mètre et demi à 2 mètres d'eau. Les arbres ou arbustes tombés commencent à obstruer une partie du lit. Sur les rives, toujours inondées, quelques touffes du roseau *taboca*.

12. — Nous nous arrêtons aujourd'hui pour chasser : nous avons rencontré une terre émergée de quelque étendue, se poursuivant jusqu'à une petite colline qui s'aperçoit en amont.

Chacun, dès le matin, le rifle sur l'épaule, est parti du côté de la colline, arpentant, le nez au vent, le petit torrão qui s'allonge vers les hauts de la rivière.

La matinée se passe. Coups de fusil dans la forêt. A partir de midi, chacun de mes chasseurs songe à revenir vers la marmite, qui bredouille, tel plus heureux. Inventaire : nous avons un mutum, un guariba, deux macaques et deux jabutis.

La forêt où les hommes ont chassé, rive gauche, est un vaste plateau, disent-ils, avec quelques petites collines à pic. Ce plateau n'est pas inondé et ne paraît

pas l'être jamais, même au plus fort de l'hiver. Il est bien boisé, c'est une haute futaie avec un sous-bois clair. Le cèdre, le taub, les meilleures essences y sont abondantes. Le caoutchouc y est rare, la castanha aussi, seule la sapucaya est commune.

La sapucaya (le canari-macaque des créoles de Cayenne) n'est guère récoltée au Pará, bien que ce fruit soit d'une qualité égale ou même supérieure à la castanha, sa congénère. D'ailleurs si la sapucaya n'est pas récoltée, cela est dû uniquement à une particularité de sa maturation : l'enveloppe, la noix, ne tombe pas d'elle-même comme celle de la castanha. La sapucaya, qui affecte la forme d'une petite marmite munie de son couvercle, présente cette particularité que ce n'est jamais le pédoncule, qui soutient le fruit, qui se brise, mais au contraire le couvercle, toujours dirigé vers la terre, qui se détache, mais alors seulement que les graines ont déjà plus ou moins commencé à pourrir.

Il faudrait cueillir les fruits pour avoir les graines de la sapucaya en bonne maturation. Mais c'est là un travail auquel on ne s'est point encore adonné d'une façon suivie. On peut même dire que, de par le monde, ce sont les seuls aras qui daignent profiter de la sapucaya mûre, en détachant, à coups de bec, le couvercle qui alors laisse échapper les graines.

Le bois du sapucayer est excellent, paraît-il, — autant que celui du castanheiro est médiocre.

Soir de chasse, soir de danse. La chasse ayant été relativement bonne, les hommes sont gais. Après dîner, au feu de la cuisine, sur le bord de la petite rivière de la forêt vierge, ils improvisent une soirée dansante. Un tambour de basque et une viole accompagnent les chanteurs qui, l'un après l'autre ou tous à la fois, modulent sans autre souci que celui du plaisir de chaque exécutant, des improvisations d'un baroque qui va peut-être jusqu'au sublime. En effet, qui pourrait dire si ce n'est point là la musique de l'avenir?

Ténèbres, forêt vierge, cacophonie, c'est bien là en effet de l'art de demain, à moins que ce ne soit tout bonnement de l'art troglodyte.

13. — En route. Les jabutis sont attachés par le milieu du corps et suspendus aux contre-bordages, de chaque côté de l'égarité. Les intelligents jabutis allongent le cou et remuent simultanément les pattes de devant et

celles de derrière. Ils ont l'air de vouloir prendre leur élan. S'ils demeuraient ainsi, assez longtemps, à nager dans le vide, ils finiraient sans doute, en vertu de la théorie darwinienne de l'adaptation fonctionnelle, par se mettre à voler ; ce qui serait, pour une tortue, le comble du transformisme.

La rivière a encore une moyenne de plus de 2 mètres d'eau. Le courant, par endroits, devient assez fort. Nous allons à la vara sur des plages de sable qui, par endroits, semblent occuper la grande partie du lit de la rivière.

Les végétations envahissent. Par endroits nous avons juste le passage de

João, un des barqueiros.

l'égarité. Un peu plus loin il faut couper à la hache des arbres de marais tombés en travers du lit.

Un peu en amont de touffes de taboca poussées sur les deux rives, la rivière paraît se diviser en deux bras, mais le prétendu « bras » de rive gauche, qui ne court pas, peut bien n'être qu'une simple bouche de lac.

Nous rencontrons un autre barrage d'arbres tombés qu'il faut attaquer à la hache, puis la rivière, rétrécie, présente diverses bouches, soit petits affluents, soit petits paranas formant des îles.

Encore un autre barrage d'arbustes tombés. Le Pracurú n'est plus qu'un ruisseau présentant à peine 25 mètres de largeur de rive à rive au sein de la

forêt partout inondée. Le thalweg de cet igarapé débordé n'a pas beaucoup plus de 1 mètre de fond. A partir d'ici il faudrait naviguer plus à la hache, encore, qu'à la perche. Nous retournons.

En amont du point d'où nous revenons, des montarias ont poussé, voya-

Hippolyto.

geant lentement, deux jours en amont sans avoir à lutter contre de trop grands obstacles. La rivière, nettoyée, donnerait encore une bonne journée de voyage pour une igarité.

Nous avons remonté le Pracurú jusqu'à un point qui ne reste évidemment pas éloigné, en ligne droite, de plus de 20 ou de 30 kilomètres de la région des sources. Cette position place le Haut Pracurú à une distance encore fort considérable de la rive du Xingú.

Le Pracurú, qui n'a maintenant ni cachoeiras, ni rapides, est toujours, paraît-il, même au fort de l'été, absolument libre d'obstacles, et il offrirait, m'assure-t-on, suffisamment d'eau en tout temps pour la navigation d'un petit vapeur de rivière, qui parviendrait aisément jusque non loin du point que nous avons atteint.

Les rives du Pracurú, dans l'ensemble, sont basses et en plus grande partie noyées pendant l'hiver. Mais dans l'intérieur, du moins entre Pracurú et Xingú, on rencontre un plateau peu élevé mais jamais inondé, avec des terres bien boisées, fertiles, d'où émergent, comme autant d'îles, des collines d'une moyenne altitude revêtues d'une végétation très vigoureuse. On trouve dans ces terres hautes, mais en quantité moyenne, des arbres à caoutchouc et des arbres à castanha, les uns et les autres encore peu exploités jusqu'à ces temps derniers.

14. — Nous continuons notre descente à la rame longue, ce qui augmente sensiblement notre vitesse.

15. — La nuit a été pluvieuse. A l'aube, au réveil, on entend de toutes parts le bruit de la forêt qui, goutte à goutte, laisse tomber la pluie reçue la nuit.

Toute la journée nous poursuivons notre descente du Pracurú.

Le soir, au campement, un ciel pur, une belle nuit.

Au port, les canotiers devisent gaiement. Dans la forêt les insectes égrènent, dans le noir et dans le silence, les notes métalliques et leur susurrement qui, peu à peu se ralentit et s'endort.

16. — Par la matinée pluvieuse, la descente se poursuit, monotone. Pendant deux heures, sans une seule minute de répit, c'est une petite pluie fine que distille un ciel gris très doux.

L'eau de la rivière, la pluie passée, apparaît absolument immobile, sans une ride, semblable à une immense glace très pure, où se reflètent avec une netteté étonnante les rives au dessin un peu confus et le ciel passablement brouillé.

Nous sortons du Pracurú pour rentrer dans l'Anapú. Nous avons mis 21 heures 20 minutes pour descendre le Pracurú, et nous avions mis 35 heures 50 minutes à le remonter.

A midi, nous voici de retour au barraeão de Eduardo, le Forte do Pracurú, comme il l'appelle, non sans quelque exagération, bien que la modeste demeure soit couverte en zinc.

CHAPITRE II

Alto Anapú. — Service photographique et service de renseignements. — Le Alto Anapú. — Peu d'agriculture. — Midi. — Sentiers du Alto Anapú au Pacajá. — Cimetière. — Couleurs. — Curupuhy. — Le Curupuhy est la continuation de l'Anapú. — Cacaoyers sylvestres. — Chasse. — Premières cachoeiras. — *Cachoeira da Samahuma*. — Tuéré. — Jours tristes. — Barreiras. — Toujours la pluie et les marais. — *Cachoeira da Ipuama*. — Damaso et ses renseignements sur le Alto Curupuhy.

17-23. — Nous passons une semaine au Forte du Praeurú, attendant le petit vapeur qui me rapportera quelques articles qu'il m'a fallu envoyer changer à Pará.

Le service photographique et celui des renseignements absorbent ces courts loisirs. Madame Coudreau expérimente une jumelle photographique et un nouvel appareil, un 13 × 18 de chez Richard. De mon côté j'interroge les passants.

Je voudrais des renseignements sur la population indienne du haut Anapú, mais il me semble que dans la région personne ne sait rien sur la matière. Des gens qui habitent l'Anapú depuis vingt ans, ou le pratiquant, me disent qu'ils ont bien, autrefois, entendu parler d'Indiens qui, naguère, auraient apparu dans la région. Ces Indiens auraient été signalés, soit dans l'Anapú, soit dans le Curupuhy ou le Tuéré; mais, depuis plus d'une génération, ils ne se montreraient plus. Et, quant à des installations permanentes d'Indiens fixés à demeure dans la région, il n'en est question nulle part, ni dans la tradition ni même dans la légende. Il est vrai, d'ailleurs que la population civilisée a peu fréquenté cet intérieur, les « bacias » de la région du nord ayant, seules,

jusqu'à ce jour, bénéficié de quelques tentatives, d'ailleurs encore bien modestes, d'exploitation et de colonisation.

Et dans les intervalles d'occupations qui nous laissent passablement de loisirs, nous regardons, en attendant la lancha, monter et descendre l'Anapú avec le flux et le jusant. A marée basse de grandes îles de gazon descendent parfois au fil de l'eau de la rivière, champs de roseaux, de graminées, de

L'Anapú en amont de chez Eduardo.

plantes grasses, offrant parfois jusqu'à cinq ou six mètres de large sur une quinzaine de longueur.

23. — La lancha *Anapú* étant arrivée ce matin à trois heures, à sept nous partons pour le Alto Anapú, le Curupuhy et le Tuéré.

Au bout d'une heure de voyage, nous nous retrouvons au confluent du Pracurú. L'Anapú en amont de ce confluent, ou Alto Anapú, présente aussi bientôt, sur chaque rive, la végétation coutumière, des touffes de canarana en grande partie immergées.

Voici, rive droite, le petit Igarapé do Janaui, avec quelques seringaes exploités. Puis, un peu en amont, même rive, l'Igarapé Grande do Muirapiranga où prend un sentier qui va au Pacajá.

De temps à autre une baraque de seringueiro, misérable, à demi cachée, se voit ou se devine sur une rive. Le propriétaire est au travail. Un pauvre

chien maigre vient aboyer après nous sur le petit appontement de la barraque.

Aux alentours de ces rares baraques, et sur des estirãos entiers, tout paraît noyé, sauf de très rares « torrãos ». Des arbres à caoutchouc se montrent, parfois assez nombreux, dans ces forêts basses et humides. Dans les parties les plus élevées, ou de terre meilleure, des castanheiros érigent leurs hautaines couronnes.

Confluent du Pracurú

24. — Au lever, des cigales nous assourdissent de leur chant strident : signe d'été, disent les barqueiros. A moins qu'il pleuve en juillet....

Le brouillard est intense jusqu'à huit heures. Le petit cercle du soleil, très pâle, se reflète dans l'eau épaisse et trouble qui s'irise de petites fumées claires. Il fait une fraîcheur très douce.

Les graminées qui flanquent les rives, longuement, s'étendent comme des champs de blé, d'estirão en estirão, occupant parfois le tiers de la largeur de la rivière, surtout aux tournants un peu brusques.

Parfois une baraque abandonnée. Parfois aussi un aboiement de chien qui éclate dans la forêt, dans la direction d'une fumée qui monte, quelques seringueiro défumant le caoutchouc.

Et c'est là tout le paysage, maigre. Parfois la rivière s'arrête : c'est l'étale, la marée ne monte plus et la rivière ne descend pas encore.

Dans l'intérieur, quelques hautes têtes de castanheiros, isolées; des rives le plus souvent noyées, mais qu'accompagnent, en retrait, des terres également plates, mais un peu plus hautes et que l'inondation hivernale n'atteint pas. En vertes murailles, sur le vert plus clair de l'eau, d'épaisses draperies de lianes entremêlées s'élèvent perpendiculaires à l'eau et au ciel.

Nous accostons un instant à l'habitation de Barada, rive gauche. Barada a une roça, assez importante pour la rivière. Il dit que la terre est bonne, et il se loue ne s'être pas adonné exclusivement au caoutchouc.

On ne rencontre encore que très peu de roças à l'Anapú, la rivière est exploitée, mais non habitée, les seringueiros travaillent le caoutchouc pendant la saison, puis, la récolte faite, descendent jusque vers Melgaço ou vers Portel. Au-dessus de Barada on ne compte, paraît-il, en tout, qu'une douzaine de baraques habitées d'une manière permanente, sur les trente-cinq, environ, que l'on rencontre sur les rives, jusqu'à la bifurcation du Curupuhy et du Tuéré.

Nous avons déjeuné en amont de la casa de Barada. Nous poursuivons, comme un midi brûlant s'épand du haut du ciel.

Midi. Immobile et debout dans le canot en marche, sous l'embrasement de l'Équateur, sans un souffle. Alors on rêve, pour se rafraîchir le cerveau, au froid de 270° au-dessous de zéro qui règne, paraît-il, dans les espaces interplanétaires. Tout est silence dans la nature, tout est solitude autour de vous. Si vous avez au fond de votre âme quelque saint des saints inconnu du vulgaire, vous pouvez maintenant vous reprendre à vivre un instant avec vos plus secrètes visions : vous êtes seul.

Les canotiers passent en revue les régions d'assahys qui mûrissent sur la rive. « A notre retour, pensent-ils, ils seront bons, s'ils y sont encore. En attendant, il fait bien chaud. » Et le rythme ralenti des rames se scande toujours, lourd et lent, dans l'embrasement du ciel et le silence de la nature.

25. — Nous partons avec le montant, car la marée se fait sentir dans tout le Alto Anapú et même au-dessus, jusqu'aux premières cachoeiras du Curupuhy et du Tuéré.

Nous passons quelques baraques, toutes abandonnées ou même complètement en ruines.

Un brouillard clair, jaune rougeâtre, va se dissipant aux feux du soleil qui monte derrière les forêts riveraines.

On rencontre encore des végétations de plages et même parfois de petites îles flottantes qui descendent à marée basse.

Dans l'ensemble, le pays traversé par l'Anapú est encore plus plat que celui que nous ont révélé les rives du Pracurú.

Toutefois, il nous échoit ce soir, pour y dormir, un talus de quelques mètres, le premier que nous rencontrions dans le Alto Anapú.

26. — Nous passons ce matin le barracão de Benvenutó, rive droite. On me dit qu'un sentier va de ce barracão au Rio Pacajá, en quatre heures de voyage à pied, ce qui peut donner environ quinze kilomètres en ligne droite. Entre les deux rivières le terrain serait extrêmement peu accidenté ou même complètement plat.

En amont, les caractères généraux de la rivière s'accentuent par endroits. Des terres basses couvertes de moucoumoucous bordent les rives que flanquent de longues et larges étendues de champs de canarana maintenant à demi émergés

A un estirão où la rivière, un peu rétrécie, coule entre des terres plus hautes, on remarque, sur la rive gauche, un petit cimetière avec une vingtaine de petites croix de bois peintes en noir. Quelques larmes sont parfois dessinées à la peinture blanche, note naïve de quelque passagère douleur humaine dont aucune inscription ne rappelle l'objet.

27. — Poursuivant dans le Alto Anapú que nous terminerons ce matin, nous allons, par le brouillard, parcourant successivement plusieurs estirãos de rivière élargie, laissant à notre droite et à notre gauche plusieurs baraques, toutes abandonnées, les unes définitivement, à en juger par leur aspect de ruines, les autres, sans doute, seulement d'une façon provisoire, car elles paraissent avoir été quittées d'hier.

Voici midi, et cependant le jour est voilé comme si les rayons du soleil passaient à travers des nuages de cendre. Une lumière grise traîne sur le vert intense des forêts, le vert plus doux des graminées des rives, et les trous blan-

châtres de quelques caoutchoutiers dont la note plus pâle se détache avec une certaine netteté au sein de l'épaisse forêt vierge.

Voici un confluent : le Anapú se dédouble en Curupuhy, à l'ouest, et Tuéré, à l'est, ce dernier moins important.

RIO CURUPUHY. — On peut considérer la navigation à vapeur comme

Terminus dans le Pracurú.

possible dans tout l'Anapú, au moins jusqu'au confluent du Curupuhy et du Tuéré. En effet, il y a environ cinq ans le vapeur *Parintins*, plus grand que la lancha *Anapú*, a fait ce voyage pendant l'été. La lancha *Anapú* doit d'ailleurs, en mai prochain, m'a dit Eduardo, essayer d'un service régulier jusqu'au confluent du Curupuhy et du Tuéré.

Le Curupuhy est la rivière principale, le véritable Alto Anapú en amont ; le Tuéré n'est qu'un affluent.

D'abord étroit un peu au-dessus du confluent, le Curupuhy, peu après, se

présente et se maintient avec la largeur normale du Alto Anapú. Les caractères généraux sont d'ailleurs les mêmes, canarana, ou roseaux, bordures de moucoumoucous sur les rives ; caoutchoutiers et castanheiros dans la forêt.

28. — Dans un grand estirão à l'ouest, le Curupuhy s'élargit sensiblement, les terres deviennent plus hautes, les herbes des plages se montrent sur chaque

Cachoeira da Samahuma (aval).

rive, on a la sensation de se retrouver dans l'Anapú. Aussi bien rencontre-t-on jusqu'ici des estradas de caoutchouc.

Mais bientôt des buissons, des touffes de tacuara et surtout de taboca se présentent, commençant à donner un caractère nouveau au paysage des rives.

On trouve, par endroits, des terres élevées qui paraissent de bonne qualité, avec de grands arbres des meilleures essences. Les régions marécageuses ne disparaissent point encore, mais les terres hautes occupent déjà une bonne partie des rives.

Ces terres hautes alternent avec des terres encore noyées où la taboca réapparaît par touffes sur d'assez grandes étendues.

Les mornes deviennent plus nombreux. A un coude brusque occasionné par deux de ces mornes, celui d'amont fait descendre sur la berge une glissade, presque à pic d'argile blanche à nu.

Nous aurons sans doute, comme il arrive fréquemment, une nouvelle crue en mai, toutefois les berges du Curupuhy accusent déjà une baisse de plus d'un mètre.

Nous rencontrons, sur la rive gauche, quelques-uns de ces pieds de cacaoyer sylvestre dont on nous avait déjà parlé. Ces cacaoyers sylvestres, d'ailleurs assez clairsemés, paraissent s'étendre dans l'intérieur. Quelques pieds de castanheiros dominent la forêt où s'éparpillent les cacaoyers.

29. — On devine de nombreuses roches sous les eaux de crue de la rivière, l'été ce sont ici des rapides plus ou moins forts.

Les terres s'élèvent. Rive droite de petites collines descendent sur la rivière par des berges à pic de trois à quatre mètres et même du double. Toutefois les terres hautes, par instants entrevues, ne sont encore que l'exception, ce sont les terres basses ou même les terres noyées qui occupent encore les plus grandes étendues.

Aussi bien les végétations de marais réapparaissent-elles fréquemment. Les tacuaras se montrent sur les rives à droite et à gauche avec de nombreuses touffes de taboca. Dans ces régions de terres basses, les cacaoyers sont rares sur les rives, mais ils réapparaissent un peu en amont.

Au déjeuner, dans les terres hautes, nous rencontrons un vestige, l'unique, des anciens Indiens du Curupuhy, une vieille marmite de terre sans aucun style et qui se brise quand on la prend dans les mains. Ces terres hautes, qui s'étendent jusqu'à la Serra do Pote, en amont, ont vu probablement un village des anciens Indiens de la rivière. Quels Indiens? Très probablement des Peuas.

Quelques petits mornes rehaussent la rive gauche, piqués, çà et là, de têtes de castanheiros. Puis, sur cette rive, les marais font suite aux collines alors que la rive droite s'élève et devient boisée. Et enfin ce sont, d'une rive à l'autre, des alternatives d'un peu de terres hautes, de plus grandes étendues de marais, et, par endroits, des touffes de taboca.

30. — Arrêtés à la petite Serra do Passarinho, nous faisons aujourd'hui une chasse honorable, allant du singe rouge au pécari.

1er *mai*. — Une moitié des hommes reste au campement boucaner la chasse d'hier; l'autre moitié s'est distribuée dans la forêt à la recherche du gibier.

Un de mes chasseurs, Manoel, n'est pas revenu encore à quatre heures du soir. Dès midi j'ai envoyé tirer du rifle sur la montagne, Manoel n'a pas répondu. Alors les hommes se sont dispersés pour le chercher dans la forêt.

A la nuit les hommes reviennent les uns après les autres, chacun de son côté. En dernier lieu Manoel, tout seul, un peu confus, encore plus défait. C'est curieux comme se perdre une demi-journée en forêt vierge, cela change un homme, même un nègre.

Manoel est allé, dit-il, jusqu'à une petite cachoeira. C'est partout forêt de terre haute, de bonne terre, avec quelques rochers.

2. — La pluie de cette nuit a fait monter la rivière d'une quinzaine de centimètres.

Par des traînées d'écume et des courants médiocres, nous arrivons à la Cachoeira Peua, travessão maintenant médiocre, qui est peut être de quelque force pendant l'été, mais que l'émotion qu'éprouvait Manoel quand il y arriva hier, perdu, avait un peu grossi. La cachoeira est passée sans peine, à la vara, avec un mètre d'eau au-dessus du banc rocheux.

Des touffes de taboca que nous rencontrons sur les deux rives donnent une physionomie spéciale à la Cachoeira da Tacuan, véritable terminus hivernal de la navigation dans le Curupuhy pour les plus petites lanchas à vapeur.

En aval, un rapide, le Rapide dos Dois Travessãos avec ses rochers et deux petits îlots est dès maintenant à peu près une cachoeira.

Mais la Cachoeira da Tacuan ou de la « Pierre Ronde », où l'on rencontre une grande quantité de roseaux tabocas sur les rives et dans les îles de la cachoeira, la Cachoeira da Tacuan est d'une certaine importance. Son dénivellement est actuellement de un mètre environ. L'été, il doit être beaucoup plus considérable.

La Cachoeira da Tacuan, pour passer, nous oblige à décharger l'igarité, et encore remplissons-nous à moitié malgré la sûreté des varas et tout l'effort fait à la corde. Nous passons par le grand canal, celui de la rive gauche,

offrant une vingtaine de mètres de largeur libre. Il est bien certain qu'ici prend fin toute possibilité de navigation pour les plus petits vapeurs en usage dans le commerce paraense; ce dernier donne, dans ce sens, le maximum des possibilités au temps des plus grosses eaux.

Dans les forêts voisines, les pieds des castanheiros et de sapucayas sont nom-

Cachoeira da Samahuma (amont).

breux, surtout rive gauche; de même les arbres à caoutchouc ne sont pas rares. Nous rencontrons encore quelques traces du passage des civilisés du bas de la rivière, qui ont poussé jusqu'ici quelques rares excursions en quête de seringaes.

En amont, encore des touffes de taboca sur les deux rives et dans les îlots; puis, presque de suite, le Rapide des Deux Travessãos, où le courant est assez fort pour nous entraîner une première fois du travessão d'amont jusqu'au bas du travessão d'aval.

Nous campons au-dessus des Rapides dans une petite île au milieu des courants. Cette petite île, au maximum de crue, est partiellement inondée; maintenant elle est complètement à sec.

3. — Au-dessus du rapide des Deux Travessãos, nous allons à la vara, vers une cachoeira.

La CACHOEIRA DA SAMAHUMA, ainsi appelée, d'un pied de samahuma à

Cachoeira da Ipuuma.

l'entrée d'aval, rive gauche, présente d'abord un rapide que nous passons à la corde. Puis nous arrivons au bas des forts dénivellements.

Après une première inspection, nos hommes reviennent, me disant que les différents canaux de la cachoeira, en dépit de ce temps de crue, sont un peu secs pour une igarité, et qu'il faudra, tout au moins, décharger complètement pour se hisser au-dessus des pancadas.

L'eau étant actuellement à peine suffisante ou même insuffisante pour une igarité, il est aisé de s'imaginer à quel point cette cachoeira de Samahuma

doit être à sec pendant l'été. Sans doute alors donnerait-elle tout au plus passage aux montarias.

Les déclivités les plus douces sont rive droite, les chutes les plus fortes *rive gauche*. Celle d'aval, la PANCADINHA, a environ un mètre de hauteur, celle d'amont, la PANCADA, en a près de deux. L'ensemble est masqué de nombreux îlots boisés qui empêchent de saisir les lignes générales.

Par les rapides de la *rive droite* nous poussons jusqu'au pied des chutes de cette rive. Le RAPIDE d'aval est passé à la corde, avec toute la charge, mais au prix de très grands efforts. Maintenant ce sont les chutes que nous avons devant nous.

Rive droite c'est une pancada unique. La PANCADA de la rive droite est composée de *deux travessãos* espacés l'un de l'autre d'une quinzaine de mètres et donnant environ deux mètres de dénivellement total. Elle se produit parmi des rochers maintenant encore en partie découverts, ne ménageant entre eux que des brèches étroites et hérissant de leurs pointes périlleuses la déclivité qui les relie.

On pourrait, peut-être, au prix de très grands efforts et de grand péril, hisser l'igarité au-dessus des deux travessãos de la pancada, mais, à la descente, ou bien notre embarcation resterait prisonnière si les eaux baissaient quelque peu, ou elle aurait des chances d'être brisée si les eaux ne montaient point encore, ce qui n'est pas autrement certain à cette époque de l'année.

Bien que les chutes de la rive gauche soient plus fortes que celles de la rive droite, peut-être seront-elles plus commodes. Nous allons les étudier.

C'est pire. De ce côté on ne saurait passer que par une unique brèche centrale où les efforts d'un équipage double ou triple ne monteraient pas mon igarité.

Nous revenons alors essayer de passer par les travessãos de la rive droite. Mais, après un essai malheureux où je n'arrive qu'à mouiller et à perdre une partie de ma charge sans même parvenir à monter le premier travessão, il m'est de prudence élémentaire de renoncer à l'entreprise.

Il nous faudrait descendre, chercher une montaria dans le bas Curupuhy pour pousser l'exploration enamont de la Samahuma. Le haut du Curupuhy ne vaut certainement pas d'être étudié dans des conditions semblables : beaucoup de

besogne plus importante m'attend, pour cette année 1898, entre le Tocantins et le Xingú. Je reviendrai cet été.

Un peu en amont de la Cachoeira da Samahuma, à l'extrémité d'un estirão qui vient de l'ouest, nous apercevons, dans un saranzal, deux travessãos continuant la cachoeira, les TRAVESSÃOS DO SARANZAL.

Le Curupuhy, qui a 60 mètres de largeur en aval de la chute, peut avoir, selon mon estime, ses sources à une centaine de kilomètres, au moins, du point d'où il nous faut rebrousser chemin, calculant cette distance en ligne droite.

A notre campement au pied des paneadas, rive droite, nous trouvons deux petites haches de fer rongées par la rouille et qui paraissent avoir été abandonnées ici, il doit bien y avoir deux générations au moins. C'est là sans doute quelque présent de civilisés du bas de ces rivières aux anciens Indiens habitant les hauts du Curupuhy. Ces haches, petites et grossières, ont dû être fabriquées dans le pays même par quelque forgeron peu expérimenté.

Quelques vestiges du passage des civilisés d'aujourd'hui s'aperçoivent aussi par endroits, sur les rives, jusqu'à la Cachoeira da Samahuma, ou plutôt se devinent, quand on est accoutumé à la vie du seringueiro dans l'intérieur amazonien. C'est comme partout dans cette contrée : tout a été parcouru, rien n'est bien connu.

4. — Nous voici donc descendant le Curupuhy. Dans les rapides en aval de la Cachoeira da Samahuma, l'eau a baissé, depuis hier, de vingt-cinq centimètres.

A la Cachoeira da Tacuan, le canal que nous avons pris en montant est devenu mauvais par suite de la baisse; comme nous passons, avant arrière à la corde, les pierres du fond nous mettent à deux doigts de remplir.

6. — Par un épais brouillard matinal, mais tiède et qui ne semble pas humide, nous quittons le Curupuhy pour entrer dans le Tuéré.

Comme on laisse le Curupuhy pour entrer dans le TUÉRÉ, on a tout d'abord la sensation de quitter une rivière assez importante pour prendre un affluent médiocre. Ce n'est que beaucoup plus haut qu'on peut commencer à s'apercevoir que l'infériorité du Tuéré n'est pas absolument aussi évidente qu'on aurait pu le croire au premier abord. Le Tuéré est plus étroit, mais il est

plus profond et beaucoup plus rapide, et peut-être le développement total de son cours n'est-il pas de beaucoup inférieur à celui du Curupuby.

Le premier estirão d'aval dans le Tuéré, et, aussi bien, la direction générale du cours d'eau, sont la continuation de la direction du dernier estirão d'amont du Alto Anapú et de la direction générale de cette rivière.

A l'entrée, le Tuéré présente des terres basses, actuellement noyées, puis,

Cachoeira da Ipuama après la crue.

un peu en amont, ce sont des alternatives d'espaces marécageux et de quelques hautes terres bien boisées.

Des touffes de plantes grasses et de graminées descendent au fil de l'eau.

Des terres hautes, de petites collines, se montrent tout d'abord, surtout sur la rive droite. Puis la rivière se dessine avec les caractères généraux qu'elle conservera jusqu'en amont : étroite, sinueuse, rapide, profonde, et traversant principalement de vastes étendues de marécages où les terres hautes sont véritablement assez rares et encore plus les collines.

La nuit venue, nous profitons, pour camper, de terres hautes que nous rencontrons sur la rive droite. La région paraît s'élever un peu; en face de nous, sur l'autre rive ce sont également des terres non noyées.

7. — Cette nuit a été une nuit de pluie, et c'est avec la pluie qui tombe encore que nous commençons la journée. Journées maussades : une petite

Sous bois à la Cachoeira da Ipuama.

rivière traversant des marais interminables, toujours recommençants; et la pluie, grise, triste, qui tombe d'un ciel très bas. La vie? Le silence est absolu dans les étendues mornes que nous traversons; y a-t-il des oiseaux qui volent parmi ces buissons de marécages, y a-t-il un poisson au sein des ondes boueuses de ce torrent? Ces hommes rythmant des mouvements brusques au niveau de la grisaille de l'eau, sous la pluie qui tombe, sont-ils muets? Le silence est durable dans l'étendue; comme aux temps des déluges très anciens, un seul bruit sur la terre lugubre, celui de la pluie tombant dans l'eau, toujours.

Rive gauche, à l'extrémité d'un estirão ouest-sud-ouest, une barreira d'une dizaine de mètres à pic rompt subitement, et d'une façon bien inattendue, la monotone platitude du paysage. Un peu en aval, même rive, une baraque habitée : l'homme, enfin, apparaît, inopiné vainqueur des déluges qui passent.

Dans ces parages, le Tuéré devient pittoresque. Les rives, tantôt la droite, tantôt la gauche, commencent à s'élever et à présenter de petites collines un peu à pic. Ce sont maintenant de brusques sinuosités, courtes et nombreuses, avec des végétations aquatiques, maintenant noyées, sur l'une des rives ou sur les deux.

Si l'on voulait établir une navigation de lanchas à vapeur dans le Tuéré, il faudrait, dès le premier lago, nettoyer la rivière des branchages ou des troncs d'arbres tombés qui, s'ils ne sont pas un obstacle pour une igarité, gêneraient la marche des plus petits vapeurs.

Bien qu'on traverse surtout des marais, on rencontre encore quelques pieds de sapucaya dans les îlots de terres hautes. Le caoutchouc se montre par endroits, sans être abondant. On rencontre encore quelques habitants : voici, rive gauche, une baraque de castanheiros. Les habitants sont maintenant à leur travail car la baraque est habitée : du linge sèche sur des cordes sous le modeste toit de feuilles de palmier.

8. — Quelques touffes de taboca, toujours beaucoup de marais, une seconde bouche du lac, rive droite, encore quelques baraques maintenant abandonnées où des seringueros passent la saison d'été, et la petite rivière va ainsi se poursuivant, franchement monotone.

Un peu plus haut quelques piranheiras en buissons sont presque un événement : c'est là un indice de cachoeiras, d'après les barqueiros du Tocantins.

Nous passons bientôt, en effet, un premier rapide, terminus estival de la navigabilité du Tuéré pour petites lanchas à vapeur. A trois estirãos en amont de ce rapide, le premier que nous constations dans le Tuéré, la largeur de la rivière, rétrécie, il est vrai, en cet endroit, n'est que de 32 mètres, mais avec un fond moyen actuel de plus de 5 mètres d'eau.

9. — Le Tuéré présente encore de beaux estirãos. Comme nous partons, nous en suivons un d'une assez belle longueur à l'extrémité duquel le soleil se lève dans un brouillard jaunâtre. Le courant est fort, l'eau est boueuse. Nous

passons un gurgulho d'été qui, même maintenant, se fait assez fortement sentir. Quelques petites touffes de taboca, rares et maigres, se montrent sur la rive gauche. Au-dessus de ce gurgulho, c'est une suite de courants assez violents.

Par endroits les arbres tombés, ou bien les buissons envahissants ferment à moitié la petite rivière.

L'eau baisse, elle est déjà à un mètre et demi au-dessous du niveau moyen de la crue hivernale; toutefois, bien qu'on ne puisse pas s'y fier absolument, il y a lieu de penser que nous sommes encore plutôt dans la période des oscillations que dans celle de la sécheresse commençante.

Déjà des traces de rapides, maintenant encore sous l'eau, commencent à se montrer à quelques coudes de la rivière. D'ailleurs tout le Tuéré présente beaucoup plus de courant que le Curupuhy.

Dans les marais de la rive droite des touffes de taboca s'étendent parfois sur plusieurs estirãos, égayant de leurs gerbes énormes et bruissantes la tristesse de ces vastes espaces de forêts basses et noyées.

Par endroits, de rares terres hautes bien boisées; les pointes qu'elles poussent sur la rive occasionnent des travessãos qui commencent à se dessiner. L'été, tous ces courants doivent être autant de petites cachoeiras. Ailleurs, des arbres tombés, déterminant autant de petits rapides.

Quand on sort des régions marécageuses pour rentrer dans la véritable forêt, la rivière s'élargit à nouveau et ses rives s'élèvent assez pour ne plus être marécageuses, mais sans toutefois présenter de véritables collines. Les terres hautes et les serras, que les cachoeiras semblent devoir indiquer, existent vraisemblablement dans l'intérieur.

10. — Après les orages et les pluies de cette nuit, le temps, ce matin, est plus que voilé, il est obscur. Dans ces demi-ténèbres, on distingue des marais sur la rive gauche et, sur la rive droite, une ligne de forêts plus hautes.

Et puis encore des marais et encore quelques berges de terres non noyées et la rivière, tantôt rétrécie et d'un cours rapide, tantôt élargie et s'épandant par les halliers en bordure. Et encore des « pointes d'eau » qui doivent être des cachoeiras quand vient l'été, et toujours des touffes de taboca sur une rive ou sur l'autre.

Sur les rives des terres hautes du Tuéré, deux arbres sont particulièrement abondants : le masaranduba et le sapueaya. Parfois on voit même les deux espèces mêlées sur une rive pendant que de l'autre côté, dans des terres marécageuses, regnent des touffes de taboea.

Puis c'est en plein marais, par la rivière rétrécie et coulant rapide par-dessus

Léon Rabourdin.

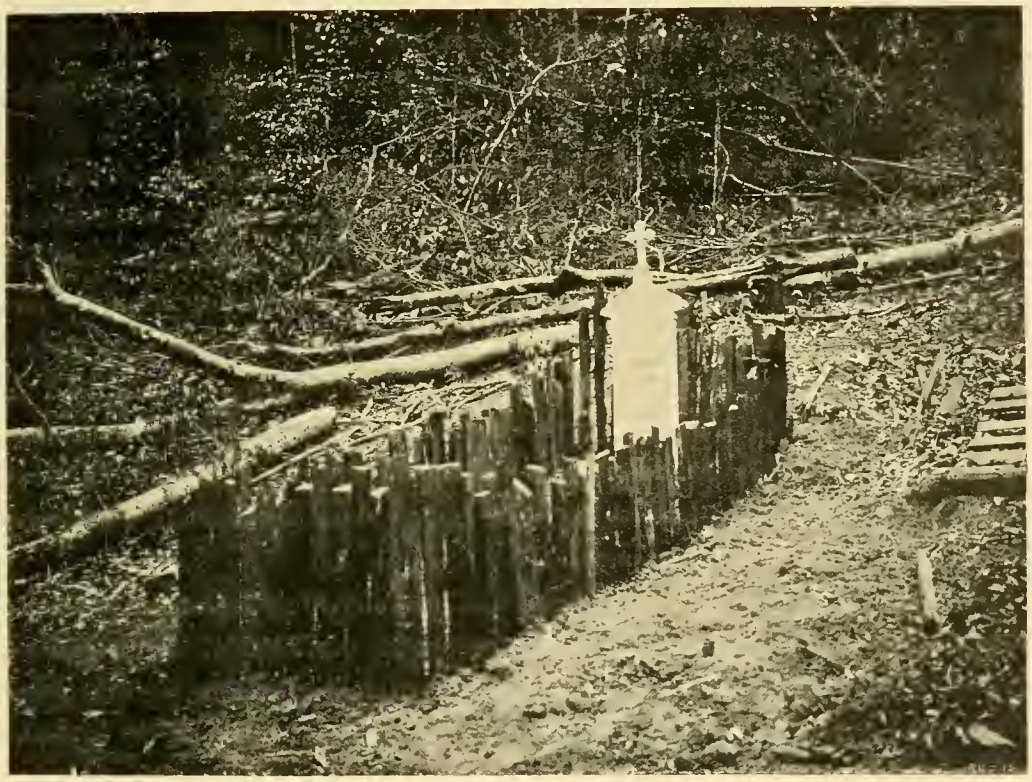
ses rives, maîtrisant de rudes courants, rapides d'été, cependant que de chaque côté de nous, dans le ciel tout voisin, des défilés de gros nuages noirs descendent comme nous montons.

Ici des crêtes de plages de sable qui, l'été, doivent être véritablement bien hautes. Là le marais étranglant la rivière qu'un arbuste tombé bouche aux trois quarts.

11. — En route, sous la pluie qui tombe, qui tombe, paraît-il, depuis minuit. Les rives sont vagues, il n'y a pas de ciel, il n'y a que de la pluie qui tombe dans une eau qui court.

Nous arrivons à une Cachoeirinha qui se présente avec un remous en aval. Nous passons un « desvio », rive gauche.

En amont de cette cachoeira, entre des rives aux nombreux buissons de



Tombe de Léon Rabourdin.

taboca, nous allons à la vara dans le ruisseau grossi par les eaux de l'hiver. L'été, ce doit être, ici, presque à sec.

Nous passons encore, à la vara, dans le torrent qui a toujours peu de fond, trois *Rapides* assez médiocres, puis nous arrivons au pied de la Cachoeira da Ipuama. Mes hommes y tuent un gymnote, de 1 m. 60 de longueur et pesant 5 kil. 500, un des beaux spécimens de l'espèce.

Nous pourrions sans doute passer cette cachoeira, mais si, pour le retour,

l'eau baissait tant soit peu, nous attraperions sûrement des renfoncements dans l'étroit et sinueux petit canal de la pancada. Le desvio, rive droite, présente des conditions plus mauvaises encore.

12. — Depuis que nous sommes arrêtés à cette Cachoeira da Ipuama, voici vingt-quatre heures, nous avons dû déplacer notre campement : la rivière a monté de 2 m. 30. Maintenant il n'y a plus de cachoeira, toutefois nous ne pousserons pas plus loin : qui sait si, quand nous reviendrions, nous n'aurions pas la retraite coupée par une baisse de deux mètres et demi ou trois mètres? Cela s'est déjà vu, un jour suffisant à écouler une crue qu'une seule nuit a apportée.

La largeur du Tuéré au pied de la cachoeira est de 35 mètres, à environ deux jours plus en amont que le Curupuhy à la Cachoeira da Samahuma. Le Tuéré, pour plus profond et plus rapide que le Curupuhy, demeure toutefois moins important, bien que les sources de ces deux rivières ne doivent pas être à une grande distance l'une de l'autre en latitude, celles du Curupuhy devant pourtant, selon toute vraisemblance, être plus méridionales. En effet, tout de suite, en amont de la Cachoeira da Ipuama, à la fin de l'estirão de la cachoeira, le Tuéré se dédouble en deux igarapés d'égale importance, tous les deux innavigables en igarité, étroits, ne donnant plus passage qu'aux montarias sous les branchages qui se rejoignent.

D'ailleurs, pour ce qui est des sources du Curupuhy, c'est seulement alors que nous aurons terminé l'exploration, en montaria, des hauts de cette rivière, que nous pourrons savoir si, comme semble le vouloir une vague légende ayant cours par ici, le Alto Curupuhy ne serait pas un bras dérivé de la Volta do Xingú.

13. — Nous descendons le Tuéré.

Dès le départ, nous mettons les rames longues. Sur la pleine eau de la rivière gonflée nous volons, doublant les pointes.

Nous naviguons à deux mètres au-dessus des eaux où nous ramions ces jours derniers. Il va de soi que, presque partout, la forêt est inondée sur les deux rives au moins à la même hauteur.

Dans le brouillard clair et pas bien chaud, par le vert pâli des feuillages, les regards des hommes errent, interrogateurs. Les bons canotiers s'amusent à

compter le nombre de caméléons qui, sur notre passage, se jettent à l'eau du haut des arbres ou des buissons. A l'heure du déjeuner on en est à 17. Dans l'après-midi c'est 9 de plus. Mais nous n'en tirons pas même un seul, nous n'avons pas le temps, nous nous sommes promis d'aller vite.

Au milieu de la rivière, donne le soleil qui est venu. Plus de brume, pas de nuages, rien que le soleil dans le ciel bleu. De l'avant à l'arrière l'igarité est couvert de notre linge qui sèche. Le mouvement cadencé des rames se marie, dans le silence universel, au susurrement de la crue qui descend.

14. — Accostons au barracão de Damaso qui est maintenant chez lui. Damaso est l'homme qui connait le mieux le Curupuhy et le Tuéré.

« A deux grandes journées de montaria au-dessus de la Cachoeira da Samahuma, me dit Damaso, on trouve le fameux *Cacaual do Curupuhy*, qui s'étend entre cette rivière et le Xingú, nulle fraction de ce cacaual ne s'étendant de l'autre côté du Curupuhy sur la rive orientale. » Damaso comptant aussi deux grandes journées de montaria pour monter du confluent du Curupuhy à la Cachoeira da Samahuma, on pourrait considérer que cette cachoeira serait à peu près à moitié chemin du confluent et du cacaual.

Ce cacaual présenterait à peu près une extension d'un jour de traversée dans tous les sens, par endroits les pieds de cacao seraient massés, le plus souvent ils seraient espacés. Damaso prétend en avoir compté plus de mille pieds sur une petite étendue.

Au cacaual, le Curupuhy conserve sensiblement sa largeur, il viendrait d'assez loin encore. De la Cachoeira da Samahuma au cacaual, ce ne seraient que des travessãos moyens qu'on passe aisément à la corde. Quant à la largeur, en dépit de quelques étranglements, elle se maintiendrait.

La Cachoeira da Samahuma, l'été, est réduite à un canal central donnant tout au plus assez d'eau pour une montaria moyenne. Si on voulait passer une igarité en amont de la cachoeira, il faudrait y aller en janvier, parce qu'alors il y a déjà assez d'eau pour passer, et il n'y aurait pas à redouter d'être bloqué par la sécheresse en revenant des hauts.

Quant au Tuéré, Damaso me dit que si, en dépit de la brusquerie de la double volte en aval de son barracão, on pouvait cependant conduire, l'hiver, jusqu'à la Cachoeira da Ipuama une petite lancha à vapeur, l'été, il y a évi-

demment beaucoup trop peu d'eau dans le Tuéré pour espérer de pouvoir y établir alors la plus modeste navigation à vapeur, sinon peut-être dans le cours inférieur jusqu'au premier rapide hivernal.

Et voilà, à peu près, ce que Damaso sait de plus important sur la région. « Les deux lacs du Tuéré, me dit-il encore, sont petits, de peu de longueur, et finissent à une petite distance du cours de la rivière. »

Il ne faut pas oublier, pourtant, la question indigène. A ce sujet, Damaso n'est pas beaucoup plus documenté que les autres habitants que j'ai déjà

Vue prise de Os Botos.

questionnés. Il y aurait plus de quarante ans, paraît-il, que le dernier des Indiens de cette région aurait été tué dans une rixe. Damaso ne peut pas non plus me dire à quelle tribu appartient cet Indien et à quel endroit il a été tué.

Il ne subsisterait dans tout le Tuéré qu'un seul vestige des anciens Indiens de la contrée : à deux jours en amont de chez Damaso, au petit travessão hivernal qui forme, l'été, la « Paneada Grande », il y aurait, sur une pierre de la rive gauche, espèce de rocher en table d'un mètre de hauteur aux basses eaux, une inscription indienne au sujet de laquelle je dois provisoirement me contenter de renseignements tellement vagues qu'il est inutile de les noter.

Ce soir, avec un véritable convoi de plantes grasses qui descendent la rivière

en même temps que nous, nous terminons le Tuéré qui nous a pris deux jours depuis la Cachoeira da Ipuama.

C'est avec la sensation de voyager enfin dans une véritable rivière que l'on

A l'Enseada do Moritú.

se trouve dans le Alto Anapú, tant à cause de la largeur du cours d'eau que de la longueur des estirãos.

La lancha fait maintenant le service jusqu'au barracão do João où nous trouvons pour nous un petit envoi de Pará.

16. — Ce soir, au coucher du soleil, nous voici de retour au barracão de Eduardo da Silva Lopes où nous attendrons la lancha qui doit arriver le 20.

CHAPITRE III

Chez Eduardo. — Les anciens Indiens de l'Anapú. — *Mort de Léon Rabourdin.* — Descente de l'Anapú. — Géographie locale. — Voyage de Madame Coudreau à Pará. — Exploration du Pracupy. — Exploration du Cariatuba.

17 mai. — Nous voici attendant la lancha, en même temps que quelques autres habitants de la rivière qui nous ont précédé ou qui nous suivent.

Cette population est pour ainsi dire d'hier, si l'Anapú a été visité par les fugitifs du Cabanagem, on ne peut cependant pas dire qu'il y ait guère plus de trente ans que la rivière commence à se peupler de civilisés.

Pour ce qui est de l'élément indigène, les « anciens » d'ici prétendent que ce fut en 1868 que parurent, pour la dernière fois, dans le bassin de l'Anapú, des Indiens qui seraient venus, paraît-il, du Xingú. Ils se montrèrent sur la rive gauche, un peu en aval du confluent du Curupuhy et du Tuéré, non loin de l'endroit où, quelques années auparavant, ils avaient assassiné un regatão qui les avait trompés, dit laconiquement la tradition. Ces Indiens si terriblement vindicatifs n'ont plus donné de leurs nouvelles depuis 1868. Pourtant on prétend, sans que je puisse bien me rendre compte de ce qu'il y a de fondé dans cette version, que des Indiens, sans doute du Xingú, viendraient encore, l'été, pêcher dans le Haut Curupuhy au-dessus des Cacaoyères, et y chercher des œufs de tortue. Seraient-ce les fameux Assurinis si redoutés au Bas Xingú? Peut-être cet été, quand nous ferons le Haut Curupuhy, nous sera-t-il donné de rencontrer ces Indiens.

20. — Une de ces matinées obscures comme on en voit parfois dans la région amazonienne, il semble qu'il ne fait pas jour; jusqu'à midi on vit sous

quelque chose qu'on pourrait nommer des ténèbres appesanties. On n'en est, d'ailleurs, nullement incommodé.

Samedi 21. — Une heure et demie du matin. Un malheur bien inattendu : Léon Rabourdin est mort.

Cette mort, bien inopinée, est due à une dysenterie qui paraissait cependant anodine, qui n'en était, exactement, qu'au quatorzième jour, et qui était assurément bien loin de faire prévoir un dénouement si triste et si subit. Malheureusement, au dernier moment, il y a eu un accès pernicieux : en quatre heures, c'en a été fait du malheureux jeune homme.

A six heures du soir il plaisantait encore à propos du barqueiro qui avait charge de rester constamment auprès de lui et qui lui buvait en cachette, disait-il, le vin de Champagne à la glace qu'on lui préparait au moyen d'une petite glacière de voyage et dont le malade paraissait se trouver très bien. S'il était, évidemment, affaibli, il n'était pourtant point à bout de forces, il mangeait très peu, seulement un peu de volaille, avec du bouillon et son champagne; toutefois ce régime lui permettait encore d'aller et venir, à peu près sans aide, par la chambre. Il pensait et nous pensions avec lui que quinze jours de Pará le rétabliraient complètement. Il s'est éteint sans souffrance bien apparente, après quelques hoquets, comme pour reprendre sa respiration; il a dû avoir la sensation qu'il perdait connaissance, qu'il allait s'évanouir.

Léon, qui avait déjà fait le voyage du Tapajoz, sans que sa santé en souffrît d'aucune manière, pouvait raisonnablement penser n'avoir rien à craindre du climat local. Mais l'acclimatement est chose traîtresse et tel, parfois, est frappé, qui, après déjà quelques années de séjour, croyait n'avoir plus rien à craindre du milieu.

Singulière destinée! Léon avait décidé de voyager avec nous jusqu'à la fin de l'année pour se perfectionner dans la connaissance du pays, après quoi il devait acheter ou établir une plantation dans l'État de Pará; entreprise pour laquelle il avait, en effet, en même temps que les moyens, toutes les aptitudes. L'homme propose.... Et il semblait pourtant bien naturel qu'on ait qualité pour « proposer », à vingt-huit ans....

Et voilà.... Ce soir, à quatre heures et demie, les signes étant, hélas! bien évidents que cette triste mort est pourtant une réalité, dans une bière impro-

visée mais décente, que suit une douzaine de personnes, Eduardo, les gens du barracão, les nôtres et nous deux, le pauvre Léon est porté au petit cimetière en bas de chez Eduardo, au pied de la serra. Cérémonie émouvante dans sa simplicité que cette inhumation sur la rive du rio tranquille, par un silence solennel, à l'ombre de cette majestueuse forêt vierge que celui qui n'est plus

Largo do Pracupijó.

aimait tant. Repose en paix, Léon! ce seront des mains amies qui, bientôt t'apporteront le marbre funéraire ainsi que le solennel emblème, pour les uns celui de la foi, pour tous celui de l'énigmatique ou angoissante destinée humaine.

Dimanche 22. — La lancha n'étant pas encore arrivée cette nuit, je pars dès le matin pour tâcher d'échapper à ce qu'il y a de trop intense dans la tris-

tesse du moment. Deux de mes hommes, João et Domingo, malades, restent ici, attendant la lancha, qui les descendra.

Malgré mon personnel réduit, nous allons d'assez bonne marche, grâce à la marée descendante.

Le brouillard, épais, me gêne quelque peu pour mon levé. Cependant, on

Entrée du Pracupijó.

devine sur les rives, pendant de longs estirãos, les plantes coutumières, canaranas et aruns.

Dès l'Ilha da Jacitara, l'Anapú s'élargit à près de 500 mètres de largeur moyenne. De vastes assahyzals bordent les rives, souvent flanqués de champs de canarana ou d'autres plantes aquatiques. Ces rives elles-mêmes, noyées pendant la plus grande partie de l'année, ne seront d'aucune ressource à la colonisation, du moins à la colonisation immédiate; la terre toujours émergée, seule bonne pour les cultures, est en retrait des rives, à une petite distance dans l'intérieur. Ce n'est guère qu'au Beiradão dos Botos que commencent, pour qui vient d'amont, les terres propres à la colonisation. Toutefois, il faut dire que, en retrait des rives, à une distance que l'on peut évaluer à un ou deux kilomètres de chaque côté, ce sont les terres toujours émergées, que les plus hautes eaux de l'hiver n'atteignent pas. C'est là le régime presque

général : quelques caps du plateau intérieur finissant en falaises sur la rivière, mais, pour l'ordinaire, celle-ci bordée de terres basses, noyées pendant l'hiver.

23. — De l'Ilha da Jacitara en aval, l'Anapú, considérablement élargi, commence à prendre ses aspects de grande rivière. Par delà les assahyzals et les terres noyées des rives, des terres plus hautes s'élèvent lentement et graduellement vers l'intérieur, principalement sur la rive gauche.

Par endroits, les champs de canarana s'étendent de la rive jusque vers le milieu de la rivière où le courant central entraîne les plus rapprochés.

On commence à prendre des estirãos qui semblent s'étendre à l'infini et à la fin desquels c'est encore une ouverture béante sur quelque chose qu'on serait tenté de prendre pour la mer. Des pluies tombent au nord et à l'ouest, dans les lointains. Puis c'est un grand vent du nord-est qui souffle avec violence en répandant des senteurs marines dans l'atmosphère purifiée.

En amont du Beiradão dos Botos, nous passons, rive droite, l'embouchure du petit Maparauá, petit cours d'eau très sinueux qui prend sa source dans un campo. Ce campo ne serait pas autrement central, bien que, disent les gens de la région, on mette trois jours en montaria pour remonter le Maparauá, à cause des difficultés que présente la petite rivière, sinueuse et malaisément navigable. Le campo du haut Maparauá se continuerait jusqu'à l'Atuá, igarapé de rive droite qui a son confluent en face de celui du Pracupy. L'étendue nord-sud du campo, qui va du Maparauá à l'ouest à l'Atuá à l'est, est inconnue. Ce campo de Maparauá-Atuá est médiocre; ce sont les mêmes caractères que ceux du campo de Cupijó qui s'étend entre les sources du Cupijó et la ville de Cametá, campo fréquenté, paraît-il, et que traversait un chemin rattachant à Cametá les habitations du haut Cupijó. Ici personne ne sait si d'autres campos ou campinas rattacheraient le *campo* de *Maparauá-Atuá* au *campo* de *Alto Cupijó-Cametá*.

Entre l'embouchure de l'igarapé Maparauá au sud, et celle de l'igarapé Atuá, au nord, s'étend ce qu'on appelle le Beiradão dos Botos, à proprement parler un plateau finissant en falaises, d'ailleurs généralement peu élevées, sur l'Anapú, élargi à cet endroit, mais pourtant ne formant point véritablement « bahia », bien que l'on parle quelquefois de la Bahia dos Botos, désignant

ainsi la section de l'Anapú comprise entre le Marapauá, au sud, et le Pracupy, au nord. Ce plateau, qui se termine en falaise sur l'Anapú par le Beiradão dos Botos, se continue par des ondulations médiocres jusqu'au Pacajá, sur la rive duquel il se termine par des falaises identiques. Ce plateau entre Anapú et Pacajá, dans une région aisément accessible en tout temps à la navigation à vapeur, semble un centre tout indiqué de colonisation future, le campo de Maparauá-Atuá ajoutant d'ailleurs encore à l'importance du district.

24. — La lancha « Anapú » si impatiemment attendue de Pará, arrive enfin aujourd'hui, à trois heures de l'après-midi, avec trois jours de retard. Elle sera de retour demain matin de chez Eduardo, car elle ne poussera pas, cette fois, jusqu'à la bifurcation du Curupuhy et du Tuéré. Nous l'attendons ici, au barracão de commerce de Marcello de Macedo Costa.

25. — La lancha, de retour à trois heures du matin, poursuit une heure après sur Pará, avec Mme Coudreau et les deux malades, João et Domingo. Mme Coudreau sera de retour ici avec la lancha, le 6 ou 7 juin, après avoir pris les diverses mesures que comporte la circonstance et préparé complémentairement et spécialement notre campagne d'été.

En attendant, laissant la moitié de ma charge chez Marcello, je m'en vais, avec les cinq hommes qui me restent, faire l'exploration du Pracupy.

La lancha est partie pour Pará à quatre heures, deux heures après, au petit jour, nous traversons, mettant le cap sur le confluent du Pracupy, modeste embouchure dont on nous indique la direction, mais qu'on ne voit pas.

Dans la froide buée du matin nous mettons un peu plus de deux heures à traverser l'Anapú élargi, ou bien la Bahia dos Botos, si on veut appeler ainsi cette vaste expansion de la rivière.

Devant le confluent du Pracupy, de vastes traînées de canarana forment des îles flottantes. Du côté amont du confluent, des berges assez hautes se dessinent en caps avec des affleurements de terre rouge.

Comme nous entrons dans la bouche, le Pracupy charrie des îles de canarana, tellement grandes qu'elles paraissent en ce moment fermer à moitié le premier estirão.

En amont ce sont toujours de ces îles qui descendent, les plus petites naviguant avec une rapidité étonnante.

Le Pracupy, tout de suite plus étroit et plus sinueux que le Pracurú, s'annonce tout de suite comme moins important bien qu'il présente bientôt, un peu en amont, de petites bahias qui un instant font illusion.

D'abord, tout est noyé sur les rives; puis, plus en amont, les terres hautes

Casa de Nascimento au Pracupijó.

apparaissent et deviennent la règle; mais, encore un peu, ce seront les terres noyées qui réapparaîtront.

Le perdant est déjà fort et c'est l'heure du déjeuner. Une forêt de terre haute, et voici ma table de voyage installée sous les arbres, à même la forêt. Je déjeune seul, maintenant, et les hommes ne sont plus que cinq. Nous nous regardons en nous efforçant de sourire, mais la solitude est sur nous.

Nous passons le confluent d'un important affluent de gauche, le Cariatuba, guère moins important que la rivière principale; nous y entrerons en descendant.

Maintenant les rives du Pracupy sont hautes, bien boisées; la rivière, très sinueuse, présente des méandres brusques.

Puis nous allons par des expansions, des petites bahias où des champs de canarana se distribuent diversement. Des nénuphars, par endroits, ont envahi de petites anses, de petites baies se dessinent dans des prolongements de

Nascimento.

fiords. Cette petite rivière est, par endroits, d'un dessin singulier. Les rives, maintenant, sont tantôt hautes et tantôt noyées.

26. — Par un temps humide et voilé, montant la rivière par endroits élargie, avec des plages herbeuses et quelque îlot minuscule.

Encore une petite bahia et un champ de canarana semblant boucher la rivière en amont. Est-ce que le véritable nom primitif de la rivière ne serait pas *para-capim* (rivière de l'herbe) au lieu de *para-cupy* (rivière des termites)?

Par endroits, c'est une série de petites bahias rattachées entre elles par des étranglements, et des rives non noyées revêtues d'une végétation plutôt maigre.

Pendant quelques estirãos, ce caractère assez bizarre se reproduit. Ce sont,

tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, tantôt au milieu de la rivière, des champs de canarana toujours nombreux, ou bien au fond d'une petite anse où on dirait une prairie.

Quelques collines, qui commencent à s'élèver, rehaussent ce paysage étrange qui me fait me ressouvenir de paysages à peu près similaires que j'ai vus jadis, au commencement de mes voyages, dans les lacs du Mapa, voici tantôt quinze ans.

Au confluent de l'igarapé da Espuma reçu rive droite, le Pracupy qui, jusque-là, a présenté sensiblement la direction nord-sud, prend une direction nouvelle (qu'il garde d'ailleurs jusqu'en amont), la direction sud-ouest.

Il semble qu'une petite lancha à vapeur pourrait, avec suffisamment de précautions, naviguer dans le Pracupy jusqu'au confluent de l'igarapé da Espuma. Peut-être ne trouverait-elle pas d'obstacles insurmontables jusqu'au dédoublement du Pracupy en Mujui et Machiacá; toutefois, il est sans doute plus prudent de s'en tenir à parler de la possibilité de la navigation jusqu'à l'igarapé da Espuma. Le Pracupy est d'ailleurs véritablement trop peu peuplé — sept barracãos dans le bas de la rivière — pour qu'il puisse être question d'y établir un service.

27. — Les rives sont de plus en plus noyées, ou, pour mieux dire, tout est noyé sur les rives. Nous allons par un temps gris, obscur, triste. Des vols de petites hirondelles tourbillonnent à hauteur d'homme au-dessus du lit de la rivière.

Mais bientôt, le soleil! L'azur radieux du ciel d'été qui réapparaît chasse le froid et la brume. Rien que ce splendide rayonnement dans cette étendue agrandie, et il semble que la vie vienne à nouveau prendre possession du désert. Les forces bienfaisantes se réveillent et l'espérance se prend de nouvelles ardeurs.

La rivière est pleine, presque nulle part des varas de 4 à 5 mètres n'atteignent le fond.

Voici la bifurcation, le *Mujui* qui vient du sud, le *Machiacá* qui vient de l'ouest.

Nous entrons d'abord dans le *Mujui*, le plus important des deux bras. Nous ne faisons d'ailleurs qu'y entrer. Ici la forêt est noyée partout à plus d'un mètre,

c'est une inondation traversée par une rivière. Le cours d'eau est d'ailleurs si peu important lui-même que les branches des arbustes et des buissons se rejoignent d'une rive à l'autre. D'un tronc d'arbre de rive droite à un tronc d'arbre de rive gauche la corde nous donne 18 mètres. On ne pourrait poursuivre dans ce ruisseau qu'en sabrant à chaque pas.

Le *Machiacá* est encore moins important. Dès l'entrée, il faut s'ouvrir un chemin au sabre ou même à la hache. Les buissons envahissants et les branches plongeantes dissimulent en partie le lit du ruisseau, presque en tout semblable au reste de la forêt inondée. Jouant du sabre et de la hache nous poussons encore un peu. Le ruisseau devient de plus en plus fermé. J'arrête mes travaux de voirie : la corde, mesurant comme plus haut, nous accuse 11 mètres.

Nous descendons. Même pour descendre, bien que nous ayons préalablement ouvert la voie, nous ne passons pas sans nous érafler et nous heurter.

Les gens d'en bas m'ont bien parlé d'un castanhal à une demi-journée au-dessus du confluent, dans le Machiacá. « On y entendait, quand le castanhal était exploité, il y a quelques années, des coups de fusil qui devaient être tirés par des gens du Xingú », d'après ce que supposaient ces bons castanheiros.

Pourtant, même dans les premiers estirãos du Machiacá, je n'ai pas constaté la moindre trace du passage récent ou ancien de montaria dans ces buissons et branchages obstruants qu'il aurait cependant fallu couper ou casser. Ce renseignement vaut sans doute celui qu'étaient spontanément venus m'offrir certains individus de ces parages qui ne me parlaient rien moins que de sept jours de montaria, soit quinze jours d'igarité pour arriver au confluent du Mujui et du Machiacá, au lieu des trois jours que nous avons mis.

Il n'est qu'une heure de l'après-midi, nous poursuivons par le Pracupy en aval.

28. — Toute la journée nous continuons notre descente du Pracupy. Le soir, à la nuit, nous entrons dans le Cariatuba que nous allons commencer à remonter après-demain, après un jour de repos.

30. — Il pleut depuis deux heures du matin et la pluie ne cesse qu'à neuf heures, après sept heures de durée ininterrompue. Voyager par un temps pareil, pour tout le monde, pour toutes les races, c'est la maladie. Maintenant, le plus malade de mes hommes est Manoel, qui est nègre.

A la seconde boucle en amont du confluent, le Cariatuba présente une grande île au nord de laquelle débouche un petit igarapé de rive gauche.

En dépit de sa largeur assez considérable, le Cariatuba ne doit pas être toutefois aussi important que le Pracupy; les gens du bas Anapú ne nous ont d'ailleurs donné nuls renseignements précis, au contraire; nous allons à la découverte.

Dans le cours inférieur les rives sont complètement noyées, puis elles com-

L'Anapú à l'entrée du Pracupijó.

mencent à s'élever quelque peu, dessinant bientôt, à l'instar de l'autre bras, des petites bahias entre des terres hautes s'élevant parfois en collines.

Dans la seconde de ces bahias, qui semble un peu plus grande que celle d'aval, quatre petites îles s'allongent en petits plateaux boisés, emplacements tout indiqués d'habitations qui ne seraient évidemment pas malsaines.

Mais en amont de ces deux bahias d'aval, les terres hautes commencent à devenir rares et bientôt tout est noyé partout.

Nous cherchons, pour y dormir, un bout de terre non inondée, quelque chose de la dimension de notre tente de campagne; au bout d'une heure nous trouvons notre affaire.

31. — C'est le régime de la pluie nocturne. Cette nuit cela a commencé à dix heures et fini à six heures du matin. Entre ce déluge et nous, un morceau

de toile et ce morceau de toile suffit. Un torrão sur le bord de l'igarapé, l'igarité accostée, la forêt qui est pleine d'eau peu courante et le ciel qui est plein de pluie qui tombe; les hommes jouent aux cartes et je lis. Quand nous nous mettons dans nos hamacs, il est minuit, les hommes devisant de leur jeu;

Types de l'Intérieur.

moi, mes lectures me bourdonnant dans la tête. Et l'on s'endort sans penser à l'immense forêt noyée et à la pluie qui tombe toujours.

Au jour, par la rivière en amont. Tout est noyé sur les rives et paraît l'être dans l'intérieur, c'est partout la même végétation basse; pas un grand arbre.

Le paysage de la petite rivière est monotone; parfois, cependant, une petite expansion, bahia minuscule, couverte à moitié de plantes aquatiques.

La marée refoule l'eau de l'igarapé jusqu'ici et même jusqu'au point où

l'obstruction des branchages et des arbustes tombés nous a obligés à rebrousser chemin.

Bien que nous rencontrions jusqu'ici des traces de sabrage, d'ailleurs tous anciens, ces sabrages n'ouvraient le chemin que pour montaria; avec notre igarité il nous faut aller toujours coupant. Pendant une heure, ce n'est plus qu'au sabre et à la hache que nous avançons dans l'igarapé désormais impraticable.

Fréquemment l'igarité passe sur des arbustes et des branchages tombés au fond du lit du ruisseau. Il se remplit de brindilles, de feuilles, de bois mort, de fourmis, d'insectes.

Je fais mesurer le Cariatuba dont le lit, entre un arbre de chaque rive, au milieu de la forêt complètement inondée, n'offre plus que 14 mètres de largeur avec, actuellement, par l'inondation à son maximum, une moyenne de 2 à 3 mètres d'eau dans cette partie supérieure de son cours. Nous avons marché un peu plus de quatorze heures dans le Cariatuba en amont, contre un peu plus de dix-neuf dans le Pracupy, depuis le confluent avec l'Anapú, et environ dix-huit depuis le confluent avec le Cariatuba.

Et nous retournons, toujours par la pluie. Les hommes vont à toute vitesse comme s'ils avaient hâte de sortir de ce mauvais petit igarapé noyé et où maintenant les guêpes nous assaillent avec furie. L'igarité et son toldo solide brisent les branches sur le passage; les hommes se rient des coups qu'ils reçoivent, je dois toutefois me réfugier sous le toldo protecteur, à l'abri de cet ouragan de verges qui cinglent.

1er *juin*. — Nous continuons à descendre la petite rivière, dans l'humidité froide mais par un matin clair qui semble présager un beau jour.

Midi. Entre des cirrus d'un blanc pâle, le ciel est d'un bleu éclatant. Azur profond du ciel d'été, qui dira ta beauté infinie!

A quatre heures du soir nous rentrons dans le Pracupy, et, une heure après, dans l'Anapú que nous avons quitté voici huit jours.

Nous campons pour quatre jours, pour attendre la lancha qui revient le 6, avec ma femme, si elle a eu le temps de terminer nos affaires. *Madame*, — c'est le nom sous lequel elle commence à être connue dans le sertão Sud-Paraense et le seul aussi sous lequel la connaissent la plupart de nos barqueiros,

— *Madame* est pour nous l'emblème de la famille en voyage, le bon génie de notre foyer errant. Je crois que si Livingstone a pu fournir une si longue carrière, Mme Livingstone y a été pour beaucoup plus qu'il n'en est ordinairement question.

Notre campement improvisé, sur une haute berge au confluent du Pracupy, rive droite de cette rivière, notre campement prend tout de suite je ne sais quel air coquet avec son débroussage sous les grands arbres et sa façade sur l'Anapú. C'est à faire honte à la malheureuse population qui végète dans ces parages et dont les installations sont bien tout ce qu'on peut imaginer d'attristant comme incurie. Mes barqueiros de l'Araguaya ne cachent guère le dédain que leur inspirent ces sertanejos sans initiative.

2. — Maintenant que mes écritures sont à jour, que mon travail est fini, je prends mon tabouret et m'assieds tout en haut de la berge à pic qui domine la rivière. Ce que je regarde? Il faudrait ignorer la vie pour le demander.... Je regarde du côté où paraîtra la lancha... qui n'arrivera que dans quatre ou cinq jours.

3. — Sur notre berge dominant l'Anapú nous sommes réveillés par cette sensation spéciale qui est celle du froid de la saison sèche, du froid de l'été dans la région amazonienne. Salut, donc, aux premiers beaux jours!

4. — Toutes ces « beiradas », de 3 mètres de terre végétale et plus, constituent les plus riches territoires de culture que l'on puisse trouver dans le pays. Or, la population actuelle n'a pas de roças. Défrichés, ces plateaux, balayés quotidiennement par les vents généraux, constitueraient un habitat parfaitement sain, même pour des Européens récemment débarqués. Mais sait-on où les habitants actuels établissent leurs baraques? Dans les anfractuosités de la falaise, sur pilotis!

Pauvres gens! ils ont de sérieuses qualités qui se résument dans ces deux mots : ils sont résignés et ils sont endurants. Mais quel peuple jeune et insouciant! Aujourd'hui c'est fête aux Botos; d'ici on entend les pétards et on voit passer les petits canots, pavoisés pour la circonstance. Ils ont bien le souci du lendemain!... Leur pays est trop clément....

Et comme j'en suis à ces réflexions, on tue sous mon hamac un serpent corail de l'espèce la plus venimeuse, — symbole du danger qui guette dans un milieu

qui inspire trop la confiance, qui pousse trop à un optimisme souriant et a moitié endormi....

Cependant il se manifeste parfois sous un aspect tragique, le milieu amazonien; tel est le beau décor d'un vaste théâtre. C'est principalement l'après-

Dans le Pracupijó.

midi, au moment de l'orage. Il tombe alors un jour livide d'un ciel pourtant pas très chargé de nuages; on attend pour voir d'où viendra la pluie et l'orage, et c'est une attente énervante dans une atmosphère électrique qui irrite et accable en même temps.

6. — Nous traversons après déjeuner pour aller aux Botos attendre la lancha qui doit arriver aujourd'hui ou demain.

7. — La lancha n'est pas arrivée encore, seulement la pluie, une copieuse averse d'hiver, qui a pris une bonne partie de la nuit. Au matin une humidité froide, une lumière de verres fumés, des nuages de pluie plein le ciel, et, lentes, les heures passent, dans l'affaissement.

Enfin, le soir venu, le soleil descend lentement dans un ciel pur. La fin du jour est calme et douce; l'horizon où l'astre va disparaître s'orne de belles teintes, graves et tendres, d'une reposante majesté. Et je vais pensant que c'est

également ainsi la fin des longues et pures carrières scientifiques, le noble décor funéraire réservé à ceux qui ont traversé la vie dans la préoccupation principale de découvrir les vérités cachées, et dans le souci constant de s'obstiner à ne faire que le bien en dépit de tout le mal souffert.

8. — La lancha arrive, à deux heures de l'après-midi, avec « Madame », João guéri; mais Domingo est resté à l'hôpital.

Dans le Pracupijó.

CHAPITRE IV

Fecho de Castanhal. — Ilha Tajapú et Ilha Pracajurá. — Bahia do Cachuaná et Bahia do Camuim. — La Région des Bahias et la COLONISATION EUROPÉENNE. — Enseada do Muritú. — Largo do Pracupijó. — Rios Pracupijó, Mutunema, Gurupahú.

9 *juin.* — La lancha qui avait poursuivi jusque chez Eduardo est descendue et repartie pour Pará cette nuit, avant le jour. Par le matin froid et brumeux, avec la plue dans l'air, nous quittons le Beiradão dos Botos pour l'Anapú en aval.

Au commencement de la marée montante, nous nous arrêtons pour attendre le perdant de demain matin. Nous sommes installés chez un pauvre homme, veuf, d'une quarantaine d'années tout au plus, avec deux enfants en bas âge dont l'un a actuellement la rougeole. La forêt assiège la baraque, assez grande mais négligée; pas de voisin à moins de 3 kilomètres de canot, par l'élargissement démesuré de la rivière.

10. — Sur les rives, les assahyzals alternent avec les terres hautes. La rivière, toujours très large, se rétrécit bientôt d'une manière étrange. C'est le *Fecho* ou *Estreito do Castanhal.* Cet « estreito » présente, surtout pour qui vient d'aval, le caractère classique des « fechos » du Tapajoz et d'ailleurs : la rivière, très large en aval, se rétrécit soudain entre des terres plus hautes et gagne en profondeur ce qu'elle perd en largeur, sans que d'ailleurs la vitesse du courant en soit sensiblement accélérée.

De petites îles de canarana flottent dans le détroit, poussées au gré de la marée.

Sur les deux rives les terres sont hautes, ou tout au moins ne sont pas

noyées. D'ailleurs c'est bien un véritable plateau présentant seulement quelques brèches, quelques vallées creuses, un plateau d'épaisse et riche terre végétale qui, des deux rives, s'étend vers l'intérieur. Par endroits les rives finissent en « barreiras » s'élevant actuellement à environ trois mètres au-dessus du niveau des plus hautes eaux. Quelques miritizals riverains font solution de continuité dans la coupe uniformément élevée des terres riveraines. Sur ces *beiradas* et le plateau qui les continue dans l'intérieur, il me semble qu'on pourrait essayer immédiatement de la colonisation européenne. Mais, dans l'intérieur, il se trouve, en retrait, beaucoup de parties basses ou noyées qui ne pourraient être utilisées que plus tard, par voie de desséchement.

Nous longeons la rive au nord de l'Ilha Tapajú, puis la rive orientale de la Bahia do Caxuaná, l'Ilha Pracajurá et la rive orientale de la Bahia do Camuim jusqu'à Ponta Grande. Ces rivages ne sont noyés que sur des étendues assez restreintes; la presque totalité constitue, de l'aveu de tous les habitants, d'excellentes terres à culture, bien qu'on soit d'ailleurs peu enclin à ce genre de travail, la récolte ou le commerce du caoutchouc étant devenus ici, comme partout en Amazonie, l'industrie à peu près exclusive. Avant le caoutchouc, les Bahias étaient réputées comme centre agricole, il me semble que c'est du côté de la colonisation agricole qu'est leur véritable avenir.

Aussi bien, dès maintenant, peut-on, dans ces parages, compter quelques petites plantations. A la pointe sud de l'Ilha do Pracajurá, M. Isaac Bendrihen a, m'a-t-il dit, 1 000 pieds de caoutchouc qui ont réussi sur les 1 700 qu'il avait plantés. En plus, il a aussi une plantation de 500 pieds de castanheiros. On compte ici environ dix ans pour que le castanheiro soit en rapport et quinze pour le caoutchouc. Pour les plantations de ces deux arbres, le plus redoutable ennemi à combattre est la fourmi sauba.

Si on ne savait pas que l'État de Pará ne compte guère qu'un demi-habitant au kilomètre carré, alors qu'il pourrait en nourrir à peu près une centaine, on se demanderait comment il se fait que les rives de ces magnifiques bahias soient encore aujourd'hui à peu près complètement désertes. Mais la colonisation nationale, et sans doute aussi la colonisation étrangère, y pourvoiront.

Je sais bien que si la colonisation européenne au Pará est chose sensée, nécessaire, et d'un résultat certain au prix habituel des dommages de début,

je sais bien que si, au premier rang des questions qui intéressent l'avenir du Pará, il faut placer celle de l'acclimatement de la race européenne, je sais bien aussi que cette question est une de celles qu'il faut le plus soigneusement éviter de traiter à la légère.

On a nié la possibilité de l'acclimatement de la race européenne dans les

Dans le Gurupahú.

régions tropicales de l'Amérique, à plus forte raison la niera-t-on pour la région équatoriale. Par exemple, on nie encore aujourd'hui, dans certaines écoles, la possibilité de l'acclimatement de la race blanche aux Antilles et dans les Guyanes. Si on venait demain demander en France des émigrants pour l'Amazonie, il est à peu près certain que la réponse obtenue serait que l'Amazonie est inhabitable par la race blanche comme la Guyane et les Antilles.

Cependant, un maître éminent dont la mémoire m'est rendue encore plus

chère par le souvenir de la bonté avec laquelle il me traita, M. de Quatrefages[1], étudiant dans son beau livre de *l'Espèce humaine*, la colonisation française aux Antilles, formule ainsi son opinion : « Si la race française n'est pas encore entièrement acclimatée à la Martinique, à la Guadeloupe, on peut affirmer qu'elle le sera bientôt. »

Là est évidemment la vérité. Mais la race métisse et la race noire, aujourd'hui les plus nombreuses et qui, de par le suffrage universel, ont pu assurer

Barranco du Haut Gurupahú.

solidement leur souveraineté dans ces départements lointains, les métis et les noirs *français* de l'Amérique française se sont appliqués à accréditer la légende de l'inhabitabilité de leur pays par la race européenne, pour éviter la concurrence de celle-ci.

1. « Ainsi, Monsieur Coudreau, dans ce voyage qui complète si bien les précédents, vous aurez donc « rendu service au pays, en même temps qu'à la science, dont vous avez bien compris l'étendue et les « divers horizons; enfin, vos explorations sont incontestablement au nombre des plus remarquables, « des plus fécondes parmi celles qui se poursuivent sous les auspices de notre Ministère de l'Instruction « publique. Au nom de la Société de Géographie, comme Président et comme Français, je vous féli- « cite et vous remercie. »

(Allocution de M. de Quatrefages à Henri Coudreau, dans la Séance extraordinaire du 15 juillet 1891, tenue par la Société de Géographie dans le Grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. de Quatrefages de Bréau, membre de l'Institut, Président de la Société, pour la réception de Henri Coudreau).

De même la Guyane française serait devenue une terre de race blanche, n'eût été la préoccupation, à peu près constamment dominante, d'en faire une colonie à plantations au lieu d'en faire une colonie de peuplement, et la pratique actuelle, absolument hostile à la colonisation blanche, européenne ou autre, de la race métisse momentanément maîtresse de ce territoire colonial.

Dans un but politique facile à comprendre, les races métisse ou noire qui possèdent actuellement le gouvernement de ces petites régions en décrient à l'envi le climat pour en écarter le blanc dont on a bien gardé la langue, parce la race africaine qui l'a remplacé n'avait pas d'idiome civilisé, mais dont on redoute tellement la concurrence qu'on essaye maintenant, mais avec une naïveté d'ailleurs enfantine, de lui faire accroire que le pays qu'il a défriché et peuplé après l'avoir découvert doit lui être désormais interdit dans l'intérêt de sa santé.

De plus, pour ce qui est de la région amazonienne, la question de l'acclimatement de la race européenne est là plus qu'une possibilité, qu'une probabilité, elle est un fait. Une race blanche amazonienne est née, race intelligente, progressiste, et qui, depuis deux siècles, s'accroît surtout du fait de l'excédant de sa propre natalité. Cette race blanche amazonienne peut maintenant faire sur une grande échelle de l'émigration européenne appropriée : les immigrants européens n'auront qu'à bénéficier de l'expérience acquise pendant deux siècles par la race amazonienne pour que les migrations s'établissent dans les conditions les plus favorables et que le succès soit, à la fois, relativement rapide et complet.

Mais, d'autre part, parmi les différentes races européennes, il y a évidemment un choix à faire. En matière de peuplement, de colonisation, l'acclimatation possible de la race immigrante doit être la première question à se poser par le pays qui demande l'émigration.

L'acclimatation, c'est-à-dire l'adaptation physiologique à un milieu nouveau, est un fait incontestable si on le considère d'une façon absolue. Toutefois, quand il s'agit de l'acclimatation d'une race humaine à un milieu sensiblement différent du milieu d'origine, la question devient complexe.

On a nié l'acclimatation de la race française même dans ce milieu tout voisin de la France, l'Algérie, et ceux qui niaient étaient des hommes comme le maré-

chal Bugeaud et le général Cavaignac, n'ayant guère alors en face d'eux que le seul Quatrefages qui affirmait et à qui les faits ont donné raison.

Toutefois, pour ce qui est de cette acclimatation aux régions chaudes, même pour l'Algérie, il faut bien distinguer entre la race française du Midi et du Nord, la première étant seule apte à la colonisation sous la zone tropicale, au même titre que les Portugais, les Espagnols et les Italiens, la seconde étant aussi impropre à cette colonisation que peuvent l'être les Allemands et les Anglais.

Il est acquis, aujourd'hui, que la race française du Midi est acclimatée en Algérie où elle prospère à côté des colons espagnols et italiens. Cependant le littoral algérien, s'il ne présente pas une uniformité de température chaude égale à celle de la région amazonienne, présente une moyenne estivale assez douce. Quant à l'*impaludisme,* il semble avoir fait plus de ravages en Algérie, lors des premiers temps de la colonisation, qu'il n'en a jamais fait parmi les premiers colons de l'Amazonie, et c'est précisément cet impaludisme qui rendait si pessimistes Bugeaud et Cavaignac.

Il ne faut pas perdre de vue qu'une demande d'émigrants une fois formulée par le gouvernement de Pará, il ne manquera pas de se trouver, dans les milieux européens auxquels il faudra s'adresser, des gens qui, les uns de bonne foi dans une science incomplète, les autres obéissant à des mobiles moins avouables que l'ignorance, entreprendront de démontrer que le milieu amazonien n'est pas colonisable par la race européenne.

On fera voir que la race amazonienne actuelle, si elle s'est maintenue blanche, ne le doit qu'à l'apport constant de l'émigration portugaise qui comble les vides laissés par l'affaiblissement de la natalité. Ou bien encore on dira qu'au point de vue de la colonisation en Amazonie, la race portugaise est une exception unique parmi les races européennes. Mais il me semble que le malfondé d'une telle assertion peut aisément se démontrer. Il me semble que, par des exemples pris dans des climats similaires, on peut faire voir que, à peu près avec les mêmes avantages que les Portugais, les autres Latins, Italiens, Français du Sud, Espagnols, peuvent faire souche en Amazonie. Mais je n'ai pas à m'engager davantage sur ce terrain ; le Pará produit assez de belles et solides intelligences pour qu'il s'en trouve parmi elles plusieurs qui comprendront que

l'étude scientifique de la colonisation européenne en Amazonie deviendra d'ici peu, dans le milieu, le sujet le plus digne d'être médité, la question la plus considérable, mais en même temps, peut-être, la plus complexe. D'ailleurs ceci n'est pas spécialement de mon ressort.

13. — Le matin est estompé de couleurs tendres, l'air est d'une douceur

Barranco dans le Mutunema.

extrême, dans un ensoleillement joyeux l'eau de la vaste Bahia do Cachuaná se ride doucement sous une brise attiédie.

Sur la vaste étendue de la Bahia do Caxuaná, des voiles traversent, poussant de minuscules canots; quelques canards sauvages volent de pointe en pointe dans les golfes. Puis bientôt le vent fraîchit et les vagues se lèvent.

En face de l'Ilha do Pracajurá, dans une baie de la côte orientale, débouche l'Igarapé Marinaú, peu important, mais traversant, dans son cours supérieur, un campo d'assez bonne qualité suffisant pour 500 têtes de bétail. Dans son

cours inférieur, le Marinaú, à peu près de la force du Pracupijó, a quelques roças, et aussi des seringaes exploités.

Quelques petits bouts de plage commencent à découvrir, premier indice de l'été.

Nous passons de la Bahia do Camuim dans le Largo do Pracupijó. Bien que la brise ne soit que levée, la vague est forte, assez forte pour nous obliger à ne pas nous écarter de la côte; si le vent se levait nous chavirerions. Nous nous

Barranco dans le Haut Mutunema.

arrêtons à une baraque dans l'Enseada do Muritú, petit golfe arrondi en retrait duquel, à une petite distance dans l'intérieur des terres, existe, me dit-on, un petit lac d'hiver, à sec l'été.

Elle est derrière nous, cette région des grandes Bahias : Camuim, Caxuaná et leur suite en amont : la Bahia de Tajapú et les larges expansions de la région de Os Botos. Ces Bahias présentent une suite de « beiradas » de 3 mètres de terre végétale et plus, constituant un des plus riches territoires de culture qu'il soit possible de rencontrer dans ces régions. Et cependant la population actuelle n'a même pas de roças! Ces plateaux, balayés quotidiennement par les

vents généraux, constitueraient un habitat parfaitement sain, même pour des Européens récemment débarqués. Mais sait-on où les habitants actuels établissent leurs baraques? Dans les anfractuosités de la falaise, sur pilotis!

14. — Dès quatre heures du matin, pour éviter le vent, nous traversons, de l'Enseada do Muritú à la Bocca do Praeupijó. La nuit est brune, il tombe des étoiles une clarté pâle et douce que dore d'un mince reflet la lune à son dernier quartier.

La rive droite du Largo do Praeupijó jusqu'au Furo do Pacajahy compte, m'a-t-on dit, quatre igarapés qui sont, d'amont en aval, le *Muirapena*, de la force du Praeupijó et du même aspect, avec des seringaes exploités, quelques roças et deux barracaõs de commerce; le *Una*, de la force du Muirapena, avec des seringaes et quelques roças; le *Japú*, semblable au Praeupijó, et l'*Aruaná* ou Arauaná, toujours du même aspect, et situé près de la bouche du Furo do Pacajahy.

Nous sommes sous l'équateur et nous sentons le froid. Je me représente l'âme d'un pauvre vieillard frileux traversant l'éther glacé pour se rendre à ses destinées sidérales....

Cependant que l'on rêve aux étoiles, qui pâlissent, on est déjà par le milieu du Largo do Praeupijó, et bientôt la Ponta do Praeupijó est devant nous.

Puis ce sont les îles du confluent, un petit archipel où il serait aisé de se perdre.

De la baraque de l'Enseada do Muritú à la baraque de mon nouvel hôte, Manoel do Nascimento, nous avons mis trois heures trois quarts.

15. — La plus grande partie des bagages étant restée à l'Enseada do Muritú, la presque totalité de la journée se passe à les transporter à la Bocca do Praeupijó, chez Manoel do Nascimento.

Nous allons dans le Praeupijó, le Mutumema et le Gurupahú, après quoi nous nous rendons dans le Rio Laguna par le Furo do Camuim, dit aussi Furo do Laguna.

16. — En amont de la petite anse à l'extrémité sud de laquelle se trouve la pointe étroite où est établi le trapiche de Manoel do Nascimento, le *Praeupijó*, toujours beaucoup plus large que ne le comporte son importance réelle, se poursuit formant « bahias » et « poções » comme le Praeupy et le Cariatuba. Les

rives sont de terre haute et, par endroits, présentent presque autant de castanheiros que d'arbres à caoutchouc.

Un petit affluent de gauche, le Pracupijó Mirim, abonde, paraît-il, dans les régions centrales, en essences des meilleures qualités. Entre le Pracupijó Mirim et le Pracupijó existe, dit-on, un lac, le *Lago do Pires,* du nom de l'habitant qui l'a découvert, lac de 1 kilomètre de long sur 200 mètres de large dans lequel les pirarucús seraient communs.

Malheureusement, après quatre heures de navigation en igarité, la rivière, rétrécie, présente un barranco qu'on nous a dit inutile d'essayer de franchir. Le chemin n'y est frayé que pour de petites montarias.

Ce barranco, qui est paraît-il assez long, une fois franchi, il paraît qu'on peut poursuivre dans la rivière devenue igarapé, la même distance que celle parcourue en aval du barranco. Puis l'igarapé se terminerait dans des marais, sans aucune communication avec le Rio Laguna. De même un bras du Pracupijó, affluent de droite, qui est à peu près de la même importance, présente les mêmes particularités et finit dans les mêmes conditions.

En amont du barranco, le Pracupijó, qui dans cette partie supérieure ne serait plus qu'un igarapé, ne serait accessible en igarité qu'au fort de l'hiver; actuellement c'est tout au plus si une montaria moyenne pourrait pousser jusqu'au marais où le Pracupijó prend ses sources.

17. — Aujourd'hui nous faisons le *Mutunema*, qui présente identiquement les mêmes caractères que le Pracupijó, mais qui est un peu moins important et ne nous donne que deux heures trois quarts à la montée au lieu de quatre heures.

Le grand barranco d'aval apparaît d'abord dispersé en partie, puis il se forme de plus en plus et la rivière se rétrécit même au point de ne plus offrir qu'une vingtaine de mètres de largeur de rive boisée à rive boisée. Ces singuliers barrages d'herbes ont l'aspect de quelques-unes de nos prairies d'Europe aux inondations de printemps; c'est un véritable pré qui envahit et qui bouche la rivière.

C'est entre le Mutunema et le Furo do Camuim qu'existe un lac, le Lago do Alcantara, découvert par l'habitant de ce nom, lac qu'on suppose être à peu près à égale distance du Mutunema et du Furo do Camuim, et à peu près au sud-

est du confluent de l'Igarapé do Juruparijó dans le Furo do Camuim. Alcantara, qui, l'été, va au lac par terre tuer du poisson, n'a jamais essayé d'y arriver en montaria, non par le Mutunema ou le Furo do Camuim avec lesquels il paraît certain que le lac n'a aucune communication, mais par l'igarapé *Mirin-*

Le terminus du Mutunema.

duba, un peu en aval du Furo do Camuim, igarapé avec lequel on croit que la communication du lac est probable. En plus de cette communication du côté du sud, le Lago do Alcantara en aurait aussi, à ce qu'on suppose, une autre, plus facile, du côté du nord, avec l'igarapé *Tipucacuara* qui débouche dans le Furo do Camuim, un peu au delà (au nord-est) de l'igarapé do Amiarú dont il a l'importance. Les seringaes seraient abondants au Lago do Alcantara,

aussi bien qu'aux igarapés Tijucacuara et Mirinduba. Le Lago do Aleantara serait un peu plus petit que le Lago Mamiarú. Il mesurerait donc un peu moins de 1 kilomètre dans sa plus grande dimension et de 3 kilomètres de circonférence. Les végétations des marais le couvrent, dit-on, entièrement. Il serait complètement entouré de terres noyées, sauf du côté est où s'étendrait un petit plateau de terres hautes.

19. — Nous nous rendons au Gurupahú, voyage qui nous prend plus de

Le grand barranco du Furo do Laguna.

temps (6 heures 10 minutes à l'aller, 5 heures 5 minutes au retour) que l'exploration de la rivière (2 heures 10 minutes à la montée, 2 heures 25 minutes à la descente). (La bizarrerie apparente du temps de montée et de descente a son explication dans la marée.)

Le Gurupahú présente une ouverture fort large qui fait illusion sur l'importance véritable de la rivière. C'est comme pour le Pracupijó et pour le Muiunema.

Les rives, par endroits inondées, présentent aussi de vastes étendues de terres hautes avec des forêts de belle venue. On remarque fréquemment d'excellentes terres à culture.

20. — Des brousses épaisses tombent en amont, maintenant teintées par le soleil levant de couleurs éclatantes. Puis, presque soudainement, les brouillards éteignent le soleil qui prend un aspect de lune. Il fait froid. Nous ne voyons plus à nous diriger tant le brouillard devient intense.

L'Igarapé do Pacoval, qui vient m'a-t-on dit des forêts voisines de la rive orientale du Pracupijó, débouche dans le Gurupatuba en formant une sorte d'estuaire ou d'enseada. Mais dans le barranco, tout de suite rétréci, comme toujours, à passage de montaria l'Igarapé do Pacoval paraît bien un modeste cours d'eau.

Bientôt le Gurupatuba se divise en deux bras. Dans le bras gauche, qui semble le plus important, un chemin pour montaria existe dans le barranco, mais le plus petit igarité ne saurait actuellement y entrer. C'est exactement le régime hydrographique du Pracupijó et du Mutunema.

Il n'y a qu'à rebrousser chemin et regagner la casa de Manoel do Nascimento où nous resterons jusqu'au départ pour le Laguna, départ fixé à après-demain.

CHAPITRE V

Voyage circulaire par le Furo do Camuim, le Rio Laguna et le Furo do Janguy. — Sondages dans le Furo do Camuim. — Lago Juruparijó, Lago Mamiarú. — Rio Laguna. — Lagunas Saparararasinho, Saparara, Bugussú et Barbeiro. — Furo do Marajohy. — Du Marajohy du Laguna au Marajohy ou Marajoniry de l'Amazone. — Rio Laguna en aval. — Rio Arapapucú et Lago do Arapapucú. — Communication du Lago do Arapapucú avec le Furo do Marajohy, le Rio Arapapucú et le Rio Preto. — Iles du Laguna, du Marajohy, du Rio Preto, de l'Arapapucú et du Mapari. — Le Tajapurú Grande. — Furo do Macujubi. — Canal do Pracachy. — Furo de Breves. — Breves. — Furo de Melgaço. — Tajapurú Sinho. — Furo do Janguy. — Bas Anapú. — Retour chez Manoel do Nascimento.

22 juin. — A dix heures du matin nous repartons en amont, pour les Bahias pour nous rendre au Laguna.

Dans le golfe qui occupe l'extrémité nord de la Bahia do Camuim, en face du Furo, les sondages me donnent une moyenne de 3 mètres d'eau à marée basse, sur un fond de vase molle.

Au fond d'une découpure occidentale du golfe du Furo débouche en amont le petit Igarapé do Laranjal qui, après 2 ou 3 kilomètres de cours, traverse un « barranco » sans pouvoir arriver jusqu'au Lago Juruparijó, avec lequel il n'a aucune communication. En amont du barranco le petit igarapé coule en terre ferme où il prend ses sources.

C'est un peu en amont, au fond d'une grande baie, que débouche l'Igarapé do Fréchal qui coule parallèlement au petit Rio Caxuaná, et qui, semblable à l'Igarapé do Laranjal, traverse un barranco à 2 ou 3 kilomètres de son embouchure, puis coule et finit en terre ferme. On trouverait, me dit-on, sur les

bords du Fréchal, de véritables bancs de coquilles d'huîtres, vraies mines de phosphate de chaux à de petites profondeurs ou même à ras du sol.

Le Furo connu dans la région sous le nom de Furo do Camuim fait communiquer le Rio Laguna et la Bahia do Camuim. Ce furo vient du Rio Laguna

Barracão de Chico Magalhens (Furo do Laguna).

dont les fortes marées règnent sur toute l'étendue du Furo mais avec une intensité que diminuent singulièrement les barrancos obstructeurs.

Les habitants les plus anciens de la contrée, Brazzaõ du Caxuaná entre autres, ont toujours vu le Furo do Camuim dans l'état où il se trouve actuellement. Jamais, disent-ils, le plus petit vapeur ne tenta d'y entrer pour en essayer la désobstruction, les igarités n'y ont jamais passé sans demander du renfort pour forcer les barrancos, et jamais les seringueiros, arrivés dès le début de la période du caoutchouc, n'ont essayé de s'entendre pour tenter dans le Furo le moindre nettoyage.

La longueur totale du Furo do Camuim peut être évaluée, à très peu de chose près, à 38 kilomètres.

La largeur, assez uniforme, est partout d'à peu près 30 à 40 mètres, sauf à l'extrémité aval et à l'extrémité amont où elle est un peu moindre.

Quant à la profondeur, je l'ai établie par 192 sondages que l'on peut considérer comme fournissant une moyenne générale. Ces sondages, pris de la Bahia

Dans le Furo do Laguna.

do Camuim au Rio Laguna, m'ont donné les résultats suivants exprimés en mètres : 3.50, 4, 4, 4, 6, 7, 8, 8, 7, 8, 8, 7, 8, 5, 7, 9, 8, 8, 7, 8, 8, 7, 8, 7, 8, 9, 8, 6, 8, 6, 8, 6, 8, 7, 6, 7, 7, 7, 7, 8, 8, 6, 7, 8, 7, 4, 9, 8, 7, 7, 8, 7, 8, 7, 7, 8, 8, 8, 8, 7, 7, 8, 8, 8, 8, 7, 8, 9, 8, 8, 7, 8, 7, 7, 8, 8, 7, 8, 8, 7, 8, 7, 8, 8, 8, 7, 7, 7, 7, 7, 7, 8, 8, 8, 7, 7, 8, 6, 7, 7, 7, 8, 8, 8, 6, 7, 7, 8, 7, 7, 8, 7, 7, 7, 7, 7, 6, 7, 7, 8, 7, 7, 7, 6, 6, 7, 6, 7, 6, 6, 6, 7, 6, 7, 6, 6, 6, 5, 7, 6, 5, 6, 5, 5, 5, 5, 6, 5, 6, 5, 5, 7, 6, 5, 5, 5, 5, 5, 6, 6, 6, 6, 5, 6, 5, 5, 5, 6, 7, 6, 6, 7, 6, 5, 5, 6, 6, 4, 4, 4, 4, 4, 5, 4, 5, 5, 5, 5, 5, 4, 4, 5.

On peut dire, pour abréger, que la totalité du Furo est envahie par une végétation de capim et d'aningaes au travers de laquelle les intéressés ont dû frayer un passage, d'abord à leurs montarias et ensuite aux embarcations de plus fort tonnage. On peut juger des difficultés relatives que présente la navigation en tenant compte de ce fait qu'une embarcation moyenne — mon igarité, qui est de 5 000 kilogrammes de charge — met, avec un équipage moyen, environ 20 heures pour remonter le Furo, ce qui ne donne qu'une vitesse de moins de 2 kilomètres à l'heure.

C'est à la forquilha qu'un igarité doit naviguer dans le Furo. L'embarcation étant dans le canal qui a été ménagé entre les herbes, trois forquilhas de bâbord et trois de tribord poussent sur le capim et les aningaes. Dans les rares espaces libres on marche à la pagaye, l'appareil des rames longues ayant été provisoirement abandonné.

Actuellement les plus grosses difficultés sont constituées par sept barrancos et par deux arbres tombés dans la partie libre du Furo, dans le canal.

De ces 7 barrancos, 5 sont dans l'extrémité sud, près du Camuim, et 2 dans la partie médiane.

Un seul de ces barrancos, celui qui est de suite en aval du barracão de Chico Magalhens, n'a pu se passer par nos propres forces et nous a obligé à nous adresser aux gens du Furo qui, au nombre d'une demi-douzaine, nous ont aidé à passer l'obstacle en quelques instants. Ce barranco qui est maintenant en face de chez Chico Magalhens, se trouvait il y a peu d'années, au confluent de l'Igarapé do Juruparijó. Il s'est fixé ici, un arbre l'ayant arrêté à un aningal de la rive ouest.

S'il ne s'agissait que de détruire ces 7 barrancos pour assurer libre parcours à la navigation à vapeur, ce serait assez peu de chose. Mais il faudrait aussi nettoyer le canal de toute cette végétation de capim et d'aninga qui l'envahit, des rives vers le centre, laissant à peine un canal étroit qui lui-même se fermerait bientôt complètement, n'était le transit.

Détruire les barrancos, où parfois les vases obstruent tellement l'étroit canal qu'on peut y rencontrer tout au plus quelques décimètres d'eau à marée haute, serait un travail relativement facile mais les barrancos détruits ce ne sera une facilité que pour les igarités et les botos. Pour assurer le libre passage aux

petits navires à vapeur de la région, il faudrait aussi nettoyer le Furo de la végétation de capim, canarana et aninga qui l'a envahi. Le Furo nettoyé de ces herbes, la navigation y circulerait sans peine et sans risques.

Deux petites rivières, émissaires de lacs, débouchent, venant de l'ouest, dans le Furo do Laguna, au sud l'Igarapé do Juruparijó et au nord l'Igarapé do Amiarú, médiocres igarapés où l'on ne peut guère entrer maintenant qu'en petite igarité. Chacun d'eux est déversoir d'un lac de même nom, le Lago Juruparijó et le Lago Amiarú.

Le Lago Juruparijó est, dit-on, complètement libre ; il formerait plusieurs golfes.

L'*Igarapé do Juruparijó*, émissaire du lac, serait d'une navigation assez facile, même en igarité. On ne rencontrerait pas d'obstacle pour passer du Furo au lac, l'igarapé est absolument libre, la marée s'y fait même sentir, dit-on, avec une assez grande force.

Le Lago Mamiarú, auquel on peut accéder en montaria, aux grosses eaux, par l'*Igarapé do Mamiarú*, d'un faible parcours, mais où l'on ne peut se rendre que par terre quand les eaux sont basses ou seulement moyennes, le Lago Mamiarú mesure environ 1 kilomètre de longueur et 3 de circonférence. Entre le Furo et le Lago ce sont des terres basses. Au delà du Lac et jusqu'au Xingú ce sont, dit-on, des terres hautes. Le Lac ne compterait encore aujourd'hui qu'une seule habitation, celle d'un vieux Cearense établi dans les terres hautes de la rive occidentale, le nommé Francesco Guilherme, qui a aussi une baraque au confluent de l'Igarapé do Mamiarú dans le Furo do Laguna. Francisco Guilherme aurait une quarantaine d'estradas de caoutchouc, presque toutes sur les rives de l'Igarapé do Mamiarú. Le Lago Mamiarú ne compterait que 2 estradas de caoutchouc dans les terres basses de la rive orientale; les terres de la rive occidentale, plus élevées, sont surtout des terres d'agriculture et ne comptent que très peu d'arbres à caoutchouc, — c'est déjà la « tera geral » du Xingú.

Le Lago Mamiarú est envahi en totalité par les herbes.

Le Furo do Camuim qui amène par le Rio Laguna l'eau de la marée jusqu'à la Bahia do Camuim, ce Furo do Camuim, qui détermine une des plus grandes îles qui soient au sud de Marajó, est vraiment un accident géographique assez

singulier. L'ensemble de son tracé présente de telles longueurs rectilignes qu'on serait, par moments, tenté de se demander s'il n'a pas été fait de main d'homme, idée évidemment à laquelle il serait absurde de s'arrêter un seul instant.

Plein d'herbes sur tout son parcours, entre les forêts assez hautes des rives

Dans le Furo do Laguna.

il me fait rêver à quelque vallée pleine de blé, resserrée entre deux collines boisées.

Le plus souvent le Furo est absolument plein d'herbes d'une rive à l'autre.

Quant au chemin des canots dans ce champ de blé, c'est un sentier sinueux caché dans les herbes hautes, étroit sentier que parfois coupent, dans l'herbe restée foulée, des traces de jacaré. En amont, en aval, dans les grands estirãos, c'est le champ de blé à l'infini entre les deux forêts qui l'accompagnent toujours.

Quelques baraques de seringueiros sur les rives du Furo, ou en retrait des rives, à quelque terre moins inondé.

Elles ont beau être sur pilotis, elles ne seraient pas habitables l'hiver, l'inondation atteignant et dépassant souvent le rustique plancher de lattes. Mais le caoutchouc ne se travaille que l'été.

Il faut véritablement que le caoutchouc soit abondant dans ces parages

Entrée du Furo do Laguna.

pour que des seringueiros, — fussent-ils Cearenses comme en effet ils le sont tous ici, et le Cearense est connu pour s'acclimater à tous les milieux — pour que des seringueiros se décident à rester ici « couper » le caoutchouc, en allant d'arbre en arbre sur un pont volant dont un tronc de palmier fait tous les frais, et vivre toutes leurs après-midi et toutes leurs nuits au-dessus de quelques pieds d'eau de marée alternant avec les vases découvertes. Mais les chemins de caoutchouc, les « estradas » sont en grand nombre, le barracão le plus important du Furo, celui de Chico Magalhens, en a, paraît-il, à lui seul, une

quarantaine au moins. En tout on compterait environ 250 estradas occupant 120 seringueiros seulement, sur les bords du Furo do Camuim. Les principaux propriétaires d'estradas sont : Chico Magalhens avec 42, Francisco Guilherme avec 35, Antonio Pereira également 35. Chico Magalhens, à lui seul a environ 5000 arbres à caoutchouc.

25. — Nous commençons à nous rendre compte, ce matin, que le Furo va bientôt finir et que le Rio Laguna n'est pas loin. La marée, qui vient d'amont, se fait sentir avec une grande force, poussant des îles de canarana.

Enfin, peu après dix heures du matin nous entrons dans le RIO LAGUNA.

Le Rio Laguna est tout noyé, absolument comme le Furo.

28. — Après deux jours consacrés à des revisions nécessaires, nous poursuivons l'exploration du Rio Laguna en amont.

Nous partons avec la marée du soir. C'est d'abord rive droite, l'Igarapé Miritipucú, igarapé peu important donnant passage seulement aux montarias mais qui pourtant, bien que d'un cours peu étendu, vient des terres hautes et non des marais.

C'est au confluent du Miritipucú, au barracão de M. Monteiro de Leão, qu'est actuellement le terminus de la navigation à vapeur dans le Laguna. Cette navigation pourrait être poussée un peu en amont, dans chacun des formateurs du Laguna, mais d'ailleurs à de faibles distances.

En amont du Miritipucú le Rio Laguna présente d'abord, rive gauche, un bras, limite septentrionale de l'Ilha do Tucunaré, puis en amont de ce bras connu sous le nom de Furo do Tucunaré, et même rive, le Furo do Marajohy, qui donne une communication, obstruée sur un point, avec le Rio Marajohy, ou Marajomiry, de l'Amazone.

En amont du Miritipucú, du Furo do Tucunaré et du Furo do Marajohy, c'est toujours le Laguna. Le Rio Laguna ne perd son nom qu'à la réunion des deux premières « lagunas » ou « lagos », le Lago do Sapararasinho, qui vient de l'ouest et le Lago do Saparará qui vient du nord. Ce dernier « lago » est formé lui-même par le Lago Buyussú et le Lago Barbeiro, le premier au nord-ouest, le second au nord-est. Ces quatre lagunas : Buyussú, Barbeiro, Saparará et Sapararasinho, peuvent d'ailleurs aussi bien être considérées comme un lac unique présentant quatre sections, lac étroit, allongé, appartenant au type

spécial des expansions lacustres de la région des Bahias et aussi de la région du Mapa.

Sur les bords de ces lagunes ce sont, tantôt sur une rive, tantôt sur les deux de vastes champs de canarana, et, dans le marais qui s'étend très loin, des tiges grêles d'assahys parmi la végétation lacustre. Aussi loin que la vue peut atteindre, c'est un fond de marais d'aspect varié et parfois pittoresque, avec quelques lignes de terres bien boisées, terres plus hautes, émergées, ou qui ne sont noyées que partiellement ou temporairement.

Et la rivière lacustre s'enfonce, par ses divers bras, très profondément, dans les marais qui paraissent sans fin. Sous un ciel d'orage, par 46° au soleil, sans un souffle de vent, sans aucun bruit qui s'élève de ces mornes solitudes nous poursuivons pour voir comment finira la rivière.

Nous remontons le Buyussú jusqu'au barranco qui le ferme en amont, barranco assez identique à ceux déjà remontés au Pracupijo, au Mutunema, au Gurupá. En amont de ce barranco le Buyussú n'est plus qu'un igarapé donnant seulement passage aux montarias. Le Buyussú prend, dit-on, ses sources, en terres hautes, derrière Gurupahú. Aucune communication par eau, pas même par marais, avec le Marajohy de l'Amazone. Les sources du Buyussú ne seraient guère éloignées que de 5 kilomètres environ du cours du Marajohy de l'Amazone. Un sentier de seringueiros irait, par la forêt des terres hautes, des sources du Buyussú au Marajohy et du Marajohy à Gurupá[1].

6. — Nous descendons le Buyussú puis nous entrons dans le Barbeiro qui bientôt bifurque en deux bras. Chacun de ces bras se ferme, à une petite distance en amont par un barranco semblable à tous ceux que nous avons déjà vus.

Redescendant le Laguna ou Lago de Saparará, complètement libre, que n'obstrue aucune végétation de marais et que bordent des terres hautes, nous entrons dans la Laguna Śapararasinho qui s'étend, d'abord, très large, entre les marais, mais qui bientôt se réduit à un étroit canal, d'ailleurs bientôt divisé en deux bras étroits, rigoles formées par les barrancos.

1. C'est des rives du haut Buyussú et du haut Marajohy de l'Amazone que commence à s'étendre vers le nord une bande de terre ferme, d'abord resserrée, qui, peu à peu, va s'élargissant et arrive à occuper la plus grande partie du pays entre le Xingú et l'Anapú-Curupuhy; tantôt plus étroite, comme au Pracupy et au Cariatuba, tantôt plus large, comme dans la région du Caxuaná. C'est ce que l'on appelle, dans le pays, le *terra geral do Xingú*.

La Sapararasinho et les deux bras du Barbeíro, viennent, me dit-on, des marais voisins. Le Buyussú, au-dessous du barranco se poursuivrait en igarapé libre pour montarias pendant quatre ou cinq heures. Ce serait au-dessus du dernier point accessible, l'hiver, aux montarias, qu'on atteindrait par un sentier d'environ 5 kilomètres, le Marajohy de l'Amazone. Ce sentier semble d'ailleurs être assez peu fréquenté, bien que son existence, à ce qu'il me paraît, puisse être considérée comme certaine.

Le bras du Rio Laguna dans lequel nous nous engageons maintenant, en

Furo do Marajohy.

amont du Furo do Tucunaré et en aval des « lagunas », est connu sous le nom de Furo do Marajohy.

Ce « Furo do Marajohy » est en effet, un « furo » établissant, entre le Rio Marajohy de l'Amazone et le Rio Laguna une communication très peu praticable.

Immédiatement en amont de son confluent avec le Rio Laguna, le Furo do Marajohy se présente comme une véritable rivière, qui, venant directement du nord, semble être quelque « paranamirim » envoyé par l'Amazone. Très large un peu en amont de son confluent, il présente bientôt un véritable caractère d'expansion lacustre, formant lui aussi, sa « laguna », à l'instar du Barbeíro, du Buyussú, du Saparará et du Sapararasinho.

Autour de la « laguna » du Marajohy, en partie envahie de champs d'herbes formant par endroits des îles flottantes, des terres hautes ou du moins non noyées, se montrent derrière la bordure marécageuse.

1er *juillet.* — Remontons le Furo do Marajohy pour voir si nous aurons assez d'eau pour franchir la partie obstruée qui n'est, paraît-il praticable que l'hiver. Nous poursuivons avec une petite montaria prêtée par un habitant du Furo en amont de la « laguna », un M. Gonçalves. Je n'emmène que deux hommes, Hippolyto et João, les autres restent à la garde de l'igarité.

Barracão dans le Rio Laguna (confluent du Arapapucú).

Madame et moi, les deux hommes, deux haches et deux sabres, des vivres pour quelques jours, et nous voici par le marais que traverse le Furo do Marajohy.

Ce Furo do Marajohy est un « furo » assez médiocre. Bien qu'on constate, sur tout son parcours, les traces de sabrage des montarias ou des petites igarités qui ont passé, paraît-il, autrefois, du Marajohy de l'Amazone au Rio Laguna, on ne rencontre guère, au lieu d'un furo ou canal véritable, qu'une mauvaise artère de marais, dont la direction est souvent incertaine, qui tantôt s'épanche au milieu de la forêt sans présenter de lit bien reconnaissable, tantôt couverte d'herbes, de plantes grasses, pleine de buissons, sans cours appréciable quand la marée ne pousse pas l'eau d'un côté ou de l'autre, paraît absolument inerte,

n'ayant plus rien des cours d'eau, sans que rien différencie le « furo » de l'immense marais qu'il traverse.

2. — Après une nuit passée sous la pluie, en plein marais, sans tente de campagne, grelottant de froid dans la puanteur des exhalaisons palustres, nous essayons de franchir le petit seuil, l'espace moins noyé, qui du marais du Haut Marajohy du Laguna s'étend jusqu'à l'Igarapé do Arapapucú. Cet igarapé, qui vient du Lago do Arapapucú, va au Marajohy de l'Amazone, il est obstrué du côté du Lago do Arapapucú, mais son cours est libre du côté du Marajohy de l'Amazone.

Vains efforts. Les hommes enfoncent dans la vase molle; par instants j'ai peur qu'ils s'y enlisent complètement. Or, dans ces boues, les varas ne donnent pas meilleur résultat. Le renseignement qu'on nous avait donné à savoir qu'il n'y avait passage franc qu'aux grosses eaux de l'hiver ou tout au moins aux très fortes marées, se trouve donc être rigoureusement exact. Il aurait fallu être ici en janvier ou février. Alors la *communication*, qui est *permanente*, eût été *praticable*.

Toutefois il faut bien remarquer que cette communication, praticable l'hiver ou tout au plus aux très fortes marées, et jamais seulement que pour petites igarités, cette communication pour être, à la rigueur, PRATICABLE, n'est point PRATIQUE. En effet si l'on peut admettre avec les gens d'ici, que, si le Furo et surtout sa traversée dans le marais étaient nettoyés, on pourrait faire transiter des igarités moyennes du Marajohy de l'Amazone au Rio Laguna ou *vice versa*, il n'en demeure pas moins de toute évidence qu'on ne saurait jamais considérer cette voie comme utilisable pour des bateaux à vapeur de rivière, même les plus petits, sans des travaux d'aménagement d'un coût absolument hors de proportion avec les avantages à en retirer.

3. — Sortons du Furo do Marajohy pour prendre en aval, le Marajohy élargi en « laguna ». Après l'atmosphère moisie du ruisseau des marais, le plein air de la Laguna do Marajohy nous semble donner le maximum de la salubrité.

Dans l'après-midi nous sommes dans le Rio Laguna. Nous voici à nouveau devant l'embouchure du Furo do Camuim. Maintenant c'est la découverte du Rio Laguna car cette importante rivière, bien que naviguée à la vapeur, n'est indiquée sur les cartes qu'à son confluent dans le Tajapurú.

Rio Laguna. — En aval du Furo do Laguna au Camuim, le Rio Laguna présente déjà la largeur de 50 à 100 mètres qu'il conservera sur presque tout son parcours. Les rives sont noyées plus que marécageuses, elles rappellent celles de la plupart des rivières du Bas Amazone et ce n'est point la particularité d'une rivière tout en marais qui a valu au Laguna son nom. Le Laguna présente le type des rivières et furos à caoutchouc de la région dite des *Iles*, c'est-à-dire des îles du Bas Amazone. Ce qui lui aura plutôt valu son nom ce sont les « lagunas » de son cours supérieur, d'où il sort, en effet, tout formé, avec une largeur et une profondeur égales ou supérieures dans tout son parcours jusqu'à son confluent dans le Tajapurú.

Les rives du Rio Laguna sont uniformément plates, basses et envahies, du moins tout l'hiver, par les eaux de la marée, cette marée de l'Archipel du Bas Amazone qui n'est guère que l'apport des eaux du grand fleuve refoulé par les marées puissantes de l'Atlantique équatorial.

Les roseaux et les plantes grasses, les graminées, qu'on trouve en si grande quantité dans beaucoup de rivières voisines, sont très rares au Laguna qui nulle part n'est envahi, nulle part ne présente aucun obstacle à la navigation à vapeur, non seulement jusqu'au Furo do Laguna mais encore sur tout le parcours des lagunes du cours supérieur.

4. — Nous attendons le perdant. Les hommes vont par la forêt noyée, s'engageant sur les assalys et autres palmiers abattus par le seringueiro du lieu pour s'en faire à travers l'inondation, comme un pont agreste, un chemin aérien, allant d'un arbre à caoutchouc à l'autre. Retourné de son travail sur pilotis, le seringueiro passera le reste de son temps à sa bicoque, également sur pilotis, oubliant presque, pendant toute la durée de son travail au caoutchouc qu'il existe autre part de la terre sur laquelle on peut se poser de pied ferme.

Descendons avec le jusant, par le Rio Laguna en aval. Les rives se continuent uniformes, noyées toujours, silencieuses, monotones. Quelques barracas, souvent un peu en retrait de la rive, semblent tâcher à se dissimuler dans la forêt.

Le long des rives par endroits, des aningaes et de la canarana, comme dans toutes ces rivières entre Tocantins et Xingú.

Pas de bétail. Pas une roça. Des baraques de seringueiros, — maintenant vides — et quelques barracaõs de commerce.

Plus en aval les barracas sont moins désertes, et surtout les barracaõs, car le commerçant précède le chercheur de caoutchouc plutôt qu'il ne le suit.

En aval la rivière rétrécit quelque peu. Il semble que cet étrange Rio Laguna soit le reste d'un ancien furo du Marajoby au Tajapurú furo qui se serait obstrué dans son cours supérieur, en amont des « lagunas » actuelles.

Le Furo do Mapari, rive méridionale, se détache du Rio Laguna, et au delà

Rive du Tapapurú Grande.

du Tajapurú Grande, se continue, dédoublé en Furo do Aturiá et Furo do Pracachy. Ce Furo do Mapari où passent parfois les vapeurs qui font le service du Rio Laguna, commence aussi, dit-on, à se peupler de baraques de seringueiros.

5. — L'Arapucu, rive septentrionale, est un bras assez important du Laguna.

L'Arapucú, — d'après les informations qu'on m'a données — est navigable (il a même été navigué) par les petits vapeurs de l'Amazone jusqu'à environ, — à peu près — 5 ou 6 kilomètres, au-dessus du confluent avec le Laguna. En amont du point atteint par les vapeurs, l'Arapapucú ne serait plus qu'un igarapé fermé par les barrancos, une reproduction du Pracupijó, du Mutunema

et du Gurupahú. C'est dans la partie navigable de son cours que l'Arapapucú recevrait deux affluents de gauche ou septentrionaux, le premier à environ 4 kilomètres au-dessus de son confluent, le second à environ 1 kilomètre au-dessus du premier.

Un peu plus au nord un cours d'eau de moyenne importance, le Rio Preto, qui débouche au Tajapurú Grande, coule non loin des deux affluents du bas Arapapucú.

C'est en amont de ces deux affluents que l'Arapapucú désormais rétréci, embarrassé de barrancos, se poursuit, à peu près impraticable, jusqu'à un lac

Vapeur en marche dans le Tapapurú Grande.

central, le Lago do Arapapucú, celui-là même qui envoie un bras ou furo, sur le Marajohy de l'Amazone, qu'il gagne après avoir atteint au passage dans les marais, le Furo do Marajohy.

On parle seulement d'une unique personne qui serait parvenue à percer par les marais, au prix de mille difficultés, des barrancos du haut Arapapucú au Lago do Arapapucú.

Du Rio Preto on arriverait aussi paraît-il, au Lago do Arapapucú, mais au prix de difficultés au moins égales, par les barrancos et les marais. On suppose que le lac serait à peu près à égale distance du Furo do Marajohy du Rio Laguna et du Tajapurú.

Dans les deux cas, — du Alto Arapapucú comme du Alto Rio Preto, — il serait toujours possible, dit-on, au prix d'efforts peu ordinaires, d'atteindre le

Lago do Arapapucú. Mais ce lac lui-même est impraticable, il ne présente partout que des masses compactes d'herbes et de végétations de marais où il faut le plus souvent avancer, tenant le canot à la main, dans les fourrés des végétations marécageuses, pataugeant dans une eau sale à moitié putride qui parfois ne vient qu'à la ceinture mais qui par endroits ne donne pas toujours pied. Toutefois, si le lac est à peu près complètement obstrué, ses rives seraient, dit-on, des terres hautes et bien boisées.

Quoi qu'il en soit des difficultés d'accès présentées par cette singulière région, le fait de l'existence de grandes îles entre Marajo, l'Amazone et les Bahias demeure certain. Les plus importantes de ces *îles* sont celles des *Laguna* au sud, du *Marajohy* au nord, et, au centre, de l'*Arapapucú*, du *Rio Preto* et du *Mapari*.

5. — De même qu'il avait rétréci en aval du Mapari, le Rio Laguna rétrécit encore en aval de l'Arapapucú. C'est là une singulière hydrographie, une hydrographie de deltas.

A droite et à gauche, le long du Laguna, de petits igarapés de marée, qui n'ont pas de sources, reçoivent les eaux des marées qui s'épanchent en marécages à une petite distance en retrait des rives. Heureusement que ces marées ne sont en réalité que le reflux de l'énorme apport de l'Amazone, sans cela le mélange des eaux de mer et de l'eau douce dans les terres basses de cette région équatoriale ne manquerait pas d'avoir les résultats que l'on a à déplorer sur d'autres points du globe. Ici la région ne paraît pas particulièrement malsaine.

Barracas de seringueiros et barracãos de commerçants deviennent plus nombreux, mais le pays est de plus en plus — s'il est possible — plat, bas et noyé. Cette terre semble conquise d'hier sur les eaux. Pas une colline du Tajapurú à l'Anapú; c'est plat comme la mer quand elle est calme.

Peu d'igarités, dans le Laguna, seulement en aval, et rares. On n'y voit guère que des montarias, qui y atteignent, paraît-il, des prix fantastiques : 300 à 500 $ pour une embarcation de trois à cinq personnes, soit environ de 250 à 400 francs.

De même ce qu'on appelle ici de « grands barracãos » ne seraient-ils que des barracãos assez modestes au Tocantins-Araguaya ou au Tapajoz.

En revanche les barracas du Bas Laguna sont-elles fort nombreuses dans le bas de la rivière. Quelques estirãos, tout du long bordés de paillotes, font songer à quelque « arroyo » moins les rizières.

C'est le montant; des îles d'herbes et de plantes grasses remontent le Laguna avec la vitesse d'une montaria de pêcheur. Comme partout depuis l'amont, les rives sont envahies sur des profondeurs indéterminées.

L'eau de l'estuaire de l'Amazone, refoulée par la marée, non seulement remonte très loin dans ces furos et ces rivières, mais encore toutes les terres, au montant, sont couvertes, à l'exception de quelques petits plateaux de l'intérieur, extrêmement rares dans ces parages du bas Fleuve.

Et quand la marée se retire ce sont des vases partout, couvrant tout. On peut ici exploiter le caoutchouc, et le seringueiro y établit, en effet, ses chemins faits de fluets troncs de palmier jetés au-dessus des grosses eaux, mais, pour ce qui est d'essayer ici de la colonisation agricole, je ne pense pas que ce soit de sitôt. Je sais bien que les ingénieurs flamands et hollandais ont conquis sur les invasions de la mer une bonne partie de leur pays aujourd'hui si prospère, mais l'État de Pará a d'immenses étendues de terres fermes encore à peu près complètement désertes et ce ne sera évidemment pas par les marais qu'il commencera l'œuvre difficile de la colonisation.

Comme nous entrons dans le Tajapurú Grande, le grand chemin des vapeurs des lignes de l'Amazone, — un vapeur descend, l'*Imperatriz Thereza*, une heure après un autre monte, le *Rio Affuá*.

Dans ce canal, qu'il y ait montant ou perdant, le courant est toujours de l'est à l'ouest, de l'Amazone vers le Tocantins. Au montant la rapidité du courant vers la Bahia do Tocantins est à peu près, au centre du canal, aussi forte qu'au perdant, mais, sur les rives, l'eau est à peu près arrêtée. En somme, le montant est surtout caractérisé par l'élévation du niveau de l'eau.

Le Tajapurú Grande et les canaux qui le précèdent et le continuent peuvent être considérés comme le bras sud du delta de l'Amazone, et les canaux à l'ouest de Marajó comme le bras nord. Le Tocantins pourrait ainsi être considéré comme le grand affluent du bras sud du delta de l'Amazone et la ville de Pará serait en réalité à l'embouchure de l'Amazone, au même titre que Macapá.

7. — Nous poursuivons par le Tajapurú Grande que nous laissons bientôt au sud pour prendre le Furo do Macujubi.

De nombreux trapiches chargés de bois à brûler nous indiqueraient, si nous ne le savions déjà, que nous sommes sur un chemin suivi par plusieurs petits vapeurs de la région.

Sur les rives, en grande partie noyées, de nombreuses baraques, la plupart bien modestes, quelques-unes couvertes en tuiles, toutes entourées d'un défrichement deux ou trois fois grand comme la construction.

L'eau du furo est jaune, la végétation des rives est basse, avec des palmiers

Dans le Tajapurú Grande.

comme note dominante. Pas de grands arbres, ou du moins très rares. Pas un canot dans le furo, les baraques sont désertes, les seringueiros sont au travail.

Par endroits la végétation s'élève, c'est alors la flore riche et drue de la région des Bahias.

Après une demi-journée de voyage dans ce Furo nous prenons le Furo do Jaburú sur lequel s'embranche bientôt, rive nord, le *Jaburú Sinho*. Le Furo do Jaburú garde son nom jusqu'à la rencontre du Furo do Aturiá qui embranche rive sud.

En aval du *Furo do Aturiá* notre furo, qui s'élargit sensiblement, prend le

nom de Canal do Pracachy. Dans la partie inférieure du Canal do Pracachy s'embranchent, l'un en face de l'autre, le *Furo Jupatituba*, au nord, et le *Furo do Pracachy*, au sud. C'est le Furo do Aturiá et le Furo do Pracachy qui forment le dédoublement du Furo do Mapari, bifurqué dans sa partie inférieure.

Ce soir, à la nuit, le vapeur *Cidade de Canseta* accoste au barracão où nous nous sommes arrêtés, au Canal do Pracachy.

8. — En aval, c'est le large Furo dos Macacos, d'où prend, en amont, le

Trois de notre troupe.

Furo do Jaburú. Après le Furo dos Macacos c'est déjà le Furo de Breves, sur lequel embranche, au sud, le Furo da Olaria.

Dans l'après-midi, nous arrivons à Breves où, trouvant enfin à acheter un bœuf, nous passons la journée de demain et celle d'après-demain à sécher la viande. Pour les amateurs de statistiques, prix d'un bœuf, à Breves : 300 $ 000, soit, au change de ce jour, environ 250 francs.

Breves, centre important d'exploitation du caoutchouc, point de passage d'un grand nombre de vapeurs des lignes de l'Amazone, n'a pourtant qu'un chiffre de population fort modeste. Le bourg ne comporterait pas une population permanente supérieure à 300 âmes, si j'en crois les renseignements qui m'ont été fournis sur place, d'accord, aussi bien, avec les apparences.

11. — Nous traversons ce matin le Furo de Breves pour aller prendre, en face de la ville, le Furo de Melgaço.

Le Furo de Melgaço est étroit, sa largeur moyenne ne dépasse guère trente mètres. Sa profondeur est suffisante pour des vapeurs moyens. C'est, actuellement, le chemin de la lancha « *Anapú* » et de quelques autres navires plus importants.

Le Furo de Melgaço charrie des herbes, des plantes grasses, qui, encore qu'actuellement en petite quantité, constitueraient, si elles arrivaient à se fixer, un obstacle auquel il faudrait obvier tout de suite si l'on voulait maintenir la navigabilité du canal ; sinon ce furo s'obstruerait comme s'est déjà obstrué le Furo do Laguna, comme s'obstrue actuellement le Furo do Janguy. C'est un immense domaine que le domaine Paraense et rien qu'en frais d'entretien il coûterait beaucoup à qui voudrait empêcher les détériorations.

Les rives du Furo de Melgaço, du type de toutes celles de la région, sont basses et inondées.

A peu près au tiers est-ouest de son parcours, le Furo de Melgaço reçoit, venant du nord, le Furo da Olaria, qui commence au Furo de Breves, un peu au sud du Furo dos Macacos.

Au delà du Furo da Olaria, le Furo de Melgaço se continue quelque peu élargi jusqu'au Tajapurú Grande. Puis, après avoir traversé du nord au sud le Tajapurú Grande, nous prenons enfin la troisième section du Furo de Melgaço, section qui aboutit à la Bahia de Melgaço, l'ensemble du furo étant considéré comme s'étendant entre ces deux villes, Breves à l'est, Melgaço à l'ouest.

Toutefois, si le Furo de Melgaço a son extrémité occidentale en face de Melgaço, cette bouche de l'ouest reste encore à environ onze kilomètres de la ville dont la sépare toute la partie nord de la Bahia de Melgaço. Entre la bouche occidentale du Furo de Melgaço et Melgaço il existe même deux autres furos débouchant également dans la Bahia de Melgaço : à l'est, et tout de suite à côté du Furo de Melgaço, le Mujirú ; à l'ouest, près de Melgaço, le Tajapurú Sinho, et ces deux furos sont un dédoublement du Tajapurú Grande qui s'embranche sur la Bahia de Melgaço par la fourche de ce delta.

12. — Nous prenons le Tajapurú Sinho pour nous rendre, par le Furo do Janguy, au Largo do Pracupijo par le bras septentrional de l'Ilha Grande do Pacajahy, ou simplement Ilha Grande, bras considéré dans la contrée comme le véritable Bas Anapú et d'ailleurs connu seulement sous le nom de Rio Anapú.

Sortant du Mujirú, où nous avons passé la nuit, nous longeons la rive nord de la Bahia de Melgaço, rive basse, marécageuse, bordée d'aningacs et de canaranas. Au delà, dans l'intérieur, si loin que la vue puisse s'étendre, c'est toujours la flore des marais.

Le Tajapurú Sinho, que nous remontons pendant une heure et demie jusqu'à la bifurcation du Furo do Janguy paraît à peu près de l'importance du Mujirú. C'est un grand furo si on le compare au Furo de Melgaço que nous venons de laisser, et au Furo do Janguy que nous prenons maintenant.

Le Furo do Janguy présente tous les caractères généraux du Furo de Melgaço dont il semble être la continuation. Sa largeur moyenne est d'une trentaine de mètres, sa profondeur est suffisante pour des vapeurs moyens puisque quelques-uns passent actuellement par ce furo, ou bien y passaient tout récemment encore. Mais voici qu'on le considère déjà comme impraticable puisqu'il commence à s'obstruer à son extrémité occidentale.

De même que pour tous les autres furos ou cours d'eau de cette région du Bas Amazone, les rives du Furo do Janguy sont complètement noyées.

L'industrie du caoutchouc ne paraît pas être en progrès sur les bords du Janguy, si l'on en juge par la proportion des baraques abandonnées que l'on rencontre sur les rives. Les baraques à moitié tombées et que recouvrent les plantes grimpantes sont beaucoup plus nombreuses que celles qui paraissent être encore habitées.

Jusqu'au confluent du Cruary, affluent septentrional qui vient des régions centrales au sud du Laguna, le Furo do Janguy est complètement libre. C'est à l'ouest du confluent du Cruary, et par suite sur une petite partie seulement de son parcours, que le Furo do Janguy présente les caractéristiques bordures de plantes envahissantes, bordures qui, d'abord, laissent libre la plus grande partie du Janguy, mais qui, à mesure qu'on approche de l'extrémité sud du furo, gagnent davantage des rives vers le centre, au point de rendre, à l'extrémité de cette dernière section, quand le Furo do Janguy va se réunir au Rio Anapú à l'est de l'Ilha Grande, la navigation à vapeur assez hasardeuse dans ces derniers estirãos. Mais une désobstruction préalable, qui, actuellement, coûterait encore très peu, assurerait pour de longues années la liberté du canal.

Le petit Rio Cruary, qui débouche dans le Furo do Janguy, peut être rencontré pendant environ une journée de montaria jusqu'à un *Campo* qui, du Alto Cruary, s'étend jusqu'au Alto Pracupijo, passant au nord du Gurapahú, dont le cours est peu étendu.

Le Campo do Cruary est, dit-on, de mauvaise herbe, et, tel qu'il est actuellement, impropre pour l'élevage. Toutefois si, l'hiver, il est complètement noyé, l'été, il est, en plus grande partie, à sec. A cette époque de l'année on

Dans le Lago Juruparijó.

a pu le traverser déjà dans tous les sens. Dans sa plus grande dimension il donne une petite journée de marche. On évalue comme suit la distance du Furo do Janguy au Campo et du Campo au Rio Laguna : du Furo do Janguy au Campo, 1/3 : traversée du Campo, 1/3 : du Campo au Rio Laguna 1/3 de la distance totale.

On trouve des habitants sur le pourtour du Campo do Cruary, mais seulement dans les forêts circonvoisines, où ils sont occupés à l'extraction du caoutchouc.

L'*Ilha Grande*, que l'on rencontre à la sortie du Furo do Janguy, est

formée par le Furo do Pacapuhy, le Pacajá et le bras appelé Rio Anapú, qui vient du Largo do Pacajahy, pour finir en face de l'Ilha do Jacundahy, à la Bahia de Portel.

La majeure partie de l'*Ilha Grande* est toujours hors de l'eau, même l'hiver et aux plus fortes marées. C'est un de ces « îlots » de terres hautes, très

Le Lago Juruparijó en amont.

rares dans la région au nord-est, de plus en plus communs au fur et à mesure qu'on s'avance vers le sud-ouest.

Ce n'est pas d'une façon impropre que le bras nord de l'Ilha Grande est appelé Rio Anapú, il n'est pas en effet illogique de considérer ce bras comme le véritable Anapú en aval, le Bas Anapú. De sorte que l'on pourrait dire que le Rio Anapú et le Rio Pacajá ont pour confluent la Bahia de Portel où ils débouchent l'un en face de l'autre, le premier au nord, le second au sud.

13. — Le Bas Anapú, tout entier de terres hautes, est passablement peuplé. Les baraques y sont nombreuses, et même les barracãos, dont quelques-uns

paraissent importants. Les rives de l'Ilha Grande, principalement, paraissent être de fort bonnes terres de colonisation.

Un Igarapé Anijó, qui coule au sud-ouest de l'Ilha Grande do Pacajahy, se déverse dans le Furo do Pacajahy, de l'autre côté de l'Ilha Grande. Ses terres seraient aussi, dit-on, d'une qualité tout spécialement excellente.

Le bas Anapú se poursuit, toujours assez large, véritable grande rivière et toujours bordé de terres hautes. Déjeuner et dormir en véritable forêt, dans des terres hautes parfaitement sèches, jamais inondées, quel délice! Voilà trois semaines que cela ne nous était arrivé.

14. — Du bas Anapú au Gurupahú et au Pracupijo, nous continuons à retrouver les terres hautes, les terres de colonisation qu'il ne faut évidemment pas chercher dans les régions du Laguna et des Furos, terres classiques du caoutchouc, mais peut-être exclusivement terres à caoutchouc. Dans cette région les terres à colonisation se trouvent du confluent du Bas Anapú et du Parajá vers l'amont.

Enfin, ce soir, nous voici de retour chez Nascimento, terminant ce voyage circulaire de vingt-trois jours par le Laguna, les Furos et les Bahias.

CHAPITRE VI

Les « îles de terre haute » dans les marais. — Une lettre de M. Émile Levasseur. — Voyage au Lago Juruparijó. — Les terres de la rive du Cachuaná. — Brazão. — Exploration du Rio Cachuaná. — Bas Cachuaná et Haut Cachuaná. — La population du Rio Cachuaná. — Les fièvres. — *Mort de Domingo.* — *Madame Coudreau gravement malade.* — Convalescence à la Côte du Pracajurá.

16 *juillet.* — Nascimento, qui était en tournée à ses seringaes du Furo do Camuim, rentre aujourd'hui à la maison.

Il avait essayé de traverser, par les îles de terre haute, du Furo do Camuim au Mutunema, mais les seringueiros n'ont pas encore suffisamment exploré cet intérieur si difficile d'accès.

Les *îles de terre haute* et bien boisées, émergeant des vastes étendues de terres basses et noyées qui les enserrent comme l'Océan Pacifique enserre ses innombrables îles, ces îles de terre haute et bien boisées surgissent, paraît-il, des marais, en nombre encore assez considérable, tant à l'ouest qu'à l'est du Furo do Camuim, au nord qu'au sud du Rio Laguna, et, d'une façon générale, dans toute l'étendue des terres basses et généralement noyées comprises entre les Bahias, l'Amazone et Marajo.

Quelques-unes de ces îles mesureraient tout au plus une centaine de mètres dans leur plus grande dimension, les plus grandes mesureraient de quatre à cinq kilomètres de longueur sur deux ou trois de largeur.

Elles sont boisées des mêmes essences que les forêts des terres hautes de l'intérieur, cependant elles présenteraient cette particularité curieuse que le bois de rose y serait spécialement abondant.

Alentour de ces îles, dans les terres basses, ce sont de vastes seringaes.

C'est dans ces îles de terre haute que se réfugie le gibier, le chasseur qui s'y aventure y rencontre paraît-il, presque toujours des antas qui n'y seraient vraiment pas rares, pas plus, d'ailleurs, que les onças. Le seringueiro pousse parfois jusqu'à ces hauteurs son chemin sur pilotis, et il s'en va chasser dans l'îlot haut boisé avec le même résultat que dans une chasse réservée.

Rive de l'Igarapé do Juruparijó.

25. — Tout mis au courant, — journal de voyage et établissement des levés — nous repartons pour le Furo do Camuim, où je vais étudier le Lago Juruparijó.

Dans le recueillement du matin, au milieu de la vaste Bahia immobile dans la paix des vents endormis, je relis une aimable lettre que m'a apportée la lancha du 21. Un illustre savant, qui joint à ses mérites, déjà rares, d'homme de science très éminent, ces autres mérites, encore plus rares à notre époque, qui font le véritable homme de bien, M. Émile Levasseur, de l'Institut,

m'adresse, de Paris, quelques mots aimables, tout en me disant au sujet du Pará, des vérités que je ne me crois pas permis de taire en dépit de la part d'éloges qui m'y est faite.

« *Il est regrettable*, dit M. Levasseur, *que le plus grand réseau de voies*

Igarapé do Juruparijó.

navigables du monde ne soit pas plus exploité. Il y a trente ans que je le dis, avec moins d'autorité que vous n'en avez aujourd'hui dans la matière. Je sais bien que le climat est un obstacle : vous prouvez qu'il n'est pas insurmontable. Pará devrait être un jour le New-York de l'Amérique du Sud, ou tout au moins le Buenos-Ayres de la région tropicale ; des investigations comme les vôtres peuvent favoriser ce développement et Pará doit vous en être reconnaissant. »

Nous allons par un beau matin d'été. L'été, il y a « de la mer » dans les Bahias, lorsque le vent est levé, avant et après les heures chaudes de la journée. Il faut naviguer, de préférence, de midi à trois heures. Alors, les vents étant endormis, les Bahias sont calmes.

Traversant la Bahia do Camuim pour aller prendre l'embouchure du Furo c'est en vain qu'on essaie de reconnaître la bouche du Furo do Camuim dans quelque échancrure du rivage. Perdue dans les végétations basses et masquées de petites îles d'herbes flottantes, momentanément fixées, l'embouchure du Furo est invisible; la vue n'est frappée que de la vaste et profonde découpure du littoral lacustre, immédiatement au-dessus du Furo où nous allons tout droit, étant déjà familiarisés avec la région.

On a beau arriver sur ce qui est l'embouchure du Furo, y entrer, on ne devinerait encore rien si l'on ne savait déjà : le barranco commence de suite, bouchant le canal au cours incertain à l'œil au sein de la végétation de marais qui s'étend de toutes parts.

27. — Nous voici encore une fois dans les estirãos du Furo do Camuim, nous dirigeant vers le confluent de l'Igarapé do Juruparijó; Nascimento, qui a des intérêts dans ces parages, à tenu à être du voyage.

L'*Igarapé do Juruparijó* traverse des terres basses fréquemment noyées, sa largeur moyenne, qui ne dépasse pas vingt à trente mètres, serait insuffisante pour une igarité, le fond du lit de l'igarapé offrant de nombreux arbres tombés qui ont été suffisamment sectionnés. Ce n'est qu'aux fortes marées que des igarités moyennes pourraient aller jusqu'au lac.

Dans l'igarapé c'est, marée favorable, une heure de voyage en montaria; le Lago Juruparijó, d'aval en amont, nous prend aussi une heure.

La rive sud du lac est basse, ce sont de vastes étendues.

La rive nord est plus haute, les « îles » de terres hautes y sont nombreuses; dès les bords du lac on les voit commencer. Comme on s'avance, par l'intérieur, vers l'ouest, les « îles » deviennent plus étendues, et peu à peu on prend le plateau, bientôt ininterrompu, de la « terra geral » du Xingú.

C'est de la petite baie qui se trouve à l'extrémité nord-ouest du Lago que part un sentier qui, par les terres hautes, atteint, en deux ou trois heures, un affluent du Pucuruhy appelé le Tuéré. Sur ce même sentier s'en embranche un

autre, qui atteindrait les hauts du Rio Cachuaná. Le sentier du Tuéré do Picuruhy au Juruparijó et au Rio Cachuaná a, sans doute, été pratiqué autrefois, mais il paraîtrait qu'aujourd'hui il serait assez difficile d'en suivre la trace.

Les rives du lac, la rive nord comme la rive sud, sont excellentes, paraît-il, pour le cacao. Toutefois les cacaoyères n'y sont-elles encore que bien petites et bien peu nombreuses.

L'industrie locale est celle du caoutchouc. D'après mes renseignements, on compterait 8 baraques de seringueiros et 12 estradas de caoutchouc pour la région de l'igarapé et du lac, mais principalement dans les terres basses des environs de l'igarapé, le caoutchouc étant rare sur les bords du lac, où on s'occuperait de préférence d'agriculture. Un barracão de commerce, celui de Monteiro, est déjà installé au Juruparijó, sur la rive nord du lac.

Le lac Juruparijó est libre, beaucoup plus libre que les lagunes du Alto Laguna. Cependant le Juruparijó est bien une expansion lacustre de la même famille que celle à laquelle appartiennent les lagunes plus haut citées. La rive sud, basse, est bordée dans l'intérieur des forêts de petits arbustes d'où émergent des palmiers; c'est la végétation des lagunes du Alto Laguna. La rive nord, plus élevée, appartient à ce vaste système des formations du Xingú qui détachent des îles de terre ferme jusque sur les rives du Furo do Marajohy.

La profondeur du lac ne paraît pas être de moins de 3 à 4 mètres dans le canal central et de 1 à 2 mètres sur les rives. L'igarapé, s'il était complètement nettoyé, donnerait des profondeurs libres à peu près identiques. La marée, bien que faiblement, se fait sentir jusqu'à l'extrémité du lac.

A son extrémité occidentale, le Lago Juruparijó se dédouble en deux golfes à l'extrémité de chacun desquels débouche un igarapé, à l'ouest le *Lago do Buyussú* avec l'*Igarapé do Buyussú* et au sud le Lago do Beribá avec l'Igarapé do Beribá.

Les deux rives du Lago do Buyussú sont des terres hautes. D'une habitation des terres hautes du Lago do Buyussú part un sentier qui rejoint bientôt celui du Rio Pucuruhy, (de Morra Serra). C'est trois heures environ de voyage par l'un ou l'autre des deux sentiers qui en réalité n'en sont qu'un, — avec deux points de départ.

Le *Lago do Beribá*, entouré de terres plus basses, a son extrémité sud prise

par les herbes. L'*Igarapé do Beribá*, qui le continue, et dans lequel nous nous engageons, le remontant pendant environ une heure, est un ruisseau sans importance traversant des forêts marécageuses. Il passe paraît-il, à une dizaine de kilomètres derrière chez Brazão (de la Bahia do Cachuaná), et prend ses sources non loin de celles du Curuá Grande, affluent de gauche du

Le « Camp de la Fièvre » au Cachuaná.

Rio Cachuaná, près duquel il se rapproche à une faible distance en amont de l'embouchure de celui-ci dans la bahia.

28. — Revenus hier soir au Furo do Camuim, au barracão de Chico Magalhens, pendant que cet excellent Nascimento s'en retourne chez lui, nous allons, ce matin traverser la Bahia nous dirigeant vers l'embouchure du petit Rio Cachuaná.

Sortis du Furo nous traversons le golfe profondément échancré qui nous sépare de la côte du Fréchal et du Cachuaná.

La pointe entre le Furo do Camuim et le Fréchal, et même toute cette côte jusqu'au Rio Cachuaná et au delà, est semée de bas-fonds pierreux, de récifs

qui en rendent la navigation difficile aux igarités à cause des fortes vagues que le moindre vent y occasionne. C'est le pendant, plus étendu, du banc de pierre de la Ponta do Camucú, en face.

Bientôt il nous faut mouiller, le vent étant trop fort pour notre petite embarcation. Nous attendrons le soir, alors que le vent est calmé.

Les terres de cette côte du Camuim au Fréchal sont élevées, profondes, de

Casa de Damaso.

bonne qualité. Exposées aux vents généraux de l'est et du sud elles me paraissent constituer le milieu idéal de la colonisation dans la région entre Tocantins et Xingú.

Prenant par le large pour éviter les bas-fonds qui accompagnent la côte assez loin dans la baie, nous arrivons assez avant dans la soirée, à la propriété de Brazão, le principal agriculteur du Cachuaná et peut-être de toute la région des bahias, où il est vrai, d'ailleurs, que l'agriculture est singulièrement rudimentaire. Brazão aurait, à ce qu'il me dit, 4 000 pieds de caoutchouc plantés, 100 de castanheiros, 1 000 de cacao et 3 000 de café. Étant donné l'abandon

dans lequel est laissée l'agriculture dans cette région des bahias, il est certain que les plantations de Brazão sont véritablement dignes d'être citées.

En plus des plantations de Brazão la côte ouest de la Bahia do Cachuaná compte aussi quelques petites plantations de café un peu moins rudimentaires que celles que l'on est accoutumé à rencontrer dans ces parages de l'intérieur paraense.

Les hautes terres qui, de chez Brazão, s'étendent dans l'intérieur, en plateau plus ou moins coupé de bas-fonds, jusqu'à la rive du Xingú, ces hautes terres n'ont été jusqu'à aujourd'hui que bien insuffisamment explorées. Il paraît qu'à environ 10 kilomètres à l'ouest de la maison de Brazão, on rencontre le cours supérieur de l'Igarapé do Beribá, au delà duquel, à égale distance dans la même direction coule le Pieuruhy (ou Pueuruhy) qui débouche dans l'Amazone à l'établissement de M. Moura Serra.

29. — Nous partons à ¼ heures du matin pour arriver à la bouche du Cachuaná avant que le vent se lève. Sur cette côte les traversées sont toujours mauvaises, le danger est moindre, généralement l'après-midi et avant le jour, cependant on n'est jamais bien sûr, à aucun moment de ne pas avoir « un peu de mer ».

L'embouchure du Rio Cachuaná dans la bahia est large, profondément échancrée, et sans proportion avec l'importance réelle du cours d'eau, en réalité modeste, à peu près de l'étendue du Pracupy.

Au nord et au sud de la large échancrure les terres sont élevées, rive sud elles se dressent en barreiras comme au confluent du Pracupy.

A l'entrée dans le Rio Cachuaná, sauf dans le canal central, le fond est presque partout insuffisant pour l'igarité. Ayant à accoster rive sud, il nous faut mouiller à plus de cinquante mètres au large.

Tout à l'entour de l'estuaire, ce sont des terres hautes avec des baraques nombreuses.

30. — Tout de suite au-dessus de son confluent le Cachuaná forme un véritable petit archipel, avec des endroits élargis en poções qu'entourent des terres hautes bien boisées.

Presque en face l'un de l'autre c'est rive gauche, le Curuá Grande grossi du Curuá Sinho et, rive droite, l'Igarapé do José Pereira. Tous ces cours d'eau

ont, paraît-il, de nombreuses barracas sur leurs rives. Aucun des trois n'est important, le plus considérable, le *Curuá Grande* donne à peine me dit-on, jusqu'au point où il cesse d'être navigable, deux heures de montaria pour l'aller et retour soit environ quatre ou cinq kilomètres de cours en ligne droite. Le *Curuá Sinho* donne la moitié de ce parcours.

Le Bas Cachuaná est peuplé mais le cours moyen et le cours supérieur de la rivière sont déserts. Le dernier habitant en amont, Lacerda, rive droite, me compte, pour tout le Cachuaná, 38 barracas habitées.

La région paraît être en progrès. Quatre habitants, Lacerda, Pantaleão, Maximiano, Juvino, ont chacun du caoutchouc planté, toutefois ces petites plantations ne sont pas encore en rapport.

Il existe aussi au Cachuaná quelques petites plantations de cacao et quelques roças.

Les terres de la région sont, dans l'ensemble, moins élevées qu'on pourrait le supposer en voyant les terres hautes du cours inférieur. Tout de suite en amont de celles-ci ce sont des terres basses ou même noyées, d'ou émergent il est vrai, dans l'intérieur, quelques petites collines.

C'est d'abord une infinité de petites îles de terres hautes, divisant en poções ou bassins une rivière démesurément élargie, puis, bientôt, la petite rivière prend sa largeur normale, et coule dans des terres basses encore maintenant noyées sur de grandes étendues. Comme nous cherchons à parer pour la nuit il nous faut poursuivre notre chemin plus d'une heure pour trouver un terre hors de l'eau. Il y a beaucoup de terres hautes, à ce qu'on affirme, et à ce qu'il semblerait, — mais seulement en retrait de la rive, dans l'intérieur. C'est comme au Pracupy dont notre Cachuaná, à bien des points de vue, semble n'être qu'une copie.

31. — Nous rencontrons comme au Pracupy, de petits poções avec des touffes d'herbes éparses sur les rives ou au milieu de la rivière, mais ici ces poções sont plus rares.

Dès ce soir il nous faut commencer à nettoyer la rivière; des arbres sont tombés par le travers depuis le passage des derniers explorateurs qui eux-mêmes, en avaient coupé beaucoup ainsi qu'il nous est aisé de le constater. Il nous faut maintenant, nous aussi, tailler à travers les branchages obstructeurs et parfois

couper à la hache un arbre tombé d'une rive sur l'autre. Quelques uns de ces arbres sont tombés assez récemment, depuis moins de dix ans, mais nous en coupons d'autres aussi qui semblent être là depuis longtemps, depuis si longtemps, qu'il nous semble que nous sommes autorisés à croire que jamais igarité n'a monté jusqu'ici, du moins depuis une génération ou deux.

La forêt, maintenant, partout est basse; les grands arbres sont absents des

Damaso.

rives et paraissent fort rares dans l'intérieur. On m'avait parlé d'essences précieuses communes dans le Cachuaná où elles seraient assez abondantes pour motiver l'établissement d'une scierie; le fait peut être vrai pour ce qui est des hautes terres de la région du confluent, mais le plateau intérieur, du moins sur les bords de la rivière, est maigrement boisé.

1er *août*. — Branchages et arbustes tombés ferment la rivière, nous recommençons à naviguer au sabre et à la hache. Il nous faut tirer les rames longues et aller à la pagaye.

Allant sabrant toujours dans la rivière obstruée par les branchages nous rencontrons par moments d'assez gros arbres coupés il y a longtemps, même

très longtemps, car, depuis, la forêt a eu le temps de projeter à travers tout le lit de la rivière ses branchages obstructeurs. Il semblerait que les traces de passage remarquées au Pracupy auraient leur pendant ici et que ces traces très anciennes, de ce singulier transit, pourraient bien remonter à l'époque du Cabanagem, à la fin du premier tiers de ce siècle.

La forêt est toujours basse et noyée. Nous allons par trois et quatre mètres

Cachoeira da Pancada Grande, Rio Tuéré.

d'eau, dans la forêt claire aux arbres rares. Les arbres à caoutchouc sont extrêmement peu nombreux. Notre Cachuaná devenu modeste igarapé ne nous offre plus que des largeurs d'une vingtaine de mètres au maximum. Je fais prendre une mensuration qui me donne 16 mètres. Il est vrai que nous avons 3 et 4 mètres de fond.

Poussons toujours vers l'amont à travers les branchages obstructeurs et les arbres tombés. C'est bien plus travail de hache que travail de rame. Le résultat ne vaut pas l'effort, nous retournons.

Dans cette dernière partie la forêt était uniformément noyée, à un demi-mètre environ, avec quelques rares tertres émergés, peu élevés et peu étendus.

2. — Campés aujourd'hui dans le Haut Caxuaná j'envoie dans l'intérieur, chasser et explorer le pays. Au delà de la vallée immédiate, à quelques centaines de mètres des rives — à un ou deux kilomètres au plus — plus de traces d'inondation, c'est la forêt haute, la « terra geral » du Xingú. Parfois la forêt accoste sur les rives de la rivière comme dans d'autres régions les « abertas de campo ».

Des histoires de chasseurs ou de seringueiros, qui *autrefois*, auraient passé du Xingú ou du Pucuruhy au Alto Cachuaná il ne reste que la vague légende, une possibilité indubitable, mais pas le moindre vestige absolument authentique ou évident.

De toutes ces vieilles et vagues traditions, il ne reste que l'argument, qui n'a pas besoin aujourd'hui d'être défendu, de la facilité relative de passer des Bahias au Xingú par une suite à peu près ininterrompue de terres hautes, la fameuse *terra geral* du Xingú, dont la voie des Bahias est, pour qui vient de Pará, le chemin le plus direct, le plus court.

3. — Descendons, frôlant, froissant, brisant les branchages. Le brouillard tombe, çà et là par la forêt fleurie par endroits. Toute la matinée nous poursuivons dans le cinglement des branchages.

Toute la journée je m'applique spécialement à étudier la proportion des estirãos où la terre est encore noyée et de ceux où la forêt est émergée complètement : les parties non noyées sont de beaucoup les moins nombreuses, surtout dans le cours supérieur et le cours moyen.

4. — Nous reprenons, en aval du confluent de l'Aricurú Grande, le Caxuaná des « poçoes », ou petites expansions arrondies dominant comme des petits bassins lacustres, et aussi le Cachuaná, terres hautes. C'est dans le Bas Caxuaná que se trouvent les terres hautes, petites collines ou plateaux bien boisés s'élevant à quelques mètres au-dessus des plus grosses eaux de l'hiver; c'est là le Caxuaná colonisable; je veux dire immédiatement colonisable. C'est d'ailleurs dans cette partie de son cours qu'est massée toute la population actuelle, d'un total général d'environ 150 personnes réparties entre les 38 barracas actuellement habitées.

Un violent accès de fièvre de Mme Coudreau, malade depuis le voyage du Laguna où elle a contracté une fièvre bilieuse de mauvaise apparence, nous fait arrêter dès le matin à la barraca de Lacerda.

5. — L'accès a duré depuis onze heures du matin jusqu'à trois heures de la nuit, avec des moments de délire. Les fièvres de cette région tiennent parfois le malade alternativement prostré ou délirant pendant deux jours consécutifs sans désemparer. Lacerda, comme les autres habitants avec qui j'ai eu l'occasion d'en parler, professe à leur endroit les sentiments de crainte les moins dissimulés.

Ah! les fièvres de la région Amazonienne! elles existent. Il ne serait pas puéril de le nier, ce serait malhonnête. Toutefois il est peut-être vrai de dire que les fièvres de la région Amazonienne n'ont jamais frappé une plus grande proportion de victimes que celles de la fameuse plaine de la Mitidja, aux portes d'Alger, aux débuts de la colonisation française. Et aujourd'hui la Mitidja est un des districts les plus peuplés, les plus sains et les plus riches qui soient au monde. Et qu'a-t-il fallu pour opérer ce miracle de transformer ces marais en greniers? quelque travail, quelque science, quelque esprit de suite.

Quant à la région Paraense elle sera, à n'en pas douter, assez heureuse dans ses premières tentatives de colonisation européenne pour arriver à éviter le résultat à craindre : le refus de cette immigration nécessaire par les gouvernements européens sollicités. Car enfin, selon l'expression d'un des hommes les plus compétents dans la matière et les plus écoutés, M. Levasseur, « on sait que le climat est un obstacle ». Mais le Pará saura, grâce à sa science, grâce à ses mœurs hospitalières, faire oublier sa situation de vallée équatoriale pour que l'on ne se souvienne que des beautés d'un climat qui a bien d'ailleurs ses avantages. Et, s'il en doit être ainsi, il est certain qu'au prix ordinaire des expériences de début des destinées grandioses seront assurées à cette vaste contrée, d'un si formidable avenir.

Toutes ces réflexions me venaient à l'esprit comme je poursuivais, avec ma malade, par le Cachuaná en aval, regardant les terres hautes, les terres à colonisation, qui s'élevaient sur les deux rives, plus ou moins en retrait dans l'intérieur.

Comme nous arrivons à l'embouchure de la rivière, l'état de la Bahia nous

paraît assez rassurant pour que nous tentions la traversée. C'est l'heure favorable. De onze heures du matin à trois heures du soir, il n'y a pas de vent. En deux heures et demie, de midi et demi à trois heures, nous opérons notre traversée. Toutefois, bien que le calme ait été presque absolu, la malade est si affaiblie qu'elle a beaucoup souffert. Enfin, sur le beiradão où je suis installé, un peu en amont de l'Ilha do Pracajurá, je vais pouvoir soigner ma malade,

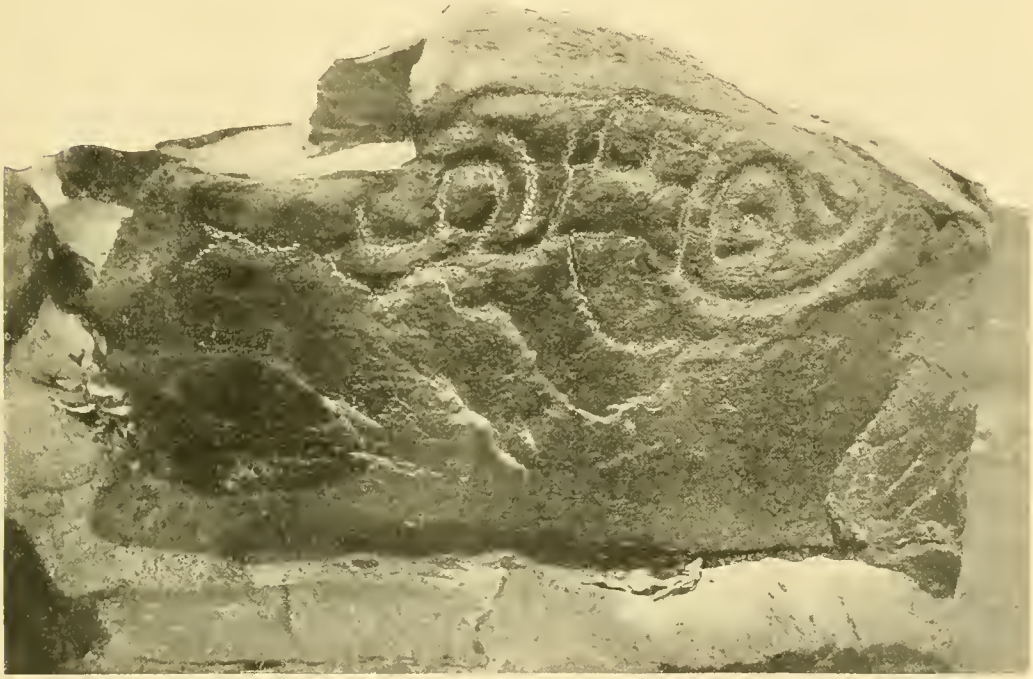
Grande Chute de la Pancada Grande, Rio Tuéré.

ainsi que ce pauvre Domingo qui décidément m'est revenu de Pará en aussi mauvais état qu'avant son traitement.

6. — Cette nuit, à partir de sept heures du soir et jusqu'un peu après minuit, c'est un nouvel accès... qui menace d'être le dernier. Entre neuf et onze heures, les extrémités sont froides, la poitrine restant brûlante. La malade, qui a conservé tout son sang-froid, me fait ses dernières recommandations.... Elle a, en cet instant tragique, beaucoup plus d'empire sur elle que je n'en ai moi-même. Le froid gagne des extrémités vers le cœur. Que faire? Elle a l'idée

de frictions, et, bientôt, tous les hommes, rangés autour du hamac de la mourante, émus, pleurant, se reprennent, comme moi-même, d'un espoir soudain, fou : la vie, qui s'en allait, revient ! La malade demeure excessivement faible, la convalescence est longue et délicate, mais enfin maintenant tout espoir de guérison est permis.

8. — A deux heures du matin, Domingo dont l'état n'a cessé de s'aggraver



Pierre dessinée de la Cachoeira da Pancada Grande, Rio Tuéré.

pendant le voyage du Cachuaná, Domingo meurt. Son neveu et sa nièce, Pedro Teixeira, et sa femme, qui l'ont assisté dans ses derniers moments, sont venus aussitôt m'annoncer la triste nouvelle que je cacherai à la malade autant que faire se pourra.

Domingo est conduit au petit cimetière du Cachuaná à dix heures du matin par son neveu, sa nièce, et tout l'équipage, moins Hippolyto qui reste avec moi pour les soins de la malade.

Quant à nous, — notre malade. — la nuit est mauvaise. La mort de

Domingo, que nous aimions bien, la lugubre confection du cercueil, l'embarquement du cadavre pour le cimetière (on n'a rien pu lui cacher; petit à petit elle démêlait et devinait tout), toutes ces émotions de la journée lui ont fait mal. Sur le soir de nouvelles frictions deviennent nécessaires, mais qui produisent également le même excellent résultat que les premières. La faiblesse est extrême, mais la rechute appréhendée, qui eût été fatale, est conjurée. Nous sommes replacés au début d'une convalescence laborieuse, mais le danger de mort immédiate, encore une fois, s'en est allé. Et comme si j'étais sous le coup d'un miracle, mon cœur se gonfle d'un inexplicable sentiment de reconnaissance qui s'adresse à l'inconnu ; et mes yeux, malgré moi, se lèvent vers ce vaste ciel silencieux, cherchant qui remercier.

9. — Quelques voisins obligeants, M. Pedro Maria Caldeira, Portugais, du Piricuman; M. Isaac Bendrihen, Israélite de Tanger, du Pracajurá, et un vieux Brésilien, cousin des Brazão du Frechal, M. Eusebio Brazão, viennent prendre des nouvelles de la malade et me faire leurs offres de service. Assez rapidement, grâce à sa robuste constitution et à sa prudence éclairée, la malade voit sa convalescence faire de sensibles progrès.

15. — Avant de quitter mon hôpital de la côte du Pracajurá, ce triste coin de forêt que mes hommes appellent le Camp de la Fièvre, je fais rendre un dernier devoir à ce pauvre Domingo. Une croix en bois dur à peu près imputrescible, en acapú (ou acapou), œuvre modeste mais décente, a été travaillée par les camarades du pauvre garçon.

Une courte inscription donne le nom du défunt et la date de la mort :

DOMINGO VIEIRA. † 8 Agosto 1898.

CHAPITRE VII

Vers le Alto Curupuhy. — Stoïcien malgré soi. — Par les vents. — L'état sanitaire du pays. — La tombe de Léon. — Rives noyées. — Le froid de l'été. — Encore dans le Tuéré. — Les cultivateurs : Damaso. — *Cachoeira Peua*. — *Pencada Grande*. — « Pierres de cristal ». — Roche dessinée, à la Pancada Grande. — Confession tardive. — Indiens et Troglodytes. — L'Indien et le Colon. — Les États-Unis et la Plata. — La conquête blanche. — L'Arche de Noë de Damaso. — Dans le Curupuhy. — *Cachoeira Peua* (du Curupuhy). — *Cachoeira da Tacuan*. — La *Cachoeira da Samahuma* aux basses eaux. — *Travessão do Chapéo virado*. — La castanha. — *Cachoeira do Maguary*. — *Travessão do Marabaxo*. — *Cachoeira dos Furos*. — Aspect du Alto Curupuhy en amont. — *Cachoeira do Pedral Grande*. — Retour. — Cacaoyère du Curupuhy. — Au campement de la Cachoeira Peua. — Préparatifs du voyage au Pacajá.

16 *Août*. — Comme je me dispose à partir, un brave homme, que dis-je ! une notabilité de l'endroit, vient, tout naturellement, m'apporter sa pendule à réparer. Je m'excuse en disant que je n'ai pas sous la main les outils nécessaires. Il ne faut se choquer d'aucun trait de mœurs.

Prenant congé du bonhomme à la pendule, je fais pousser l'igarité au large.

Bien que très faible encore, Mme Coudreau n'a pas voulu, dit-elle, retarder le voyage. (Il y a dix jours que nous sommes au Camp de la Fièvre !) Nous allons faire le Alto Curupuhy.

Me voici donc encore dans cet Anapú, avec cette appréhension spéciale que l'on nourrit à l'endroit de quelqu'un qui vous a déjà trahi mais avec qui on est cependant obligé de vivre. Et le long de la rive de la Bahia, dans les mouvements saccadés de l'embarcation que le vent du matin fait rouler désagréablement, je songe aux embûches et aux trahisons de la terre, aux embûches et aux trahisons

des hommes. Puis, peu à peu, une notion supérieure se dégage des tristesses qui s'apaisent, et « l'impératif catégorique » de Kant, le « fais ce que dois », qui est

En amont de la Cachoeira da Pancada Grande, Rio Tuéré.

le tout de l'homme moral, se dresse de toute sa hauteur majestueuse épurée au feu des luttes et des douleurs.

Nous ne faisons aujourd'hui qu'une petite demi-journée de voyage : la convalescente est encore très faible et le flot court et saccadé de la Bahia la fatigue vraiment par trop.

17. — La Bahia qui, hier soir, dans la première partie de la nuit, s'était un peu calmée, est déchaînée à nouveau. Il ne faut pas songer à partir ce matin.

Ce soir, le vent s'étant calmé, nous continuons. Nous suivons la rive orientale de la Bahia do Cachuaná. Quelques barreiras se dressent, quelques pointes de

Cachoeira das Tabocas.

terres plus hautes s'élèvent sur la rive entièrement immergée ; partout ce sont des forêts de belle venue.

Nous allons assez avant dans la nuit pour arriver à l'Estreito do Castanhal où nous dormons.

18. — En amont de l'Estreito do Castanhal, l'Ilha do Tajapú « brisant le vent », nous n'avons plus les fortes vagues de la région des grandes Bahias; c'est le calme relatif.

19. — L'état sanitaire n'est pas très bon, en ce moment, dans l'Anapú. Chez

Joaquim Carvalho, où nous avons dormi la nuit précédente, il y avait un fiévreux; chez Eduardo où nous arrivons à midi, cinq malades, trois des frères d'Eduardo et deux hommes de service du pays.

22. — Après avoir érigé le monument de ce pauvre Léon nous poursuivons ce matin pour le Haut Curupuhy. Mme Coudreau n'a plus de fièvre, mais elle est très affaiblie.

24. — En dépit de l'été, la terre est noyée ou tout au moins détrempée sur les rives; la terre ferme, la terre sèche, se présente très rarement. Sur le soir nous cherchons attentivement quelque petit tertre où planter notre tente et ce n'est qu'après deux heures de marche rapide le long de la rive toujours noyée que nous trouvons enfin notre affaire.

25. — Nous avons senti cette nuit le « froid », le véritable « froid » de l'été. Le thermomètre marquait 18 degrés centigrades au-dessus de zéro. Tout est relatif.

Les rives, maintenant, s'élèvent et présentent par endroit de bonnes terres de culture. C'est bientôt le confluent du Tuéré.

Sur le soir nous entrons dans cette dernière rivière. Je vais chez Damaso à la recherche de la montaria qui m'est nécessaire pour passer au-dessous de la Cachoeira da Samahuma, dans le Curupuhy. Je profiterai de la circonstance pour photographier la pierre dessinée qu'on dit se trouver à la Pancada Grande do Tuéré, maintenant aux basses eaux.

26. — Continuant dans le Tuéré nous arrivons dans l'après-midi chez Damaso qui désormais nous accompagne.

Damaso est une de ces bonnes et honnêtes figures comme il en existe d'ailleurs en assez bon nombre dans le sertão Paraense. Voici trente ans qu'il est dans cette rivière. Désillusionné du caoutchouc, il s'est mis, et sagement, à l'agriculture. Il fait de la farine de manioc. Il a aussi environ 1,000 pieds de café et 200 pieds de cacao. Avec Barada il est l'unique agriculteur du bassin de l'Anapú au-dessus des Bahias.

Depuis trente ans qu'il est au Tuéré, Damaso n'a pas vu d'Indiens dans la rivière, ni établis, ni de passage, ni n'en a jamais entendu parler. Les derniers Indiens qui auraient habitué le Tuéré — il y a plus de trente ans — auraient été des Peuas, si l'on en croit le nom de Cachoeira Peua donné à deux des principales Cachoeiras du Moyen Tuéré et du Bas Curupuhy.

27. — Nous rendant à la Pancada Grande, Damaso, en passant devant le confluent de l'Igarapé do Arrumanzal, me fait remarquer que cette rivière, dans son cours supérieur, n'est séparée du Curupuhy que par un isthme très étroit et que, sans doute, cet Igarapé do Arrumanzal a dû jadis être un furo faisant communiquer, dans les cours inférieurs, le Curupuhy et le Tuéré.

Nous rencontrons plusieurs plages, mais toutes très petites ; cependant leur exiguïté n'empêche pas, paraît-il, qu'on y fasse, en été, d'excellentes récoltes d'œufs de tracajas et de tartarugas.

Nous allons avec très peu de fond, une igarité ne passerait pas.

Des travessãos se présentent, qui, cet hiver, étaient sous l'eau.

Voici la Cachoeira Peua.

Le *Premier Travessão* est médiocre, mais passablement à sec ; une igarité y échouerait.

Le *Deuxième Travessão* est également un petit rapide, mais encore plus sec que le premier Travessão.

Le *Troisième Travessão* et le *Quatrième Travessão* sont faibles.

De la Cachoeira Peua à la Pancada Grande nous allons toujours à la vara, avec peu de fond.

A la Pancada Grande toute la rivière passe actuellement par une brèche centrale, un peu sur la rive droite. Cette brèche mesure environ 4 mètres de largeur et présente maintenant un dénivellement d'environ 1 mètre. On comprend que la rivière, qui a baissé de près de 4 mètres depuis notre voyage d'hiver, ne présente en cet endroit aucune trace de rapides aux grosses eaux.

Un peu en amont de la Pancada Grande, rive gauche, par le travers du pedral qui précède, dans la forêt, Damaso me montre des roches micacées d'ailleurs assez ordinaires que d'aucuns, dans la région, prennent pour des « pierres de cristal ».

C'est sur une des roches de la Pancada Grande, rive gauche, mais toutefois dans le lit de la rivière, que se trouve la figure dessinée. C'est passablement banal. Sur la paroi verticale d'une pierre de moins d'un mètre de hauteur, un double cartouche donnant dans chaque panneau une espèce de spirale qui était sans doute destinée, dans l'esprit du dessinateur, à représenter un serpent.

C'est un essai passablement grossier de pictographie Peua, ou autre. Le voila bien, l'art indien !

Je me sens presque humilié d'avoir fait tout ce voyage pour une pareille misère. Au moins ai-je pu déterminer l'emplacement exact des cachoeiras

Las Tabocas.

estivales. Mais que de déceptions me vaut mon ancienne *indiomanie*, dont je commence bien, d'ailleurs, à me défaire !

Suis-je enfin autorisé, aujourd'hui, à me demander quelle peut bien être, exactement, la valeur ethnique des tribus amazoniennes ?

De 1881 à 1897, des Galibis de l'Iracoubo aux Cayapós de l'Araguaya, j'ai visité 22 tribus : Galibis, Tarianas, Tucanos, Macús, Paoxianas, Uapichianas, Macuchis, Yarecunas, Atorradis, Tarumans, Uayenés, Roucouyennes, Aparaïs, Oyampis, Emerillons, Maues, Mundurucus, Apiacás, Jurunas, Araras, Carajás, Cayapós.

Or j'ai étudié ces tribus, principalement dans les premiers temps de mes voyages, avec un esprit assez optimiste, plutôt séduit par le pittoresque littéraire

de la question que préoccupé de la mise au point rigoureusement la meilleure pour l'obtention de la vérité stricte.

Mes guides éminents et respectés, Quatrefages et le Dr Hamy pour la partie anthropologique, Lucien Adam pour la partie linguistique, tout en me mettant en garde contre le tort que le goût du pittoresque peut faire à la précision exigée par l'analyse scientifique, ne manquèrent pas de me dire qu'ils me connaissaient un maître qui me ramènerait bientôt au point de vue rigoureusement vrai : l'âge.

Ce maître morose est arrivé, me semble-t-il, avec les quarante ans qui vont

Cachoeira do Maguary, Rio Curupuhy.

sonner; il ne faut donc point être étonné si aujourd'hui je ne vois plus du tout les Indiens avec des yeux candides et illusionnés de jeune librettiste.

Il me paraît aujourd'hui, après des investigations plus complètes, après des études comparées, il me semble, que les Indiens actuels des régions guyanaises et amazonienne sont sensiblement inférieurs aux races troglodytiques qui vivaient en Europe au commencement de l'époque quaternaire, il y a bien dix mille ans.

Ce que nous pouvons savoir des armes, des ornements, de l'habitation, du sens artistique, chez les troglodytes européens et chez les Indiens des régions guyanaises et amazonienne, est tout à l'avantage des premiers. C'est là, selon

l'opinion à peu près unanime des savants, une vérité aujourd'hui hors de discussion et dont on trouve d'ailleurs les preuves longuement déduites dans tous les traités d'anthropologie préhistorique. « La race de Cro-Magnon, dit en substance l'auteur de l'*Espèce Humaine*, la race de Cro-Magnon se montre déjà supérieure aux peuples chasseurs de l'Amérique. »

On comprend donc que beaucoup d'ethnographes, de sociologues et de philosophes — et les Américains du Nord et les Argentins — en soient arrivés à envisager l'adaptation, l'appropriation des Indiens, par évolution directe ou collatérale, comme l'illusion d'une philanthropie généreuse qui s'est laissé égarer par quelques brillantes mais rares individualités ne constituant que des exceptions, d'ailleurs remarquables.

« Tant qu'il existera, nous dit avec son calme bon sens l'illustre savant plus haut cité, tant qu'il existera des pôles et un équateur, des continents et des îles, des montagnes et des plaines, il subsistera des races distinguées par des caractères de toute nature au point de vue physique, intellectuel et moral. En dépit des croisements, la variété, l'inégalité, persisteront sur la terre. »

Aussi en dépit de l'intérêt spécial que peut présenter l'Indien, — que réclament en même temps l'humanité et le sens du pittoresque — est-il bon de se ressouvenir que ce qui a fait les États-Unis et l'Argentine, ce n'est point l'Indien catéchisé, c'est le colon européen. Dans son évolution vers le type futur définitif, le Paraense actuel montre déjà fort bien que ce sont ses frères de New-York et de Buenos-Ayres qu'il s'efforcera d'imiter et d'égaler. Que le courant actuel d'immigration européenne continue à s'affirmer et à s'étendre et on verra bientôt la grande cité du littoral Amazonien montrer, avec un légitime orgueil, au reste du monde, étonné, ce nouveau travail d'Hercule enfin accompli : l'Arya ayant dompté l'équateur. Mais l'Indien n'aura été pour rien dans ce résultat, ou à peu près; la valeur de son concours est quantité presque négligeable.

De sorte que malgré le climat, que, d'ailleurs, la colonisation modifiera, l'Amazonie pourra être différente, mais elle sera différente *inter pares*.

.... Toutefois c'est là une bien longue digression, à propos d'une petite roche et d'un dessin grossier.

30. — Hier soir à la nuit nous étions de retour chez Damaso.

On a des heures singulières dans cet intérieur. Damaso élève des pores. La nuit, sous le plancher de lattes de la baraque, c'est un charivari de cris de pores, mères, petits et pères, de chiens qui se battent, de canards, à ne pas fermer l'œil et à se tenir le nez constamment bouché. Il n'est pas étonnant que ce pauvre Damaso se plaigne que la rivière soit malsaine.

Cette sensation spéciale de coucher dans une étable où tous les animaux domestiques sont en liberté n'est pas sans vous laisser, le matin, une assez désagréable courbature accompagnée d'une impérieuse envie de dormir.

L'arche de Noé devait être un séjour peu agréable; plutôt, cent fois, la forêt vierge où d'ailleurs les Indiens brabos et même les fauves et les serpents sont, en somme, assez rares.

Nous voici toutefois embarqués, descendant le Tuéré. Le soleil, pâle et froid, reste toute la matinée voilé derrière le brouillard épais qui ne se dissipe qu'aux approches de dix heures.

Dans l'après-midi nous entrons dans le Curupuhy.

1er *septembre.* — C'est encore un de ces jours obscurs, à lumière voilée, où il faut faire effort sur soi-même pour ne pas être triste.

Dans l'après-midi nous arrivons au bas-fond qui s'étend de la Serra do Passarinho à la Cachoeira Peua, bas-fond qui constituerait un obstacle absolu à la navigation des vapeurs pendant l'été.

La Cachoeira Peua est maintenant presque à sec. Dès au pied de la cachoeira il nous faut chercher le chemin de l'igarité parmi les bas-fonds. A la cachoeira, — un petit travessão en diagonale rattachant les trois îlots — il n'y a plus assez d'eau pour passer l'igarité en amont. Le dénivellement, toutefois, reste faible, un demi-mètre tout au plus.

L'igarapé en aval, rive gauche, a encore passablement d'eau.

2. — La marée montante vient de couvrir la Cachoeira Peua, elle va jusqu'à la Cachoeira da Tacuan; l'eau, toutefois, ne remonte pas, elle s'élève.

Laissant l'igarité au bas de la Cachoeira Peua, à la garde de Pedro qui va nous attendre ici avec sa femme et Manoel, nous continuons le voyage avec les deux petites montarias que nous a prêtées Damaso.

Damaso est le seul, dans toute la région, qui ait remonté le Curupuhy au-dessus de la Cachoeira da Samahuma. Il nous servira de guide tout en

pilotant une des montarias. En tout nous partons sept : Madame et moi, Damaso, Hippolyto et João dans une montaria; Chico et Martinho dans l'autre. Chacun a son rifle.

Dès au-dessus de la Cachoeira Peua, on rencontre beaucoup de roches de fond; la montaria touche de temps à autre. Puis, dans les grands fonds que l'on rencontre d'un travessão à l'autre, l'eau, profonde, ne court pas. Nous allons tantôt à la pagaye et tantôt à la vara.

La Cachoeira da Taguan a maintenant, dans ses deux travessãos, juste assez

Dans le Haut Curupuhy.

d'eau pour porter nos montarias. De même la Cachoeira da Samahuma est passablement à sec. Le *Travessão d'aval* présente maintenant un dénivellement total de plus de 1 mètre.

A la Cachoeira proprement dite, le *Premier Travessão* a maintenant une hauteur à pic de 1 mètre et demi. En amont, le *Second Travessão* n'est qu'un médiocre rapide dans le « pedral ». Il est toutefois bien évident qu'une embarcation un peu forte ne saurait, en ce moment, descendre ces travessãos sans se briser.

Au-dessus de la Cachoeira, parmi de nombreux petits îlots épars dans le lit de la rivière, quelques courants au milieu des rochers. Ces courants, esquissant *Deux Travessãos* au milieu du saranzal, se rattachent plus ou moins à la

Cachoeira da Samahuma; ce sont les deux Travessãos que j'avais aperçus cet hiver.

En amont, nous allons à la vara, mais parfois nous rencontrons des fosses profondes dont la vara n'atteint pas le fond. Presque partout la rivière est

Dans le Haut Curupuhy.

encombrée d'îlots rocheux et de pierres; le fond est généralement très faible mais toutefois très inégal.

Après un court estirão relativement libre c'est ensuite un *Rapide*, médiocre, puis un *Travessão* assez fort, de 70 centimètres de dénivellement, un autre *Rapide*, moyen, puis le Travessão do Chapeo Virado, de près de 1 mètre de dénivellement brusque.

Il existe un sentier, rive gauche, passant en amont du Travessão do Chapeo Virado et aboutissant en aval de la Cachoeira Peua, sentier établi et utilisé par

quelques ramasseurs de castanhas qui évitent ainsi le dangereux passage de la Cachoeira da Samahuma.

Ces rares et intermittents ramasseurs de castanhas se réduisent à peu près à Damaso et à sa famille, qui, en réalité, s'en vont plutôt à la chasse des tortues. Damaso me dit qu'au dernier voyage qu'il fit dans ces conditions il rapporta 400 jabutis qu'il vendit dans l'Anapú à raison de 7 les 5, soit environ cinq cents francs, rien que de tortues, pour une promenade de moins de quinze jours.

Il y a eu autrefois des baraques de castanheiros jusqu'en amont du Travessão do Chapeo Virado, mais voici déjà longtemps que cette région est redevenue déserte. Aujourd'hui, non seulement il n'y a plus personne établi en amont de la Cachoeira da Samahuma, mais est-il encore très rare qu'on y vienne même pour pêcher.

Ce sont toujours, épars dans la rivière, des bancs de rochers et des rochers en tas. Par endroits on rencontre quelques petites plages, minuscules comme toutes celles du Curupuhy.

La Cachoeira do Maguary présente trois travessãos consécutifs :

Le *Premier Travessão* est moyen.

Le *Deuxième Travessão*, un peu plus fort, présente un dénivellement à pic de plus d'un demi-mètre.

Le *Troisième Travessão*, dans le pedral, n'est pas très fort mais il est assez long.

Dans ces parages, les terres sont basses et marécageuses et la végétation est médiocre. Sur des centaines de mètres la rivière offre un fond ras et pierreux que parsèment des touffes d'herbes rabougries croissant parfois jusqu'à un mètre de hauteur. Dans les nombreux petits canaux, de l'eau qui saute entre les pierres, on voit glisser les piraïs, les pacous et les cumarous, que nous prenons au filet, n'ayant pas de flèches.

3. — Toujours à la vara parmi des encombrements de roches entre lesquelles poussent de maigres buissons. On tâtonne, cherchant son chemin parmi les pierres, tout le monde à l'eau.

Sur les rives, des touffes de tabocas; dans le fond, des castanheiros.

Après un Travessão de trois rapides, celui d'amont un peu plus fort que celui d'aval, c'est le Travessão do Marabaxo.

Le Travessão do Marabaxo se compose de trois rapides, les deux d'aval dans le pedral, celui d'amont par le travers d'une petite île.

En amont d'une grande île à laquelle sont accostés les trois rapides du Travessão do Marabaxo, ce sont encore, sur la rive droite, de nombreuses touffes de tabocas.

En face de cette île, rive gauche, au-dessus de la cachoeira, c'est l'Igarapé do Marabaxo, dont le confluent est masqué par un saranzal. L'Igarapé do Marabaxo traverse un vaste castanhal qui s'étend en amont jusqu'aux confins de la cacaoyère connue dans l'Anapú sous le nom de *Cacaoyère du Curupuhy*.

En amont de l'Igarapé do Marabaxo, le Curupuhy redevient un moment libre, sans pedral ni saranzal, mais toujours avec très peu d'eau sur le fond toujours rocheux.

L'eau rare, presque insuffisante même pour des montarias, par endroits, fréquemment, ne court pas, stationne, stagne.

Enfin le fond est une sorte de dallage régulier fait de grandes pierres plates presque symétriques. Dans l'ensemble c'est sec, très sec, plus sec même que l'Itacayuna. A chaque instant les montarias sont portées à la main par-dessus les roches.

Les rives, de terre évidemment pauvre, sont revêtues d'une très maigre végétation, mais presque seulement dans les étendues noyées pendant l'hiver.

Quand elles sont plus élevées, elles présentent une végétation assez puissante, par endroits c'est même la véritable forêt vierge Amazonienne. Toutefois ce qui caractérise ces forêts du Curupuhy, c'est l'arbre à castanha. Depuis la Cachoeira da Samahuma jusqu'à la Cacaoyère, sur les deux rives et dans l'intérieur, c'est partout « la castanha ». Par endroits l'arbre y est véritablement en famille. Nulle part, ni à l'Itacayuna ni au Tocantins, je n'en ai vu en aussi grande abondance.

Après une Cachoeirinha, qui se passe à la corde dans un défilé de pedral, c'est la Cachoeira dos Furos, ainsi nommée de deux furos, l'un, rive gauche, prenant au-dessus de la cachoeira et sortant en aval de la Cachoeirinha, et l'autre, rive droite, contournant seulement la Cachoeira dos Furos. Ce dernier reçoit, me dit Damaso, un affluent assez important, l'Igarapé Grande.

La Cachoeira dos Furos se compose de *cinq travessãos* consécutifs faisant

autant de brèches dans le canal, large de 5 à 6 mètres, que la rivière s'est frayés au milieu du pedral. Le dénivellement total dépasse 2 mètres.

En amont de la Cachoeira dos Furos, la marque que les grandes crues ont laissée sur les arbres indique une différence de 4 mètres avec l'étiage actuel.

4. — C'est à peu près à l'Igarapé do Castanhal (sur les rives duquel les castanheiros sont à peu près en famille), que l'on peut limiter au nord la

Dans le Haut Curupuhy.

Cacaoyère, que limite au sud un autre igarapé.

Poursuivant en amont, nous laissons pour le retour l'étude de la Cacaoyère.

La rivière est de plus en plus encombrée de saranzals, de pierres et de rochers.

Je remarque, rive gauche, un pied de roucou que Damaso me dit être indigène, mais que je serais bien plutôt tenté de prendre pour un dernier vestige de quelque plantation disparue.

Plus nous allons vers l'amont plus la rivière est pleine de pierres, de rochers, de buissons et coupée de rapides. Par endroits un barrage rocheux épais et compact semble fermer tout, la rivière paraît coupée. En cherchant un peu

on découvre sur une rive un canal de moins de 2 mètres de largeur et de très peu de fond qu'obstruent, parfois complètement, les branchages qu'il faut couper. Et par tout le reste du lit de la rivière c'est le pedral à sec.

Encore des travessãos, des rapides, et puis des rapides encore, et encore des travessãos. Après une journée fastidieuse nous dormons ce soir dans une petite île mi-sablonneuse, mi-boisée.

5. — Après une nuit très fraîche, — les nuits sont toujours fraîches sur les plages — nous poursuivons cette navigation vraiment bizarre par instants.

I. Passage d'un Travessão, Curupuhy.

Nous allons toujours de rapide en rapide, de travessão en travessão. Souvent le canal du barrage est un couloir tellement étroit qu'il donne juste passage à nos montarias. Parfois il faut hisser les montarias par-dessus quelque roche au-dessous de laquelle l'eau coule. L'eau commence à manquer, par endroits on n'en a pas plus de 15 centimètres. Nous déplaçons les pierres pour nous ouvrir un canal. Sur d'assez grandes étendues, nul rapide, mais pas d'eau, c'est-à-dire trop peu.

Puis, tout à coup, la rivière, d'abord pleine de pierres, ensuite à sec, devient libre, ou presque; on recommence à aller à la vara franchement, sans tâtonner, mais ce n'est que pour quelques instants.

Les rives sont de terre ferme, même de terre haute; les arbres à castanha

semblent nous suivre dans notre marche. Mais cette grande terre haute présente passablement de solutions de continuité, des fonds maintenant à sec mais dont la végétation basse indique le long séjour des eaux d'hiver.

A notre campement de ce soir, rive droite, au-dessous de la Cachoeira do Pedral Grande, à cette hauteur où nous présumions, d'après ce qu'on croit savoir dans la région, que nul civilisé n'était encore parvenu, nous trouvons un acapou tronçonné à la hache et dont la plupart des tronçons ont été laissés sur place. Damaso et Hippolyto s'accordent sur ce point que, selon toute apparence, il y a bien cinquante ans au moins, et peut-être même une centaine d'années, que ce bois très dur et pourtant déjà un peu attaqué a été coupé en cette place et abandonné sur le sol.

6. — La Cachoeira do Pedral Grande se compose de trois travessãos en aval et d'un plus fort en amont, tous les quatre dans le canal étroit, rive droite, entre le pedral et la terre ferme.

Nous essayons de passer.

Les montarias, l'une après l'autre, fatiguées par le continuel râclage sur les pierres qui les usent depuis la Cachoeira da Samahuma, les montarias fléchissent et menacent de crever comme nous essayons de les hisser au-dessus de la cachoeira. Damaso me dit que peut-être pourra-t-on les hisser sans qu'elles crèvent, mais que rien que le seul grand pedral à sec qui est au-dessus de la cachoeira suffira à les achever. La rivière est d'ailleurs réduite ici à quelques filets d'eau dans la brèche du pedral ; on peut considérer qu'à partir d'ici la petite rivière toute pleine de pierres et de rochers peut bien être encore un chemin pour piétons, elle n'en est plus un pour montarias.

Après déjeuner, nous voici donc de descente. Mais, comme au bout d'une heure de route, il nous arrive de tuer un tapir, — notre premier tapir depuis cinq mois de voyage — nous nous arrêtons pour saler et sécher notre chasse.

8. — Hier la viande ayant fini de sécher, aujourd'hui nous continuons notre descente.

Nous voici encore, à la descente comme à la montée, cherchant le chemin des montarias par les bas-fonds où l'eau baisse chaque jour. Dans les rapides et même dans la rivière libre, on râcle sur les pierres du fond et il faut calfater et recalfater plusieurs fois par jour.

A chaque instant la montaria bat sur les pierres du fond ou même s'engage complètement dessus et s'assied. Il est nécessaire que les hommes soient à peu près constamment à l'eau.

Nous sommes engagés sur une roche pointue, dans un fort courant. Sous le poids de sa charge, pourtant légère, la montaria s'ouvre, encore un effort, la roche pointue est derrière nous, et la montaria s'est refermée.

L'eau baisse. Il faut déplacer les pierres pour passer les montarias qui menacent de ne pas finir le voyage. La mienne surtout, la plus grande, est dans un état déplorable. Elle fait de l'eau en abondance, il ne faut pas arrêter un instant le travail d'épuisement. Les hommes sont à leur vara ou à leur pagaye, je revois mon levé, c'est la convalescente qui doit se résigner à cette fatigante et ennuyeuse corvée, — comme naguère en descendant l'Itacayuna : jeter l'eau de la montaria toujours sur le point de remplir.

9. — Nous réparons encore une fois les montarias pour pouvoir pousser plus loin. Bientôt nous arrivons à la cacaoyère.

Cacaoyère do Curupuhy. — La Cacaoyère ne commence pas absolument sur la rive, mais à peu près à une centaine de mètres en retrait dans l'intérieur. Dans l'ensemble, les terrains de la Cacaoyère constituent un petit plateau élevé de deux à trois mètres environ au-dessus du niveau des eaux de crue. Les terrains sont de bonne qualité, sans rochers ni sable. Un igarapé limite au nord la Cacaoyère et un autre au sud, mais à l'intérieur il ne se rencontre pas le moindre ruisseau, ni d'été ni d'hiver.

Il ne paraît pas douteux qu'on se retrouve en présence d'une vieille cacaoyère abandonnée : en effet, les cacaoyers, plantés en alignement, dessinent encore des allées régulières.

Du port sur le Curupuhy, la vieille plantation se poursuit le long du Curupuhy à environ une centaine de mètres dans l'intérieur. Elle se prolonge dans les directions du nord-nord-ouest, et du sud-sud-est, s'étendant à l'ouest sur une profondeur quelque peu inférieure à la longueur.

Par endroits, la vieille plantation est clairsemée et a en partie disparu ; sur d'autres points la Cacaoyère, bien qu'envahie par la forêt, est demeurée presque intacte quant au nombre primitif des pieds plantés.

L'étendue totale sur laquelle est répartie la Cacaoyère peut atteindre

3 kilomètres en longueur sur 2 kilomètres de profondeur. Sur ces 600 hectares nous avons calculé qu'il pouvait peut-être se trouver actuellement 10000 pieds de cacao, sans parler d'un grand nombre de jeunes plants qui pourraient être employés à remplacer les cacaoyers morts et à étendre la plantation.

Tout alentour de la Cacaoyère, mais spécialement dans le nord-ouest, les castanheiros sont nombreux. Pour mieux dire, la vieille plantation de cacao est située au milieu d'un immense castanhal.

L'accès de cette Cacaoyère n'est malheureusement pas des plus faciles. La

II. Passage d'un Travessão, Curupuhy.

navigation à vapeur s'arrête actuellement chez Eduardo, et, en tout état de cause, il n'est pas possible de la pousser au-dessus de la Cachoeira Pena dans le Curupuhy. Enfin, si l'hiver on peut arriver jusqu'à la Cacaoyère avec une forte montaria, ou même une petite igarité, l'été on ne peut l'atteindre qu'avec une montaria de pêche. Il est vrai toutefois, que du moment que c'est l'hiver qu'on récolte le cacao et la castanha, c'est l'accessibilité pendant l'hiver qu'il importe le plus d'envisager.

10. — En aval de la Cacaoyère, nous voici encore râclant sur les pierres la coque des montarias. A chaque instant heurtés, ce sont sans cesse de violentes secousses obligeant aux plus bizarres contorsions pour maintenir l'équilibre. On va cherchant, un peu au hasard, son chemin incertain, errant par le pedral uniforme, tous les hommes à l'eau, menant à la main la petite embarca-

tion fatiguée. Et il faut, sans cesse et toujours jeter l'eau de la montaria qui, sans cela, ne tarderait pas à couler.

Par endroits, c'est un fond de sable, maintenant presque à sec. Il faut traîner la montaria par brusques secousses sur le sol qui glisse mal.

Les travessãos du haut de la Cachoeira do Samahuma présentent maintenant l'aspect d'un vaste champ de pierres, d'une carrière abandonnée où quelque averse paraît avoir formé un ruisseau temporaire.

A la nuit nous arrivons à la Cachoeira Peua où nous retrouvons tout en

III. Passage d'un Travessão, Curupuhy.

ordre. Et après dîner l'équipage, heureux d'avoir terminé ce dur petit voyage, organise un joyeux concert : tous chantent en s'accompagnant sur la viole.

Il manque quelqu'un à cette gaîté. Les pauvres garçons ont déjà oublié nos deux morts, le leur et le mien. C'est dans tous les pays que :

Quinze jours écoulés
Font d'une mort récente une vieille nouvelle.

11. — Nous nous installons pour quelques jours, pour mettre au courant la photographie, la carte et la rédaction.

Les crues de cette rivière sont remarquables, étant donnée surtout l'importance très relative du Curupuhy. A l'endroit où j'ai fait établir le campement, rive élevée et qui est actuellement à près de trois mètres au-dessus de l'eau, la

marque laissée aux arbres par les crues est à plus de deux mètres au-dessus du sol.

Je fais une réinstallation sommaire. Encore une réinstallation! Il est très beau le voyageur du poète :

« Toujours poussé vers de nouveaux rivages.... »

Malheureusement les paysages de la vie — même ceux du rêve — sont tristement bornés et platement uniformes. Il n'y aurait que l'au delà, et encore, de ce côté, dès que le désir, coursier intrépide, prend son élan, sa compagne d'attelage, l'imagination, bientôt fourbue, s'arrête et tombe. Et l'on se retrouve dans la triste forêt de la réalité écoutant hurler les loups et siffler les reptiles, les reptiles des grands bois vierges et ceux dont le venin est payé.

Du moins, cette fois-ci, n'ai-je plus à côté de moi de marteau résonnant sur un cercueil qu'on cloue, et ni mort ni mourante à mon campement en deuil.

12. — Damaso m'accompagnera comme pilote au Pacajá où il a habité quelque temps. Il va régler ses affaires dans sa famille, et, d'aujourd'hui en huit, alors que j'aurai moi-même terminé ma mise au courant, il me rencontrera, le soir, au barracão de João Capistrano.

En attendant, le temps se passe en chasses, les hommes allant battre les environs, en amont et en aval. Un soir, à la nuit tombante, nous comptons trente coups de rifle de trois de nos hommes, João, Pedro et Martinho, qui sont à pêcher à la Cachoeira da Samahuma. Des Indiens? c'est bien improbable. Des porcs? peut-être.

Le lendemain matin nos chasseurs reviennent avec leur chasse : un tapir, qu'ils avaient dû mitrailler un peu au hasard, dans la nuit.

CHAPITRE VIII

Que reste-t-il des Peuas? — Doléances de seringueiros. « Registre des terres » et « Plan Cadastral des terres ». — Baraques périodiquement habitées et abandonnées. — La fumée du caoutchouc. — Une voile. — Manoel, malade, reste chez Eduardo; un jeune Cearense, Francisco, le remplace. — Le Moyen Anapú. — « Varjas ». — Bonnes terres et terres médiocres. — Marcello et la colonisation aux Botos. — Ce que le bon peuple croit suffisant pour s'approprier une terre — Tempêtes dans les Bahias. — Décadence de l'agriculture sur les rives des Bahias. — Histoires de volailles. — Un israélite marocain planteur de caoutchouc. — Orages du soir. — Beiradãos en amont de Ponta Grande. — Les cultures du plateau. — Traversée de la Ponta Grande à la Bocca do Pracupijó. — Chez Nascimento. — Indifférence au pain. — Un remède qui guérit la lèpre. — Le gymnote et le tabac à chiquer. — Encore le Monde Amazonien. — Double fièvre bilieuse. — Départ pour le Pacajahy et le Pacajá. — Furo, ilhas et *campinas* du Pacajahy.

18 *septembre.* — La carte établie et le travail mis au courant, nous descendons le Curupuhy pour nous rendre au Pacajá dont nous allons faire l'exploration.

Avec la baisse des eaux, le relief des rives du fleuve du Curupuhy s'est encore accentué. Hautes ou basses, ces rives sont à pic, sans rochers, sans plages, sans beauté; la forêt est le plus souvent médiocre; toutefois, les terres, dans leur ensemble, paraissent bonnes pour la culture.

19. — Nous allons dans une brume dorée qui roule sur la rivière en s'élevant vers le ciel.

Des anciens Indiens *Peuas* qui occupaient autrefois cette région ainsi qu'en témoignent les « Cachoeira Peua » du Curupuhy et du Tuéré, il ne reste rien de plus, aujourd'hui, que de ces brouillards, qui chaque matin roulent sur

ces rivières avant de se perdre dans l'atmosphère. De l'ancienne Mission de Villanova où des Peuas avaient été réduits, au-dessous du confluent du Curupuhy et du Tuéré, rive gauche de l'Anapú, il ne reste plus aucune trace visible. De toute la nation Peua, il ne reste plus que les deux ou trois douzaines d'individus qui achèvent de s'éteindre au Xingú, un peu en amont de la grande Volta d'aval.

Laissant derrière nous le Curupuhy, nous entrons dans l'Anapú et bientôt nous arrivons en vue du barracão de João Capistrano. De loin, dès qu'on nous a reconnus, on tire des fusées en signe d'allégresse. C'est le bon Damaso qui est là à nous attendre avec une partie de sa famille.

Quelques clients sont réunis dans la modeste maison de commerce, de pauvres seringueiros établis aux environs. A propos de je ne sais quelle contestation dont le seringal de l'un d'eux a été l'objet, ces pauvres gens font entendre d'amères doléances. La propriété, disent-ils, n'est pas constituée, elle est à la merci des influences des petits chefs-lieux. Les gens pauvres de l'intérieur ne sont jamais bien sûrs d'avoir rien à eux. Le seringal qu'ils découvrent, quand ils vont le faire « enregistrer » à la ville, il se trouve qu'un voisin plus influent l'a déjà fait enregistrer en son nom. On n'est guère sûr que de la propriété de sa roça et de sa baraque, et, encore, s'il y a quelque seringal tout proche, n'est-il pas certain que quelque habile homme n'ira pas faire enregistrer le tout en son nom.

Il est certain que là où il n'existe pas de cadastre, il ne saurait y avoir de propriété bien assise. Les désignations du registre des terres sont nécessairement d'un vague qui prête à l'arbitraire. Je crois même qu'avec un peu de bonne volonté, chacune de ces petites propriétés pourrait donner lieu à de bons procès. A la place du *Registre des Terres,* il faudrait le *Plan Cadastral des Terres.* A première vue, parler du plan cadastral de ces immenses régions presque complètement désertes, semble de la pure utopie. Peut-être, cependant, en y réfléchissant bien, finirait-on par s'apercevoir que l'entreprise de la mise en train du Plan Cadastral et de son établissement progressif au fur et à mesure des besoins, ne constituerait pas une œuvre si dispendieuse si elle était intelligemment conçue et commencée dans un esprit suffisamment pratique. Ce n'est guère que la question du cadre à établir.

20. — Les baraques que nous passons successivement sont, en ce moment, à peu près toutes abandonnées; leurs propriétaires sont à la récolte du caoutchouc.

Quelques-unes de ces baraques sont assez grandes, en assez bon état

En aval de la Cachoeira do Pedral Grande, Curupuhy.

entourées d'orangers; quelques-unes offrent même la gaie parure de quelques pieds de jasmins et de quelques touffes de fleurs variées. Le maître de celle-ci, me dit Damaso, est dans le Curupuhy à faire du caoutchouc. L'été fini, il viendra passer la saison des pluies à sa maison de l'Anapú.

La maison, dans le style du pays, est sans portes ni fenêtres, c'est un hangar, enrichi, celui-ci, d'un plancher de lattes à hauteur d'appui. La baraque n'est point fermée et comment le serait-elle? on ne ferme point un

hangar. D'ailleurs on n'y viendra rien voler, le propriétaire n'y a rien laissé, seulement quelques objets presque sans valeur : quelques épis de maïs qui sèchent à l'ombre, quelques grossiers ustensiles de cuisine. Aussi bien, dans ces petits milieux, on arrive forcément à tout savoir, et on ne voudrait pas s'exposer à attraper des balles pour un larcin de trop peu de profit.

21. — Les baraques de seringueiros devant lesquelles nous passons nous révèlent qu'elles sont habitées par la présence de quelques hardes qui sèchent au soleil et par les aboiements de quelques chiens maigres, si maigres, qu'à chaque mouvement leurs côtes menacent de crever la peau.

Nous voici chez Venuto, au point de départ du sentier de 12 à 15 kilomètres qui va au Pacajá. Venuto arrive de la roça, le pauvre homme est assez défait, les fièvres qui le tenaient lors de notre passage au commencement de l'année l'ont laissé en mauvais état. Dame! pas de médicaments, pas de fortifiants, pas de réconfortants, un ordinaire misérable et souvent antihygiénique. Cela prouverait encore plutôt en faveur du climat qui, en dépit de la misère, de l'incurie et de l'abandon, ne frappe encore qu'avec modération dans les rangs de ces malheureux. Le climat a vaincu cette race, mais une race européenne vaincrait ce climat.

Après midi, comme nous poursuivons par la chaleur suffocante, sous un ciel lourd, aux souffles assoupis, de chaque baraque de seringueiros, nous voyons s'élever une colonne de fumée très noire qui monte très droite dans le ciel sans air. C'est le seringueiro qui défume son caoutchouc. Après quoi il déjeunera.

Soudain, peu après, une brise presque fraîche met en mouvement les chaudes couches de l'atmosphère. A un tournant de la rivière apparaît soudain, profitant du vent, un grand canot qu'on devine plutôt qu'on ne le voit sous la haute voilure.

22. — Des brouillards blancs s'étendent sur les forêts des deux rives. Dans le loin il semble que ce soient des orages qui passent, comme des décors qu'on manœuvre.

Comme nous arrivons au confluent du Pracurú, un formidable orage éclate. Le ciel est disparate, sinistre, fait de couleurs heurtées, violentes, passant de l'orangé au bleu de Prusse et du rose au jaune d'or. Bientôt, il tonne de partout, les éclairs illuminent, presque sans arrêt, d'un horizon à l'autre, le

fantastique des nuages, il règne une lumière d'une lividité indicible; puis c'est un grand vent, puis c'est la pluie, mais nous voici chez Eduardo.

25. — Je laisse chez Eduardo un de mes hommes, Manoel. Ce garçon, qui a été fréquemment malade dans le courant du voyage, prétend qu'il est à bout de forces. Il est vrai qu'il n'est pas en très bon état.

On m'offre pour remplacer Manoel un jeune Cearense fraîchement débarqué, le nommé Francisco, qui « pousse bien quand il n'a pas la fièvre ». C'est un gros garçon épais et court qui ne me paraît pas d'une grande endurance. Je l'emmène faute de mieux; je verrai bien le temps qu'il marchera.

Et nous voici, après ce bref relai, descendant l'Anapú en aval de chez Eduardo.

Des varjas ou terres basses, noyées pendant la plus grande partie de l'hiver, s'étendent, par endroits, sur les rives, jusqu'à d'assez grandes profondeurs. C'est au delà de ces étendues basses couvertes d'assahys de petite taille que commencent, parfois à d'assez grandes distances dans l'intérieur, les terres hautes jamais inondées.

Quand, descendant l'Anapú, on arrive à la région proprement dite des Bahias, ces varjas, pour plus rares, se rencontrent cependant encore. Toutefois, dans les Bahias, ces varjas sont l'exception, et ce sont les terres hautes qui constituent l'ensemble, la généralité des terrains. Sur les bords des petits cours d'eaux qui se déversent dans les Bahias, le Fréchal, le Cacuajó, le Tapucú, ces terres sont de qualité supérieure et sont au nombre des meilleures que la colonisation puisse choisir dans ces parages.

Sur les rives de ces petits cours d'eau, de même que sur le plateau bordant la rive des Bahias, les terres marécageuses, qui sont l'obstacle majeur offert à toute colonisation et dont le seul voisinage constitue un danger, les terres marécageuses sont très rares. Il serait même aisé de trouver d'assez vastes étendues où leur influence ne se ferait nullement sentir. C'est d'ailleurs une nécessité que d'opérer dans des terrains exempts des influences palustres, car s'attaquer d'ores et déjà au marais serait d'une imprudence qui ne pourrait manquer d'avoir les suites les plus fâcheuses.

Nous arrivons ce soir à la Bahia dos Botos, chez notre vieille connaissance Marcello. Notre homme est toujours préoccupé grandement — autant qu'on

peut être grandement préoccupé de quelque chose dans cette terre de douce nonchalance — de son projet de créer un centre aux Botos. Marcello ne paraît pas s'illusionner. Il sait combien les gens de l'intérieur sont réfractaires aux groupements. Il sait aussi que dans cet intérieur, où la propriété est si mal constituée, les idées qui ont cours à l'endroit du *tien* et du *mien* sont ce que l'on peut imaginer de plus étrange. Il me cite le cas d'un voisin, — lequel vient bientôt à la rescousse me confirmer candidement le fait, — le cas d'un habitant de Os Botos qui s'est acquis, du moins à ce qu'il imagine, un indéniable droit de propriété sur de vastes étendues de forêts vierges en procédant de la façon suivante. Le paysan de Os Botos, plus candide que celui du Danube, s'en va un matin, avant déjeuner, faire une petite visite aux terres hautes d'un cap de Beiradão d'une bonne demi-lieue d'étendue. Notre homme accoste, laisse sa montaria à la rive, grimpe le talus, et, arrivé sur le plateau, il fait, avec le plus grand sérieux, le sacrifice d'une marmite de terre apportée là pour rendre « légal » le fait de la prise de possession. L'homme brise sa marmite en pensant dans son for intérieur : « Toutes les terres auxquelles je pense en ce moment sont à moi, par la vertu de ma marmite que j'y ai brisée. » Et notre homme s'en retourne déjeuner, persuadé que « sa terre » est bien à lui, bien qu'il n'y soit allé qu'une seule fois, ce jour solennel de prise de possession, il y a un an, et qu'il n'y soit jamais retourné depuis. Il est vrai qu'il ne s'agit dans l'espèce que d'un pauvre diable de métis d'Indien, mais je sais, dans le milieu, des hommes d'une certaine culture qui ont des idées presque aussi bizarres à l'endroit de la propriété. Les efforts de l'homme de rare mérite et de tenace volonté qui préside actuellement aux destinées du Pará seront-ils suffisants pour arriver à commencer à constituer véritablement la petite propriété dans l'intérieur? La tâche est plus complexe qu'il ne semble à première vue.

En aval de chez Marcello, la Bahia dos Botos s'arrondit et se ferme. Nous nous dirigeons vers une brèche qui de loin paraît un petit golfe, — c'est l'entrée de l'Estreito do Castanhal.

27. — La rive droite, dès le Castanhal, a beaucoup de récifs, presque autant que la rive gauche. De là de fortes vagues qui, au moindre vent, gagnent toute l'étendue des Bahias.

Ces Bahias — qui seraient plus exactement appelées des Lacs — obligent tout le monde, qu'on le veuille ou non, à se résigner à une pratique spéciale de navigation : il faut attendre que le vent tombe. C'est seulement pendant le calme qu'on peut naviguer sans péril, à moins d'avoir une grande embar-

Cachoeira do Pedral Grande, Curupuhy.

cation à voile. Elles sont nombreuses les embarcations qui ont rempli, du Castanhal à la Ponta Grande !

Aujourd'hui, le vent ne se calme qu'assez tard dans l'après-midi. Nous partons à quatre heures du soir et, dès huit heures, une trovoada de nuit nous oblige à parer.

Fuyant devant la tempête, nous courons le cap sur une baraque située au-dessus de l'Enseada do Taperú, en sortant du canal do Tajapú.

C'est une habitation en decadence, comme la plupart de celles de la contrée.

Sur une assez grande étendue, des caféiers, mais des caféiers si peu entretenus, et depuis si longtemps, que de toutes parts de grands arbres ont poussé au milieu du cafézal. La pauvre habitation est presque abandonnée, le toit est percé, il pleut dans les pièces. Aussi bien, pour exploiter cette petite propriété, n'y a-t-il ici qu'une vieille femme et ses deux enfants, un tout jeune homme et une jeune fille. Il y a bien aussi le père, paraît-il, mais on me dit qu'il est absent. Et il pleut dans la maison, et les grands arbres poussent dans les caféiers. Décadence! Il y eut jadis dans les Bahias une agriculture beaucoup plus florissante. Aujourd'hui, la forêt étouffe ce qui reste de plantations.

Ce qui abonde, ici, ce sont les jeunes plants de caféiers et de cacaoyers. A supposer des colons laborieux, ce serait bientôt une très large aisance. Mais c'est là demain; pour aujourd'hui, on finit. Les plants sont prêts, l'ancienne race s'en va, il ne manque plus que la nouvelle.

28. — La volaille même, chez ces pauvres gens, est rare. Quand on veut acheter quelques poules, ou un canard, on assiste toujours à la même scène, assez curieuse. On vous débite l'état civil de chacun des volatiles : « Ce poulet a été donné à ma petite-fille par son oncle; cette poule n'est pas bonne pondeuse, je la vendrais bien, mais je ne puis en disposer, parce qu'elle a été mise ici en garde par une de mes cousines qui est allée faire du caoutchouc avec un Cearense; à son retour, je dois lui remettre la poule et sa couvée que voici : ces jolis petits poussins jaunes. Quant à moi, j'aurais bien à vendre deux jeunes coqs pas trop vieux, mais j'ai eu la fièvre le mois passé et les deux jeunes coqs ont fait du bouillon. Il me reste pourtant cette grise, qui n'est de personne, et dont je puis disposer. » — Et toute cette histoire n'est point une défaite, c'est la vérité pure. En effet, cette poule unique, miraculeusement vendable, on vous la laisse souvent à un prix qui n'a rien d'exagéré.

Vie si paisible et qui pourrait être si confortable avec un peu plus d'initiative et de travail! Mais ce peuple, d'ailleurs sympathique, est trop résigné; il est presque fataliste. Il faudrait l'initiative et l'ambition de colons européens; ceux-là réagiraient contre ce milieu qui incite un peu trop à la paresse et au rêve.

Le vent tombé, vers trois heures de l'après-midi, nous continuons notre voyage des Bahias vers l'aval. Malgré une petite brise du nord-est, la Bahia do

Cachuaná est assez calme. Nous passons, un peu en aval de la baraque où nous avons dormi, le confluent du petit Igarapé Boyussú, qui coule dans un assahyzal.

A neuf heures de la nuit, nous arrivons chez Isaac Bendrihem, à l'Ilha do Pracajurá.

29. — Isaac me fait visiter ses plantations. On dit que les Juifs ne sont que financiers ou tout au moins commerçants et qu'ils tiennent en mépris le labeur de la terre, — pourtant mon Israélite du Pracajurá plante : il a déjà son millier de caoutchoutiers et un demi-millier de castanheiros fort bien venus, sur une quantité plus considérable qu'il a plantée, il y a un an environ. Et notre Isaac se propose d'étendre ses plantations. Il a dans son île un lac, le Lago Benedicto, dont l'émissaire débouche sur la côte ouest, un peu en aval : il se propose de transformer les rives de son lac en un vaste seringal.

Le canal entre l'Ilha do Pracajurá et la rive droite, bien que relativement étroit, a été toute la nuit et toute la matinée démonté comme une mer en furie. Le vent ne s'apaise que dans l'après-midi et nous ne pouvons partir que sur les quatre heures. Et encore, sitôt que nous sommes dehors, sommes-nous obligés de côtoyer une trovoada qui, grosse de pluies qu'elle laisse tomber par endroits, chemine d'une allure pressée le long de la rive occidentale.

Au coucher du soleil, l'occident en tempête se calme, se rassérène, le soleil achève sa course dans un ciel pur. Mais, simultanément, c'est, au levant, une autre trovoada qui se forme et qui nous oblige à renoncer à nos quelques heures habituelles de voyage de nuit.

Une échancrure dans la côte et, sur le talus, un peu au centre, une baraque au pied de laquelle on arrive par une sorte de pont fait de pieds de miritis abattus et qu'on a alignés les uns à la file des autres. De la baraque, près de laquelle a été planté jadis un cacaoal assez vaste, aujourd'hui à l'abandon ou à peu près, un sentier va à l'Enseada do Muritú.

30. — Sur la rive, c'est fréquemment quelques bordures plus ou moins profondes de miritis ou d'assahys, mais derrière, à une petite distance, c'est terre haute, terre de culture. Et c'est là le régime, presque général, de toutes ces Bahias : tout est beiradãos de terres hautes moins quelques creux littoraux ou intérieurs d'assahyzals ou de miritizals au delà desquels les terres hautes du plateau se poursuivent sur de grandes étendues.

De même pour la Ponta Grande qui est faite de miritizals et d'assahyzals, mais par derrière laquelle, à une petite distance, recommence et se continue le plateau aux terres hautes et bien boisées.

De la Ponta Grande nous avons en face de nous le fond de la Bahia do Camuim où débouche le Furo do Laguna. Ce golfe, vu de la Ponta Grande, ne nous présente, aux feux du matin, qu'une ligne absolument indistincte et confuse.

Le vent se lève, il nous faut encore une fois parer. Bientôt, sur les midi, le vent souffle avec force, le lac — la Bahia do Camuim — ne saurait maintenant être traversé sans péril. Il faut encore attendre le soir.

Une excursion dans les baraques voisines suffit à bien montrer l'état économique de la région. Presque toute la population travaille aux roças, pour la raison que caoutchouc et castanhas sont également rares sur ces plateaux, bien qu'on y fasse, toutefois, une petite récolte de caoutchouc. Le café, le cacao, le riz, les haricots, telles sont les productions actuelles de ce district et des Bahias. Toutefois, c'est en quantité si petite que ces diverses denrées sont récoltées, que le mouvement commercial auquel elles donnent lieu peut être considéré, sans hésitation aucune, comme quantité négligeable. Il paraît même que la production est loin de suffire toujours à la consommation des propres producteurs. C'est triste à dire, mais pourquoi le taire? De cette région des Bahias qui pourrait être une région agricole par excellence, il n'y a point, hélas! à avoir aucunement en vue ce qui s'y fait, mais seulement à retenir ce qu'il serait aisé d'y faire.

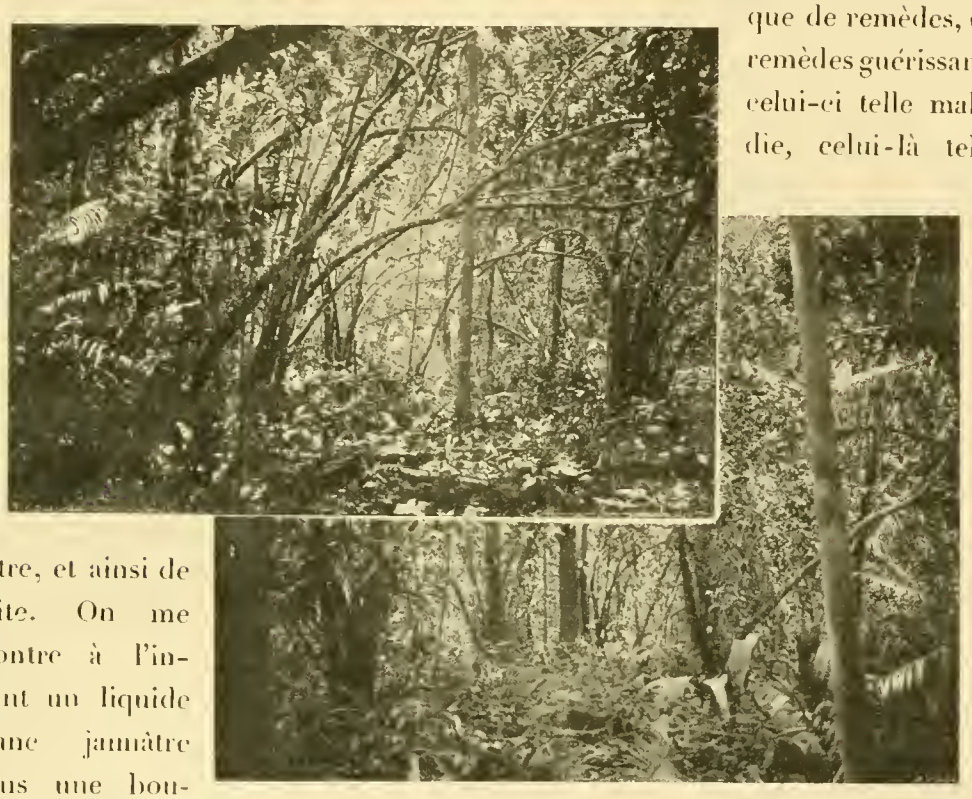
Midi venu, il se fait un ciel obscur sous lequel courent, quelques instants encore, des brises de quelque violence, puis c'est le calme, de plus en plus complet, bientôt absolu. Nous traversons et le soir nous sommes chez Nascimento à la Bocca do Pracupijo.

1er *octobre*. — Nascimento a fait du pain cette nuit. Nous en avions perdu l'habitude. C'est d'ailleurs une habitude que l'on perd facilement. Aussi bien, après plusieurs mois de farine de manioc et de riz, le pain arrive-t-il à vous sembler un aliment passablement fade.

Ce qui n'est pas fade, c'est d'avoir dormi cette nuit, ou essayé de dormir, à côté du four où on cuisait le pain. Grâce à tous les bruits, au va-et-vient, à la

chaleur de la petite boulangerie champêtre, on rêve toute la nuit — révérence parler — de saint Laurent sur son gril. Et au petit jour, la fournée étant terminée, on respire à longs traits l'air frais du matin, avant d'aller dormir, cette fois pour de bon.

2. — Auprès de certaines bonnes gens de cet intérieur, on n'entend causer que de remèdes, de remèdes guérissant, celui-ci telle maladie, celui-là telle autre, et ainsi de suite. On me montre à l'instant un liquide blanc jaunâtre dans une bouteille, c'est le lait du *mururé*. Le lait du mururé guérit la lèpre, ni plus ni moins. Il paraît qu'après absorption du liquide, le patient reste deux jours sans connaissance et jaune. Après quoi, la maladie disparaît assez vite si on ne meurt pas du remède, qui est dangereux, ce que ses partisans ne nient pas. Je ne sais point si on a jamais expérimenté médicalement, scientifiquement, les vertus prétendues du fameux mururé, du vrai mururé, comme on a bien soin de distinguer ici, car on prétend que le mururé connu et actuellement employé dans la pharmacopée



Dans la Cacaoyère du Curupuhy.

brésilienne ne serait pas le « véritable mururé » mais un produit d'apparence plus ou moins similaire, lequel serait loin de présenter les mêmes propriétés que le mururé véritable.

Il est de ces bonnes gens de l'intérieur qui ont vraiment des idées singulières. Un quidam d'ici, me montrant un gymnote, pris petit, et qui a été mis dans un fond de barrique dont la pluie se charge de renouveler l'eau, le dit quidam, s'armant d'une tige de fer, me dit qu'il existe un moyen d'éviter de sentir le choc, la commotion de la décharge électrique du gymnote : c'est de se mettre une chique de tabac dans la bouche. Armé de sa tige de fer et muni de sa chique qu'il mâche, le voici qui touche le gymnote. A peine, dit-il, un léger frémissement dans l'avant-bras. Nanti, à mon tour, d'une grosse chique de tabac et armé de la tige de fer, je renouvelle l'expérience. Le brave homme avait raison : à peine un léger frémissement dans la région de l'avant-bras. La raison du phénomène? je l'ignore.

C'est un champ d'études aussi extraordinairement vaste qu'extraordinairement peu exploré que toute cette région amazonienne. A chaque pas, en présence de mille particularités, si on vous demande le pourquoi des choses, il est prudent de répondre qu'on l'ignore. C'est là surtout qu'on sait peu de choses, qu'on les sait mal, qu'il y a une école à faire. Sans doute, d'honorables, de très belles et même de très grandes figures de savants ont passé par là; des illustrations nationales qui, par leur envergure se classent parmi les belles figures de la science universelle, ont visité, habité, étudié ce monde amazonien; mais il s'agit là d'un monde et la phalange de travailleurs qui depuis les origines jusqu'à ce jour a été vouée au service de ce monde, qui chaque jour se révèle plus grand, cette petite phalange demeure bien insuffisante, eu égard à l'immensité de la tâche à accomplir.

Rien que cette tâche, la première de toutes à entreprendre, tâche qui ne serait peut-être pas aussi coûteuse qu'on peut l'imaginer : — pacifier le climat, — quelle ténacité dans l'effort ne va-t-elle pas nécessiter? D'ailleurs, je suis bien près de croire que, si la science médicale paraense, si honorablement connue, arrive à être mise au service de l'œuvre de la colonisation future d'après un plan d'ensemble poursuivi avec ténacité, le climat cédera et, de médiocre ou même dangereux qu'il peut être actuellement sur certains points,

il deviendra partout amène et bénin et apte de tous points à favoriser le développement de races issues de l'Europe tempérée.

Ce seront les premiers débarqués qui paieront peut-être un peu plus cher. Tels les explorateurs, aujourd'hui. Nous avons beau être acclimatés, nous ne saurions échapper à toutes les influences délétères. C'est ainsi que nous sommes pris en même temps, Mme Coudreau et moi, d'une fièvre bilieuse dont Mme Coudreau réussit à se débarrasser assez vite, mais que je devais garder jusque dans les hauts du Pacajá. On se soigne, on est patient, on ne perd pas courage, et on guérit encore assez vite. Mais il y a les rechutes.

8. — Nous partons à huit heures du matin pour le Pacajá où nous nous rendons par le Furo do Pacajahy. Dès qu'on peut supporter le voyage, il faut partir : le voyage est plus sain que la station. Aussi bien, la casa de Nascimento où, pendant notre voyage au Curupuhy, il y a eu deux décès, celui de la sœur de sa compagne et celui de l'enfant de cette malheureuse, la casa de Nascimento me paraît-elle être loin d'avoir été édifiée en conformité avec les dernières prescriptions de l'hygiène savante ou même simplement de l'hygiène vulgaire.

Couché dans l'igarité, sous des couvertures, bercé par la cadence des rames, je respire avidement quelques bouffées d'air frais qui viennent du large.

Après avoir traversé le Largo do Pracupijó, nous arrivons, un peu après midi, à l'entrée du Furo do Pacajahy. En amont, à notre droite, se trouve le confluent de l'Igarapé Aruaná dont l'embouchure est presque aussi large que celle du Pracupijó.

A l'entrée, les rives du Furo do Pacajahy sont basses et noyées, bordées de moucoumoucous et autres végétations aquatiques. Un peu plus loin, rive ouest, le furo reçoit l'Igarapé Ajará, puis encore un peu plus loin, même rive, l'Igarapé Anijó qui paraît sensiblement plus important que l'Ajará.

Au delà de l'Igarapé Anijó, les rives du Furo s'élèvent sensiblement et les terres hautes se succèdent sans interruption en même temps que le Furo se rétrécit, ne présentant plus qu'une largeur uniforme d'une centaine de mètres environ.

Bientôt, sur la rive nord, ce sont deux petites campinas, utilisables, à ce qu'il paraît. Au centre de cette Ilha Grande do Pacajahy, existent d'autres campinas, les unes à demi boisées, les autres absolument libres.

Au delà de ces campinas de la marge du Furo, les rives s'élèvent et les terres hautes se succèdent à peu près sans interruption jusqu'au Pacajá.

CHAPITRE IX

Le Rio Pacajá. — Les maladies, l'endémisme et l'incurie. — Plantations du Bas Pacajá, leur état d'abandon. — Bom Jardim. — La navigation à vapeur dans le Bas Pacajá. — Pauvres gens et maigres chiens. — Arrivée de la lancha « *Anapú* ». — Similitude du Pacajá et de l'Anapú. — Pays plat, rives basses; quelques collines. — Sentier de l'Anapú par le Manduacari. — Encore le *timbo*. — Paysages semblables à ceux de l'Anapú. — Nombreux affluents, la plupart peu importants. — Quelques îles. — Francisco, malade, est renvoyé chez Eduardo par le chemin du Manduacari. — Renseignements sur le chemin du Manduacari. — Capuera indienne de la Prainha. — Caoutchouc et castanha au Pacajá. — Le Pacajá est et a toujours été peuplé. — *Rio Uriuaná*. — Bertino. — Pereira. — Madame Coudreau prend les fièvres du Pacajá. — Collines. — Rio Cururuy. — Cachoeira Uruaú. — Cachoeira dos Tres Travessãos. — Cachoeira do Araçahy. — Le Pacajá en amont. — État très grave de Madame Coudreau. — Retour. — Les effets du timbó. — *L'assacú*. — La flore toxique. — Le laboratoire Amazonien. — Sommeil dans les baraques. — A propos de l'indigène. — Quelques lignes sur l'Indien Paraense. — Rencontre d'un petit vapeur, le remorqueur « Lobo », qui nous ramène à Pará.

10 *octobre*. — Laissant derrière nous le Furo do Pacajahy, nous entrons ce matin dans le rio Pacajá.

Mme Coudreau est tout à fait remise de sa fièvre, et, quant à moi, me voici déjà beaucoup mieux. Sommes-nous donc des exceptions ou bien est-ce que ce climat de l'intérieur Paraense ne serait, en réalité, que bénin, toujours bien que menaçant quelquefois? Il n'y a malheureusement pas à contester qu'il y ait quelques points malsains ou même quelques régions peu salubres dans l'immense étendue de l'intérieur Paraense. Toutefois, étant donné l'état de négligence dans lequel sont laissées beaucoup d'habitations, étant données les pratiques anti-hygiéniques qui sont à peu près partout la règle, étant donné

tout ce que présente d'irrationnel le traitement des maladies tel qu'il est pratiqué par les bonnes gens de l'intérieur, — ce dont il y a plutôt lieu de s'étonner, c'est que la mortalité ne soit pas sensiblement plus forte.

Le Pacajá, relativement étroit au-dessus du Furo do Pacajahy, ne tarde pas à s'élargir sensiblement.

Dès cette partie inférieure de son cours, le Pacajá présente, sur les deux rives, de bonnes terres hautes d'où émergent déjà quelques têtes de castanheiros. Quant à la castanha, ce n'est toutefois que dans la région des cachoeiras qu'on la rencontre en abondance.

Des sitios se succèdent sur les rives du Bas Pacajá; partout on trouve le café en assez grande abondance. Mais dans aucun de ces sitios on ne trouve personne, les baraques sont délabrées et les cafézals paraissent abandonnés.

En amont de l'Igarapé Cajuassú, affluent de droite, le Pacajá présente un estirão élargi, à l'extrémité amont duquel se trouve l'Ilha Uxituba, en face de l'Igarapé Jabutinema, affluent de gauche assez important.

11. — En amont du petit Igarapé Jacarépurusinho et de l'Igarapé Jacarépurú Grande, plus important, tous deux rive droite, un peu au-dessus de l'Igarapé Samahuma, qui est rive gauche, nous abordons même rive, au sitio appelé Bom Jardim, terminus de la navigation de la lancha *Anapú*. Le Chico de Eduardo, « Chico Novo », a une fièvre bilieuse qui l'abat un peu plus que de raison, je dois faire le nécessaire en attendant l'*Anapú* qui doit m'apporter de Pará quelques secours qui me deviennent de plus en plus indispensables. Le soir, nous voyons passer, venant de Pará, la lancha *Pacajá* qui fait le service de la haute rivière jusqu'au barracão d'un M. Bertino, à quelque distance en aval de la première cachoeira, la Cachoeira Uruaú.

13. — La lancha *Pacajá*, descendue des hauts, passe cette nuit, regagnant Pará.

En dépit du traitement classique qui vient d'ailleurs de nous donner, à ma femme et à moi, de si prompts et de si excellents résultats, — calomel puis quinine, — le sieur Chico Novo n'hésite pas à se déclarer de plus en plus malade. Je passerai outre, sachant bien de quoi il retourne.

14. — Des gens des sitios voisins viennent me visiter, des clients de la lancha *Anapú*. Les pauvres gens ne sortent pas du chapitre des doléances :

« La lancha est en retard, la lancha ne vient pas! Et nous n'avons plus rien, plus de farine, plus de sucre, plus de tabac! » Les malheureux disent vrai, ils produisent quelque peu de caoutchouc ou de castanha, mais ils n'ont rien à se mettre sous la dent.

Et ces malheureux viennent flanqués de leurs chiens, chiens maigres, quelques-uns estropiés, d'autres aveugles. Oui, des chiens aveugles, des chiens estropiés, voilà, n'est-il pas vrai? des invalides qu'on ne s'attendait guère à rencontrer chez ces pauvres diables qui sont si loin d'avoir le superflu! Il y a un fonds étonnant de bonne volonté bonasse chez ce peuple de l'intérieur à qui il faut véritablement de bien fortes excitations alcooliques ou autres pour sortir de son naturel indolent et résigné.

15. — Ne voyant pas venir l'*Anapú*, je me décide à poursuivre. Nous n'avons pas une demi-heure de route que nous apercevons un vapeur derrière nous. C'est l'*Anapú*. Nous nous portons à sa rencontre et bientôt le commandant Chaves me remet la commande attendue et un exemplaire du VOYAGE A ITABOCA ET A L'ITACAYUNA que vient de m'adresser mon éditeur.

16. — Les rives, dans leur ensemble, sont médiocrement élevées, sans toutefois être noyées. Les pieds de castanheiros commencent à être moins rares sans toutefois être encore bien nombreux.

Nous passons le confluent de l'Igarapé Manduacari, affluent de droite. C'est cet igarapé qu'atteint le sentier qui part de chez Venuto, à l'Anapú.

En amont de l'Igarapé Manduacari, le Pacajá se rétrécit d'une manière très apparente. A partir de là le Pacajá présente presque identiquement l'aspect de l'Anapú, les terres basses ou moyennes dominent et les rives s'abaissent, flanquées çà et là, comme dans l'Anapú, d'étendues de canaranas et d'aningaes.

En en jugeant par la forêt des rives, on voit que la castanha est dès ici moins rare, toutefois ce n'est, paraît-il, que dans la région des cachoeiras que la castanha est véritablement abondante. C'est d'ailleurs ce qui se présente à l'Anapú-Curupuhy, dont le Pacajá ne paraît être qu'une reproduction amoindrie.

Jusqu'ici le Pacajá est à peu près de la même largeur que l'Anapú par la même latitude. Il continue à recevoir d'assez nombreux affluents qui doivent nous le laisser de plus en plus étroit en amont. C'est bien là un caractère

commun à la plupart de ces rivières; très larges dans leur cours inférieur, elles font illusion, mais à quelques jours de canotage ce ne sont plus que des igarapés.

Les habitants d'ici se plaignent, comme ceux du Pracupijó et de tant d'autres rivières de l'intérieur, que l'eau de la rivière est empoisonnée par des gens habitant en amont et qui font de grandes pêcheries au *timbó*. Les propriétés stupéfiantes de la fameuse liane à enivrer le poisson auraient, paraît-il, sur l'organisme humain, toutes sortes d'effets désastreux, — ce qui se croit sans peine.

17. — Par une matinée brumeuse et froide, le long des champs flottants de canarana tassés le long des rives, nous allons par le Pacajá de temps à autre élargi en petites bahias d'ailleurs bien minuscules à côté de celles du Bas Anapú.

Les terres ne sont toujours pas plus élevées que celles de l'Anapú par le même travers, elles le sont même moins.

Quelques îles d'herbes flottantes qui deviennent, il est vrai, de plus en plus rares, montent et descendent au gré du flot et du jusant, se fixant parfois aux champs de canarana qui s'étendent en bordure dans les creux des enseadas.

La présence de l'homme et l'action de la civilisation se révèlent par de petits appontements chargés de quelques stères de bois que le vapeur de service emportera pour son chauffage.

Les sitios sont rares et pauvres, les roças plus rares encore et encore plus misérables dans leur attristante exiguïté.

Fréquemment, la rivière est beaucoup plus rétrécie que l'Anapú à la même hauteur. Par endroits, elle se rétrécit encore davantage, donnant de loin comme la sensation d'un « fecho », puis, le « fecho » illusoire franchi, un nouvel élargissement recommence.

Les affluents sont nombreux, nous en passons deux, rive droite, en aval un Igarapé Grande et en amont l'Igarapé Arataú, le plus important des deux.

Le Pacajá présente encore de grandes îles. Telles l'Ilha do Breo, rive gauche, avec une autre île en face, rive droite, non nommée.

Un peu en amont de cette Ilha do Breo, un petit incident m'oblige à perdre trois jours qu'il m'eût assurément été plus agréable de consacrer à des cano-

tages rapides vers le Alto Pacajá. Le jeune Francisco que l'on m'a engagé pour mon voyage au barracão d'Eduardo, au Pracurú, le jeune Francisco que l'on m'a d'ailleurs présenté comme sujet à des « lubies de malade », vient de nous donner un échantillon de son savoir-faire. Il a eu ces jours derniers, à Bom Jardim, un accès bilieux sans rien de bien inquiétant. Parfaitement rétabli,

Tronc d'arbre, au Curupuhy.

notre jeune Cearense travaillait normalement. Tout à coup, — est-ce la peur des cachoeiras du Haut Pacajá? est-ce qu'il trouve le service en voyage beaucoup plus dur qu'au barracão de Eduardo? — tout à coup le voici qui tombe dans des crises singulières, avec le délire, des gestes inconscients et une monomanie de jouer du couteau, apaisée subitement toutefois par quelques sommaires et sobres menaces faites dans le seul langage qui convienne dans la circonstance. Moitié lucide, — ou jouant un demi-hébétement, — il s'applique, non sans beaucoup d'insistance, à faire comprendre qu'il ne peut

pas travailler. Comédie ou fièvre du Pacajá? J'ai cru tout d'abord à la comédie, mais j'ai vu depuis un exemple, — et même plusieurs —, de ces fièvres du Pacajá, et je suis maintenant enclin à croire qu'il a suffi de l'ennui ou de la peur se greffant sur l'accès bilieux de Francisco pour déterminer l'espèce de fièvre de folie dans laquelle il se débat maintenant.

Le plus sage est de renvoyer ce curieux malade dans la maison de son patron. Libre de l'appréhension du voyage au Alto Pacajá, il ne tardera pas à guérir.

19. — Partis avant-hier, Damaso et les hommes, qui sont allés mettre Francisco dans le chemin — de quelques heures — qui va du Manduacari à l'Anapú, sont revenus à midi. Notre Francisco avait à peine quitté l'igarité qu'il se déclarait déjà beaucoup mieux et se montrait d'une gaieté folle. L'idée d'aller reprendre chez Eduardo son travail peu fatigant a suffi pour lui couper sa fièvre, à ce qu'il paraît. Mes hommes laissent cependant à ce singulier garçon de la viande sèche et des boîtes de lait en quantité suffisante pour se rendre du Manduacari chez Eduardo en escomptant d'ailleurs la paresse probable.

Le Manduacari, d'après Damaso, est assez important. On peut y entrer en igarité jusqu'au barração d'un certain Theodoro, rive gauche, à un quart d'heure de montaria du confluent. A une petite distance au-dessus du barracão de Theodoro, le Manduacari reçoit un affluent de gauche, l'Igarapé Iyui. C'est des hauts de l'Iyui que part le sentier de l'Anapú. De sorte que les trois ou quatre heures de marche de l'Anapú au Pacajá deviennent, en réalité, trois ou quatre heures de marche de l'Anapú à l'Iyui, affluent du Manduacari.

A une petite distance en amont de l'Ilha do Breo, en aval du confluent du Rio Uriuaná, on me montre, rive droite, la capuera, aujourd'hui à peine reconnaissable, d'un ancien village indien dont la population a été, il y a de vingt à trente ans, complètement détruite par la variole. Les Indiens de la capuera « do Prainha », — c'est le nom sous lequel leur village était connu, — ces Indiens étaient-ils Peuas comme ceux du Tuéré et du Curupuhy? C'est probable; toutefois je ne connais sur la matière aucun document positif.

Les rives se poursuivent basses et noyées. Dans l'intérieur, à une petite distance en retrait des rives, les seringaes sont nombreux. C'est le caoutchouc qui est actuellement la production principale du Paçajá; celle de la castanha,

malgré l'abondance de ce produit dans la région des cachoeiras, est encore aujourd'hui beaucoup moins importante. Les castanhaes du Alto Pacajá, de même que ceux du Curupuhy, ne sont encore aucunement exploités. Il y a là, cependant, pour cette région, une source de richesse qui ne saurait être toujours dédaignée, d'autant plus que le Curupuhy et le Pacajá des cachoeiras sont incomparablement plus sains que les sections moyennes et inférieures de ces cours d'eau. On peut dire que la zone immédiatement colonisable commence aux cachoeiras, s'étendant sur toute la partie supérieure du cours ou même du bassin.

Dans la partie du Pacajá où nous nous trouvons actuellement, — en aval de l'Urinaná, — la castanha est très rare sur les rives et dans l'intérieur. Ce sont partout des terres basses, noyées sur de grandes étendues, avec quelques collines, quelques petits plateaux de peu d'élévation.

Aussi bien tout le Moyen Pacajá, des hautes terres du cours inférieur jusqu'à la région des cachoeiras, est-il de rives plutôt basses, flanquées, ici et là, d'étendues d'aningaes et de canarana, avec des îles d'herbes, généralement de médiocre étendue, voyageant au gré de la marée. C'est l'Anapú, mais l'Anapú en plus petit; les largeurs du Pacajá sont moindres, du moins dans le cours inférieur.

Une tempête s'est récemment abattue sur ces rivages. Sur tout un estirão de la rive droite, beaucoup d'arbres ont été brisés au sommet, par le milieu, ou même à la base. Quelques-uns ont été déracinés.

20. — En amont, nous retrouvons encore des traces de la récente tempête. Ces trovoadas brisant ou déracinant les arbres constituent, en somme, un phénomène assez rare dans la région amazonienne. Toutefois, si le phénomène est peu fréquent, c'est avec une grande violence qu'il sévit quand il lui arrive de se manifester.

Bien que déjà sensiblement rétréci, voici que le Pacajá forme encore une île de moyenne étendue, rive droite, au confluent de l'Igarapé do Janaui. Cet igarape, assez large à l'embouchure, n'est, paraît-il, que d'une importance secondaire.

Les rives sont toujours peu élevées. Il semble, décidément, que par le même travers, l'ensemble des rives du Pacajá est plus bas que l'ensemble des rives de l'Anapú.

En somme, le Pacajá est peu habité, moins habité que l'Anapú. D'ailleurs, il ne semble point, en dépit de ce qu'on croit généralement, que le Pacajá ait été plus habité qu'aujourd'hui.

Allant lentement, contre marée, coupant de pointe en pointe aux sinuosités de la rivière, la lenteur du voyage fait paraître la rivière encore plus déserte et plus triste. Ici une petite montaria de seringueiro accostée au port d'une estrada de caoutchouc, là une petite baraque à demi cachée dans la forêt de la rive, voilà tout ce qui, dans ces parages, révèle la présence de l'homme.

Quelques capueras très petites, rares, montrent bien que de vagues colons, évidemment des ramasseurs de castanhas, ont, depuis plusieurs années, remonté le Pacajá, jusqu'à la région des cachoeiras. Mais c'est là tout. Le Pacajá quoi qu'on paraisse en croire, n'a jamais été peuplé, jamais, du moins, beaucoup plus que l'Anapú, si toutefois il l'a été autant.

Le Pacajá n'a jamais été plus peuplé que l'Anapú ; le Pacajá n'a pas plus de castanhaes que l'Anapú, — il n'en a assurément pas, dans la région des cachoeiras, de plus importants et de plus riches que ceux du Curupuhy ; — le Pacajá n'est pas une rivière de terres hautes, — sauf le Bas Pacajá où une petite étendue de terres de quelque élévation forme un plateau, excellent pour les cultures, plateau s'étendant du Bas Pacajá à l'Anapú des Bahias. Cette triple vérité : le Pacajá aussi peu colonisé que l'Anapú, pas plus riche ou même moins riche en castanhaes, pas plus riche en terres hautes bonnes pour la colonisation, — cette triple vérité autorise à considérer, dans l'ensemble, l'Anapú-Curupuhy comme la rivière qui doit être, au point de vue des préoccupations de colonisation, considérée comme la plus importante des deux, et même comme la plus importante de toutes les rivières entre Tocantins et Xingú.

Aux estirãos en aval du confluent de l'Uriuaná, les rives, toujours noyées, présentent toutefois, aux pointes, de petites étendues de terres un peu plus élevées.

La rivière charrie toujours des îles et des plantes grasses détachées des bordures riveraines.

La plupart des baraques — de pauvres baraques de seringueiros — paraissent abandonnées. Cependant on voit sur les rives, de loin en loin, quelques petites roças minuscules, si exiguës qu'on se demande si chacune d'elles peut bien

fournir de la farine, pendant toute la saison du caoutchouc, au seringueiro le plus accoutumé à la famine.

Cependant, parmi tous ces aspects de misère, on rencontre çà et là, récemment édifiés, des barracãos plus confortables, couverts en zinc. Il existe, dans tout

Grand arbre, au Curupuhy.

cet intérieur, une poussée vers le progrès, ici plus faible, ailleurs plus accentuée.

Comme on arrive au confluent de l'Uriuaná, les terres de la rive gauche s'élèvent quelque peu, bonnes terres à culture, paraît-il.

L'Uriuaná est un affluent important, le plus important des affluents de gauche du Pacajá. A deux jours en amont il a de fortes cachoeiras. Il coule constamment en terres hautes et fréquemment entre des beiradãos élevés. L'Uriuaná n'est

pas désert, on rencontre sur ses rives, depuis peu de temps, il est vrai, quelques baraques de castanheiros.

En amont de l'Urinaná les terres basses alternent avec les terres moyennes. L'ensemble de la région paraît toujours moins élevé que la section correspondante du Alto Anapú.

Et, lentement voyageant, ce sont toujours de petites îles de plantes grasses que la marée remonte et redescend le long des mêmes estirãos jusqu'à ce que ces petits îlots, isolés ou réunis, se fixent sur quelque rive d'où ils arrêteront et retiendront au passage d'autres îles voyageuses, grandes toutes, les plus petites comme des canots, les plus grandes comme des navires.

21. — Par le matin voilé, le long des rives basses, parmi des îles d'herbes que charrie la marée, nous allons, mélancoliques comme le paysage.

Quand les rives s'élèvent elles laissent voir quelques pieds de castanha qui paraissent plus abondants dans l'intérieur. Il paraît que, depuis le Manduacari, la castanha est commune sur les bords des igarapés du centre.

Le Pacajá ne paraît guère être en voie de peuplement, du moins sur ses bords. Nous rencontrons toujours bien quelques baraques, sur une rive ou sur l'autre, mais la plupart de ces baraques sont actuellement inhabitées ou même paraissent définitivement abandonnées.

Et, plus on s'avance vers l'amont, plus les terres s'élèvent. Bientôt les terres non noyées deviennent la règle au lieu d'être l'exception.

A partir de l'Urinaná, c'est un peu moins rarement qu'on aperçoit des pieds de castanha sur les rives ou dans l'intérieur. Ce n'est, en réalité, que dans l'Urinaná et aux cachoeiras du Pacajá que l'on fait actuellement la récolte de la castanha ; ce n'est que là, d'ailleurs, que l'on trouve la castanha en abondance dans le bassin du Pacajá.

De la castanha dans le haut bassin, du caoutchouc dans les terres basses du cours inférieur et du cours moyen, telles sont les deux principales manifestations des richesses du Pacajá. Toutefois, il n'y a point, au Pacajá non plus, que la seule industrie extractive qui puisse assurer un bénéfice suffisamment rémunérateur. Les terres propres à l'agriculture s'étendent en plateau assez vaste, dans l'intérieur, du côté de l'Anapú, entre les deux rivières et parallèlement à leur cours.

En amont du barracão de Bertino da Cunha Baratinha, le Pacajá reçoit, rive droite, plusieurs affluents d'une certaine importance, l'Igarapé Grande, l'Igarapé Moconha, l'Igarapé da Maloquinha et un autre Igarapé Grande, déjà près de la Cachoeira Uruaú.

A une heure et demie en amont de Bertino, qui est rive droite et qui a un trapiche, un autre barracão moins important, mais pourtant déjà digne d'être noté, celui de Pereira.

En amont comme en aval du barracão de Pereira, des terres hautes s'étendent sur la rive gauche, paraissant se continuer assez loin dans le couchant. Plus loin, les terres hautes se présentent sur les deux rives. Toutefois, ces terres hautes, semées de rares collines, sont bien loin de constituer une région montagneuse ; il ne s'agit ici que d'une région non inondée qui paraît se maintenir à une altitude uniformément inférieure à celle des régions correspondantes traversées par le Alto Anapú.

Aussi bien ces terres hautes du Alto Pacajá paraissent-elles plutôt figurer des îles émergées de terres noyées qu'un plateau véritable, uniformément élevé au-dessus des crues. Et les terres noyées ne sont pas rares, loin de là. Les régions marécageuses se montrent tantôt rive droite, tantôt rive gauche, mais nous accompagnent ainsi sur de grandes étendues. Quelques rares collines très peu accentuées, se dessinant à peine sur les rives, indiquent, ça et là, les points où il serait plus avantageux d'initier une colonisation agricole. Toutefois, ces collines isolées ne sauraient assurément avoir pour ces fins la même valeur que les terres du Plateau d'Anapú-Pacajá, principalement sous le travers du Manduacari, de Os Botos et des Bahias.

22. — Le Pacajá est toujours large à une centaine de mètres environ. Les rives sont alternativement noyées, basses, ou bien élevées, présentant même parfois de modestes collines. Il arrive aussi que la rivière esquisse de petites enseadas offrant jusqu'à deux cents mètres de largeur.

Jusqu'à cette hauteur, et même plus haut, des végétations de canarana et d'aningaes, de plus en plus rares, il est vrai, s'étendent par endroits le long des rives du Pacajá.

Quelques roças, à cette hauteur un peu plus nombreuses que celles de l'Anapú, mais toutefois d'une importance bien modeste, quelques roças qui

semblent, pour la plupart, avoir été faites récemment, accusent un léger mouvement de population vers le Alto Pacajá. Ici la région est meilleure; il semble que le voisinage des cachoeiras contribue déjà à rendre plus anodin ce climat peu amène du Bas Pacajá, climat qui nous a tous un peu fatigués.

Les fièvres du Pacajá n'ont pas le caractère des fièvres de l'Anapú, elles n'en sont pas pour cela moins réelles. On nous en avait d'ailleurs beaucoup menacés. Je commence à croire que la maladie de Francisco n'était pas, autant que je l'avais supposé tout d'abord, une maladie de peur ou de fantaisie.

Ce soir, au campement, Mme Coudreau, qui se croyait à l'abri d'un retour de ses fièvres en raison de la rapidité même de la convalescence, est prise d'un nouvel accès qui devait être le premier d'une nouvelle série : les fièvres du Pacajá après les fièvres du Laguna et du Cachuaná.

23. — La rivière ne perd ou ne paraît perdre absolument rien de sa largeur.

Quelques collines, quelques-unes un peu en retrait dans l'intérieur, s'élèvent sur la rive droite en aval du confluent de l'Igarapé da Maloquinha, important igarapé coulant constamment en terres hautes.

Un peu en amont une autre ligne de collines, parallèle à la première, s'étend, rive gauche, sur le bord même de la rivière. C'est en face de cette dernière chaîne que se trouve, rive droite, la baraque du dernier habitant des Pacajá en amont, le nommé João Felippe Rodrigues.

C'est chez ce brave homme, qui me demande une consultation pour sa fille qui se meurt des fièvres du Pacajá, c'est chez ce brave homme que j'emprunte une montaria, très mauvaise, d'ailleurs, mais la seule qu'il y ait de disponible à la baraque. Je tenterai avec cette montaria le passage des cachoeiras, — si l'état sanitaire, qui n'est pas bon, ne s'aggrave pas.

Les terres hautes se présentent maintenant alternativement sur la rive gauche et sur la rive droite. Ce sont même de petites collines dont, par endroits, les berges dénudées descendent à pic sur la rivière.

Le Pacajá, au point où nous en sommes, en aval de la première cachoeira, n'est pas plus large que le Curupuhy en aval de la Cachoeira Peua. Il mesure 80 mètres tout au plus de rive à rive. Or, au-dessus de la première Cachoeira, la Cachoeira Uruaú, le Pacajá va se trouver diminué de l'apport d'un important affluent de droite, le Cururuy.

24. — Le Pacajá, tour à tour sensiblement plus large ou plus étroit que ne le comporte sa dimension moyenne, fait une enseada au confluent d'un Igarapé Grande, affluent de droite, ainsi qu'une autre en aval et une troisième en amont, cette dernière enceignant une île dont la pointe de cime est terminée

Sous bois, au Curupuhy.

par une plage, plage faisant vis-à-vis à une autre plage de la rive gauche.

Dans l'intérieur, rive droite en aval, rive gauche en amont, des collines s'élèvent le long d'une double courbe de la rivière, rarement sur les deux rives à la fois.

De minuscules petites plages, quelques touffes de tacuaras, de taboca, caractérisent le paysage.

Les grands castanhaes commencent. Le premier, d'aval en amont, de ces grands castanhaes de la région des cachoeiras, s'étend, rive gauche, à peu près du confluent de l'Igarapé Grande à la cachoeira Uruaú, jusqu'à de grandes distances dans l'intérieur.

La première cachoeira, la Cachoeira Uruaú, s'annonce par un groupe d'îlots avec des rochers actuellement à découvert. La marée passe cette cachoeira qu'elle couvre entièrement.

La Cachoeira Uruaú est, paraît-il, très dangereuse l'hiver à cause de ses remous. Elle a déjà occasionné, dit-on, plusieurs naufrages. En ce moment-ci elle forme *deux* petits *Rapides* que l'on sent à peine sous la rame. L'igarité passe aisément grâce à la marée.

En amont de la Cachoeira Uruaú, le Pacajá se montre tout de suite passablement rétréci.

Les rives, basses, présentent une succession de buissons de tabocas et d'espaces marécageux. Cependant, dans l'intérieur, un peu en retrait de cette végétation de terres pauvres, apparaissent quelques castanheiros, d'ailleurs rares et de médiocre venue. Dans l'ensemble, toute cette végétation de rives maigres est basse, rabougrie, buissonneuse. Cela rappelle parfois le Tuéré, mais le Tuéré, dans l'ensemble, est encore beaucoup plus riche.

Au confluent du Cururuy, la rivière principale mesure encore une cinquantaine de mètres de largeur et l'affluent une vingtaine. Le Rio Cururuy présente une forte cachoeira, la Cachoeira Pependaua, à une petite distance au-dessus du confluent auquel elle se rattache par de petits travessãos intermédiaires.

Tout de suite en amont du confluent du Cururuy, le Pacajá présente trois petits travessãos parmi des rochers. Grâce à la marée l'igarité passe encore avec facilité ces Trois Travessãos.

En amont des Trois Travessãos, le Alto Pacajá, sensiblement plus étroit que le Alto Curupuhy, ne présente plus, par endroits, que quarante à cinquante mètres de longueur.

Les eaux sont très basses, sur de grandes étendues, laissant difficilement à l'igarité un passage libre, les roches à sec émergent du lit de la rivière presque tarie. Des roches à fleur d'eau, de petits îlots rocheux

rendent la navigation très difficile : l'igarité tâtonne cherchant son chemin.

Sur les rives, au delà de buissons de tabocas qui s'étendent vers l'intérieur, de nombreux pieds de castanheiros qui n'ont d'ailleurs point la beauté (du moins ceux qu'on voit du canot), des castanheiros du Alto Curupuhy.

La rivière, ici torrent, est un torrent à sec. La différence entre l'étiage actuel et la marque laissée par les crues est de plus de trois mètres.

La troisième cachoeira du Pacajá, la Cachoeira do Araçahy couverte par la marée quand nous l'avons passée, présente, à marée basse, *deux travessãos* moyens.

En amont de la Cachoeira do Araçahy il devient absolument impossible de naviguer encore en igarité : le pedral presque à sec donne tout au plus passage à une montaria à vide.

J'envoie avec la montaria deux hommes étudier les rapides en amont. Même à vide, la montaria, sans cesse râclée sur les pierres, arrive bientôt à faire beaucoup d'eau. Où pourrons-nous aller avec cela?

Si seulement la santé était bonne! mais, au contraire, les hommes sont à peu près tous plus ou moins malades. Ce sont des maux de tête, des fièvres, des nausées, des vomissements. Marianna, la femme de Pedro, est aussi atteinte depuis quelques jours de cette affection bizarre, prélude ordinaire de la fièvre du Pacajá.

Et, bien malheureusement, Mme Coudreau en est aujourd'hui à son troisième jour de fièvre. De plus voici également trois jours qu'elle ne garde absolument rien de ce qu'elle essaye de prendre, pas même du thé.

Il ne faut pas jeter au sort de trop imprudents défis. J'ai déjà deux morts cette année, je ne veux pas en avoir trois ou davantage. Les trois cachoeiras du Alto Pacajá ne valent pas un si gros risque.

Ces trois cachoeiras du Alto Pacajá, d'après les renseignements qu'on m'a fournis, s'espaceraient, en amont de la Cachoeira do Araçahy, sur deux jours de montaria à la montée.

D'aval en amont ce seraient la Cachoeira Grande ou Cachoeira Piraçucuara sur les rochers de laquelle on voit, ou croit voir, dit-on, en se plaçant à une certaine distance, des lettres alphabétiques dessinées en creux; puis la Cachoeira Acarinema, et enfin la Cachoeira da Samahuma, la plus haute et la

plus importante avec la Cachoeira Piraçucuara. L'eau y descendrait en saut dans une sorte de brèche en entonnoir.

La marée, qui passe Uruaú, les Trois Travessãos et Araçahy, s'arrête au pied de Piraçucuara. De Piraçucuara en amont la rivière est très difficilement praticable en tout temps, l'été à cause de l'insuffisance des eaux, l'hiver à cause de leur violence.

A deux jours de montaria en amont de la Cachoeira da Samahuma, le Pacajá, qui n'est plus qu'un igarapé, traverse un *tabocal* d'une grande extension. A sa sortie de ce vaste champ de roseaux le Pacajá en amont est tellement réduit que les tabocas se rejoignent par-dessus le lit du ruisseau qui coule à leur ombre sous leurs arceaux de verdure.

De ces renseignements aussi bien que de ce que j'ai vu du Pacajá jusqu'à la Cachoeira do Araçahy il ressort avec évidence que le cours du Pacajá jusqu'au « tabocal grande » et jusqu'à ses sources est moins étendu que celui de l'Anapú-Curupuhy qui est, en réalité, le cours d'eau principal de la Région des Bahias.

25. — Ce matin c'est du côté de Pará que je fais tourner la proue de mon igarité. Sans doute il n'est que temps : cette rechute de fièvres ne me dit rien qui vaille. Il nous faut Pará, des soins spéciaux, et surtout la rare science médicale du Gouverneur qui d'ailleurs, en me déconseillant de faire un voyage un peu long dans cette région médiocrement saine, m'avait fort bien prédit ce qui m'arrive, ou à peu près.

La malade est mal, véritablement. C'est maintenant une fièvre continuelle que la quinine est impuissante à combattre. L'estomac ne garde plus aucun aliment, pas même le thé, pas même l'eau.

Maintenant que c'est chose décidée, que nous gagnons Pará en toute hâte, il n'y a plus qu'à faire diligence. Nous nous arrêterons au montant de la journée et nous profiterons du perdant de la nuit.

Madame est portée dans son hamac jusqu'à l'igarité où un autre hamac la reçoit sous le tolde. Mélancolique procédé de locomotion!

26. — Après avoir laissé passer le perdant un peu en aval de la Cachoeira Uruaú, nous repartons au petit jour profitant de ce qui nous reste de marée favorable.

C'est en le descendant qu'on se rend mieux compte que le Pacajá est, en somme, une rivière d'importance assez secondaire. Dans son cours inférieur, grossi par tous les affluents, assez considérables, de son cours moyen, le Pacajá fait illusion sur son importance réelle. Mais en amont, quand on arrive aux cachoeiras, ayant en aval tous ses affluents qui le grossissent démesurément, le

Canal do Pracajurá.

Pacajá n'est plus qu'un cours d'eau assez médiocre, assurément inférieur au Curupuhy.

Si le Pacajá est inférieur à l'Anapú-Curupuhy comme développement de cours, il est surtout un autre point de vue sous lequel le Pacajá est d'une infériorité encore plus marquée : c'est le point de vue de la salubrité.

On prétend que le Pacajá a été autrefois beaucoup plus malsain qu'il ne l'est aujourd'hui; cette rivière devait donc être alors terriblement insalubre, car pour ce qui est d'aujourd'hui il serait singulièrement osé de venir dire du bien de son climat.

Peut-on trouver, indiquer, aux fièvres du Pacajá, une cause vraisemblable

et suffisamment apparente? Il me semble que oui. La très grande abondance, sur les bords de la rivière, du timbó et de l'assacú, suffit à expliquer les fièvres terribles qui, à l'état endémique, déciment les habitants de la région.

Le *timbó*, dont il existe plusieurs variétés, est employé, comme on sait, pour « enivrer » le poisson. Le poisson est momentanément plongé dans une sorte d'ivresse profonde, et on le voit s'en aller à la surface, dérivant, le ventre au soleil. C'est là pour le timbó ordinaire. Mais il en est aussi quelques variétés dont l'effet n'est pas d' « enivrer » seulement le poisson, mais bien de le tuer raide. Les gens du pays croient que tout le poison absorbé se localise dans la tête du poisson, laquelle ne se mange pas. Cette conviction, pour le moins singulière, n'empêche pas que les mangeurs de poisson empoisonné par tel ou tel timbó souffrent parfois, fréquemment même, de douleurs étranges qu'ils n'arrivent pas, disent-ils, à s'expliquer.

L'*assacú* est un arbre de dimensions moyennes dont tout est paraît-il vénéneux, feuilles et racines, mais principalement la sève, le lait, comme on dit communément. L'assacú étant un arbre du rivage, son lait, par les racines adventives, arrive aisément jusqu'à l'eau de la rivière sur laquelle il s'étend en taches d'un blanc jaunâtre. Quand l'écoulement de la funeste sève se produit, s'il se trouve des poissons dans l'eau intoxiquée, les poissons en quelques minutes meurent. Pour ce qui est de nos habitants du Pacajá, ils s'abstiennent, il est vrai, de manger ces poissons empoisonnés, toutefois ils ne vont pas jusqu'à pratiquer à leur endroit une abstinence totale : pour les uns c'est l'intestin seul qui est empoisonné et ils jettent le ventre avec horreur et mangent tout le reste. Mais pour les autres l'intoxication ne s'est nullement produite dans l'intestin mais bien seulement dans la tête, et ils jettent la tête avec effroi et mangent tout le reste du poisson. Résultat : les uns et les autres éprouvent des troubles organiques qu'ils attribuent à toutes sortes de choses mais bien rarement à l'assacú.

Il est des rivières, toutefois, où les propriétés funestes de l'assacú sont connues. A Arumatheua, par exemple, les eaux d'un igarapé qui débouche dans le Tocantins à l'extrémité amont de l'agglomération, même rive, sont tellement chargées du lait des assacús qui bordent les rives de l'igarapé dans l'intérieur, que quelques habitants, soucieux de leur santé, ne prennent point

leur eau potable au port du village : ils traversent le Tocantins et s'en vont chercher leur eau sur la rive droite au confluent de l'Igarapé Pitinga.

Il est vrai qu'on rencontre des rivières où l'assacú n'existe pas, par exemple à l'Anapú-Curupuhy.

A l'endroit de l'assacú il n'y a à prendre qu'une seule précaution, celle qu'employaient les gens d'Arumathena : éviter absolument de boire l'eau contaminée par le redoutable poison. En effet, il n'y a pas, pour l'assacú, d'élimination possible, tout filtre est impuissant et même l'ébullition de l'eau laisse intact et dans toute sa force ce poison extrêmement subtil.

Et qu'on imagine que les rives du Pacajá sont comme jalonnées de ces assacús, depuis le bas de la rivière jusqu'aux cachoeiras. Par endroits, de mon canot, je les comptais par douzaines sur les rives.

Ces rives, il semble qu'il faudrait les fuir, provisoirement. Il vaudrait mieux que le colon s'établisse sur les bords des igarapés de l'intérieur. Là au moins, s'il trouve aussi des arbres étranges, comme le fameux *mururé*, « qui guérit la lèpre, » d'après ce qu'affirment les gens du pays, rien ne l'obligera à expérimenter tous ces laits, toutes ces gommes, tous ces sucs, poisons ou remèdes dont est véritablement si riche cette flore Amazonienne, plus riche même, plus variée que celle de l'Inde.

Il ne faut pas oublier que c'est ici la terre de tous les timbós, de toutes les lianes et de tous les arbustes à enivrer ou à tuer raide le poisson. La terre de centaines de produits guérissant ou tuant. L'Amazonie est la grande Pharmacie Centrale du genre humain, mais l'immense officine offre tant de variété et de richesse dans la multiplicité de ses produits qu'il n'est pas étonnant que jusqu'à ce jour elle soit si peu étudiée puisqu'elle est encore bien loin d'être explorée complètement.

Qui pourrait affirmer que dans ces fièvres paludéennes dont les effets sont si complexes et si bizarres parfois, il n'entre pas, pour une bonne part, l'empoisonnement « naturel » par les poisons végétaux répandus çà et là dans les eaux des rivières, eaux que l'on est bien obligé, le plus souvent, de boire de confiance, ne pouvant faire autrement, ne pouvant traîner avec soi toutes sortes d'alambics dont l'emploi d'ailleurs, dans certains cas, comme pour ce qui est par exemple de l'assacú, se tournerait en précaution vaine?

L'Amazonie est un prodigieux laboratoire, une espèce de terre d'alchimie — tant on connaît peu encore ses richesses, ses opulences sinistres ou bénies, — une terre d'infiniment de trésors et d'infiniment de trahisons, le tout depuis les hauteurs supérieures de l'atmosphère jusqu'aux couches profondes du sol. Il lui manque des colons, il lui manque des capitaux, il lui manque surtout d'être connue. Telle apparut l'Inde à l'aurore de l'histoire, mais l'Inde c'est le passé et l'Amazonie c'est l'avenir.

27. — Après une nuit de fièvre et d'insomnie, la malade, encore affaiblie et comme brisée par de copieux vomissements de bile, doit être embarquée avec infiniment de précautions, couchée dans son hamac suspendu à une perche que deux hommes portent à l'igarité à pas lents et cadencés. Dans l'après-midi, la grande chaleur détermine un nouvel accès de fièvre qui nous oblige à nous arrêter quelque temps à l'ombre, relativement fraîche, des grands arbres de la rive.

Moments cruels. Pour faire diversion, distraction singulière! me voici occupé à compter les pieds d'assacús aisément perceptibles dans le champ de la vision. Du canot j'en compte un peu plus de cent.

Peu d'habitations, pas de roças dans cette partie du Pacajá. Voici pourtant, encore loin en aval, blanche sous le ciel de cuivre, la voile d'une montaria qui monte, tirant des bordées. Rare est la vie dans ces déserts. La voile passe près de nous sans accoster, sans dire un mot; elle est passée. C'était un homme et deux enfants. Sous le ciel de cuivre rouge, zébré de nuages en traînées verdâtres semblables à autant de coups de pinceau, un silence à s'entendre respirer.

Assez loin en aval, un orage; un autre orage assez loin en amont, mais nous n'entendons que de rares fois l'écho atténué de ces tonnerres lointains. Nous sommes dans le calme, mais dans un calme irrespirable, surchauffé et sinistre.

Puis des vents s'élèvent qui bientôt achèvent de balayer à fond la lourde et cruelle oppression remplissant le ciel.

A neuf heures du soir, nous arrivons chez Pereira. Oh! ces baraques de l'intérieur, bruyantes quand même, avec leurs chiens et tout un personnel! Heureux qui n'y vient pas passer la nuit, apporté dans son hamac! Il faut être

de bonne santé pour y garder sa bonne humeur. Toutefois ce n'est que lorsqu'on a un malade que l'on peut s'apercevoir de cela.

D'ailleurs, aux heures matinales, minuit étant passé et l'aube n'étant pas encore venue, alors que tout dort, même les chiens, on peut dormir aussi. Pas longtemps. En effet, dès cinq heures du matin, la vie de la baraque recommence.

28. — Il ne fait pas encore jour que, bruyante et sans-gêne, toute la maisonnée se réveille comme si elle voulait réveiller tout le monde à une lieue

Habitants du Pracajurá.

alentour. Bénies soient ces femmes et que ces chiens eux-mêmes, roquets qui toujours jappent, reçoivent le témoignage de ma gratitude : encore deux ou trois séances comme celle-là et je finirai par devenir tout à fait patient. Toutefois, ô miracle! malgré tout ce charivari digne d'être décrit par quelque Boileau dans un nouveau *Lutrin*, ma malade dort.... Mais bientôt, éveillée au petit jour, la voici déjà portée dans le hamac puis installée dans l'igarité, secouée d'ailleurs, dans son hamac de repos, à chaque coup de rame des canotiers.

Partagé entre mes devoirs de médecin, — médecin, hélas! bien insuffisant, — et mes soucis professionnels, je ne laisse point cependant que d'étudier à nouveau ce Pacajá des assacús, ou assacuzeiros comme on dit aussi dans la région.

Le Pacajá est, décidément, moins peuplé que l'Anapú, il paraît même l'être

beaucoup moins. Toutefois on dit que, depuis quelques années, et cette année-ci particulièrement, il est venu s'établir dans la rivière, des commerçants, des seringueiros et des castanheiros venus de Cametá et du Rio Anajas dans Marajó. Ce n'est vraiment pas malheureux! comme disent les bonnes gens. En effet, la population actuelle, aussi bien d'ailleurs que celle de l'Anapú, — j'entends la population la plus ancienne, celle qui remonte, comme établissement dans ces rivières, au commencement de ce siècle ou, au plus tard, à l'insurrection du Cabanagem, — la population de cet Anapú et de ce Pacajá est d'un particularisme si rageusement rébarbatif que l'habitant de l'Anapú et du Pacajá considère non seulement le Maranhense et le Cearense comme des « étrangers », mais même le propre Paraense, le Cametaense, le Tocantino. Ce peuple est ainsi, et, comme il a le courage de ses opinions, il se conduit en conséquence. Ah! quelques milliers de colons Italiens!...

Nous voici à nouveau au confluent de l'Uriuaná. L'Uriuaná reçoit, paraît-il, à six heures de montaria au-dessus de son confluent, un affluent de gauche assez important, le Rio Irajuba qui a, paraît-il, de fortes cachoeiras dont seulement les cinq premières en aval ont, jusqu'à ce jour été franchies. Malgré son importance relative, l'Irajuba est d'une navigation difficile du moins pour les igarités, à cause des seccos, des cachoeiras et, en amont des cachoeiras, à cause des arbres tombés.

En aval de l'Uriuaná nous allons toujours, ma lanterne de bord, récemment allumée, crevant l'épaisse obscurité d'un point rouge qui chemine par les eaux.

Nous repassons devant la Prainha où fut le village supposé Peua. Ma lanterne allumée au sein de cette nuit compacte : tel est bien l'emblème de ce qu'est en réalité l'américanisme positif au sein des incertitudes qui de toutes parts l'enserrent.

Qu'y a-t-il de solidement établi, de bien connu et de bien vérifié au sujet des origines américaines?

Les classifications minutieuses de l'indigénat américain, dans l'état actuel de nos connaissances, ne sauraient guère dépasser la portée d'une manie innocente, aisément pédantesque. C'est là une de ces spécialités tenues par quelques-uns de ces modernes fabricants de systèmes qui semblent ne se

proposer d'autre objet que d'inventer quelque nouveauté tapageuse pour amener le gros public à s'occuper d'eux.

N'en déplaise aux ombres sacrées de certains savants contemporains, de diverses nationalités européennes, le doctrinarisme olympien d'une science tout juste ébauchée, bien plus préoccupée de ses systèmes que de la vérité, ne saurait nous inciter à d'autre admiration qu'à celle, un peu spéciale, que peut faire naître une extraordinaire candeur prêtant son assurance tranquille à d'outrecuidantes vaticinations.

C'est là un des côtés plaisants de ce siècle. On ne saurait rencontrer de savant un peu en vue qui ne se croie obligé de nous faire part de sa méthode à lui pour nous faire saisir, en la mettant à notre portée, la difficile explication du système du monde.

Parmi ces nouveaux prophètes nous voyons donner surtout les naturalistes. Il paraît aujourd'hui tout simple d'admettre que ce ne seront plus désormais que les seuls classificateurs d'animaux et de plantes qui, lorsque la tentation leur en viendra, auront toute latitude de jouir, dans la paix de la pleine science, du monopole de nous expliquer l'incompréhensible univers.

Après avoir rejeté la tutelle des religions révélées, l'esprit humain qui ne peut cependant s'accoutumer à errer solitaire, désemparé et incohérent dans l'immensité indéfinie, l'esprit humain veuf de la foi qui l'avait soutenu au temps de sa jeunesse, se prend maintenant à écouter avec complaisance tous les batelages d'une foule de petits prophètes qui viennent successivement et contradictoirement lui faire connaître l'inconnaissable et lui assurer qu'aujourd'hui tout mystère a disparu de ce monde où Pascal, il y a deux siècles, disait « chercher en gémissant », et où Darwin, voici quelques années à peine, alors qu'il était dans la pleine possession de sa gloire, avouait être en proie au « doute horrible ».

La connaissance des origines terrestres en même temps que du mystère de l'infini étant article banal pour les maîtres des écoles nouvelles, l'explication des origines américaines ne devait être que simple jeu d'enfant pour le plus modeste de ces nouveaux docteurs s'annonçant comme ayant déchiffré l'énigme éternelle devant laquelle l'humanité tout entière s'est inclinée en pâlissant.

De même que tout sujet scientifique prêtant aux polémiques philosophiques

et religieuses, ou même politiques, la question des origines américaines devait fatalement être abordée par une foule de chevaliers venus de tous les points du vaste domaine du système. Aussi bien est-il plus facile de batailler contre les confrères que contre l'inconnu.

La matière est d'ailleurs véritablement très riche. Il est difficile d'étudier un sujet aussi complexe que celui des origines américaines sans voir se poser, dans le courant de l'étude à poursuivre, plusieurs des questions ethnographiques et philologiques qui ont de tout temps divisé les savants de tous les pays.

Comment, par exemple, étudier l'origine de l'homme américain sans être amené à se faire une opinion à l'endroit du monogénisme et du polygénisme?

Qu'on le veuille ou non et quand bien même on arriverait à s'interdire, dans la pratique, de prendre rang sous une bannière scientifique quelconque, il vient un moment où la question des origines arrive cependant à se poser.

Cette nécessité est inéluctable surtout pour qui passe sa vie dans d'incessants voyages mettant en tête-à-tête perpétuel avec l'homme primitif et avec la nature non encore remaniée par la civilisation.

Ces tribus indiennes dont chacune parle une langue différente, d'où viennent-elles et à quelle grande race humaine peut-on les rattacher?

Ces inscriptions pictographiques, premiers essais historiques de ce qui, plus tard, devait devenir l'écriture, qui les a laissés sur les rochers des rivières? Il paraît inadmissible de les attribuer aux « Indiens » de la période actuelle, alors de qui peuvent être ces rébus encore inexpliqués?

Il serait intéressant de comparer aux documents pictographiques américains ceux, à peu près similaires, paraît-il, qui existent en Sibérie. Si la similitude entre les documents pictographiques américains et sibériens est suffisante, le peuplement de l'Amérique par des émigrants de l'Asie centrale ayant pris par la Sibérie deviendrait un fait à peu près certain.

Malheureusement la pictographie américaine n'a pas encore rencontré son Champollion. Les essais de M. Schoolcraft pour expliquer les inscriptions figuratives des Indiens de l'Amérique du Nord ne paraissent guère avoir d'autre mérite que celui qu'implique forcément toute bonne volonté et ils ne paraissent

pas dépasser de beaucoup la rigueur scientifique des ingénieuses interprétations étymologiques de M. Varnhagen, vicomte de Porto Seguro.

Aussi bien l'art d'écrire a-t-il pris naissance sur plusieurs points à la fois, non seulement en Egypte, en Phénicie, en Mésopotamie et en Chine, mais aussi au Mexique et au Yucatan. L'art d'écrire semblait même être tout spécialement en progrès au Yucatan, où les inscriptions de Palenqué semblent être véritablement alphabétiques, et au Mexique, où l'écriture consistait en un mélange confus de signes symboliques, idéographiques et phonétiques, plus qu'en Chine, où l'écriture est demeurée idéographique.

Ce qu'il importerait de comparer minutieusement, ce serait la pictographie paraense et les inscriptions du Yucatan et du Mexique.

Et cet Indien pictographe, qui a laissé, en somme, tant de dessins sur les rochers des rivières du Pará, était-il autochtone? Sinon, d'où venait-il?

Existe-t-il quelque document, de quelque nature que ce soit, qui permette de conjecturer l'existence, dans la région paraense, de l'Indien Tertiaire ou tout au moins de l'Indien Quaternaire? Dans l'état actuel de nos connaissances il semblerait que non. Il est même probable qu'il n'existe pas dans le Pará d'Indiens autochtones authentiques. Tout ce que nous savons des tribus Paraenses nous les montre comme des tribus venues du dehors. Ainsi la partie la plus importante, la partie maritime du plus grand bassin fluvial du monde, ne connaîtrait l'homme que comme immigrant. Ce serait une preuve de plus en faveur de la théorie qui fait des plateaux de l'Asie centrale le berceau de l'espèce humaine. Dans tous les cas d'où vient l'Indien Paraense?

L' « Indien » Paraense est-il Américain? Cela revient à se demander si l'homme Américain est autochtone, s'il forme un de ces « royaumes » imaginés par le polygéniste Agassiz qui admettait qu'il y ait eu primitivement autant d'humanités distinctes qu'il existe actuellement de grandes races humaines.

Ou bien les Indiens sont-ils le produit de migrations complexes : — émigrants bouddhistes partis, au ve siècle de l'ère chrétienne, du pays de Ki-Pin pour coloniser le Fou-Sang; conquérants scandinaves qui, dès avant l'an 1000, sous la conduite d'Erik-le-Rouge puis de son fils Leif, commencèrent à s'établir au Vinland; — éléments Canariens, Malayo-Polynésiens, Mélanésiens, dont

l'établissement dans la primitive Amérique paraît être aujourd'hui un fait absolument hors de doute?

La comparaison des caractères primitifs de l'idéographie chinoise et des caractères runiques avec la pictographie américaine ne serait-elle pas de nature à faire quelque lumière sur cette question, si obscure, des origines américaines?

Alors même que cette question des migrations historiques serait parfaitement élucidée, ne resterait-il pas la question d'un homme Américain beaucoup plus ancien, l'homme quaternaire Américain qui aurait été découvert par Lund à Lagoa Santa? Cet homme fossile quaternaire, dolichocéphale, était-il parent des dolichocéphales d'Europe, de Canstadt et de Cro-Magnon? Dans la théorie monogéniste, à quelle époque du quaternaire ou même du tertiaire ce « premier américain » serait-il arrivé des plateaux de l'Asie centrale?

Sans doute fouillera-t-on bien des sépultures, bien des abris-sous-roches, bien des cités lacustres, bien des tombeaux de toutes sortes, avant de pouvoir donner à quelques-unes de ces questions quelques rares essais de réponses satisfaisantes. Nous pouvons donc laisser, sans trop de regrets de n'y pas faire de fouilles, le village Peua de la Prainha derrière nous. Il est des questions pour la solution desquelles l'avenir n'est pas pressé.

29. — Après un somme de guère plus de trois heures nous voici, avec le perdant, ramant, dès deux heures du matin, en aval de l'ancien village Peua.

La malade va mal; la fièvre est continuelle et la quinine ne peut plus passer. D'où viendra le salut? La journée se passe inquiète et maussade. Ce sera bien long d'attendre huit jours le vapeur à Bom Jardim...

Comme le soleil va se coucher nous allons prendre un peu de repos en attendant le perdant de la nuit.

Mais quel est donc ce bruit en aval?

Ciel! UN VAPEUR!! C'est un remorqueur appelé « *Lobo* ».

Le voici, le salut rêvé et qui était devenu improbable!

CHAPITRE X

Dans le chaland. — Le « Lobo » poursuit jusqu'à l'Aratáu. — Le matin humide et froid. — Les forêts de l'Amazonie et celles de la Gaule antique. — Le Camaraipy. — Orchestre au désert. — Furo da Campina. — Dans le Jacundá. — Communication du Jacundá avec le Tocantins par le Furo do Anil. — Le Alto Jacundá. — Par les furos au sud du canal de Marajó. — Accordéon, tambour et fusées. — *Bagre*. — Le Rio de Oeiras et l'Aracaïrú. — *Curralinho*. — *Boa Vista*. — Traversant l'embouchure du Tocantins. — Pará.

Le vapeur providentiel, le remorqueur « *Lobo* », conduit, attaché à son flanc, un grand chaland chargé de marchandises. Dans son hamac suspendu à une perche, la malade est transportée de l'igarité dans le chaland du remorqueur. Nous irons lentement, me dit le commandant, nous desservons une foule de barracãos et de barracas. N'importe ; il nous vaut mieux être ici qu'à Bom Jardim à attendre, une huitaine de jours peut-être, l' « *Intrepida* » ou l' « *Anapú* ».

Le « *Lobo* » va jusqu'aux barracãos du confluent de l'Aratáu. C'est, du point où nous avons accosté le vapeur, un voyage de quarante-cinq minutes. A onze heures du soir nous sommes de retour à notre point de départ et nous poursuivons vers l'aval.

30. — Dans la viscosité froide du matin, à l'heure où l'opulente flore de la solitude amazonienne semble se recueillir dans l'élaboration mystérieuse de ses trésors et de ses poisons, alors que le dense brouillard passe du gris obscur aux éclatantes couleurs de l'or et de l'argent, un frisson vous vient des vastes forêts silencieuses comme si l'on sentait qu'un grand œuvre, encore aujourd'hui au-dessus des forces et de la prescience humaines, s'élabore dans ces déserts.

C'est une nature encore indomptée et perfide, mais dont la fécondité étonnera un jour le monde, une fois que l'homme aura vaincu. Mais ils auront en vérité, devant l'histoire, un rare mérite, les obscurs colons qui, les premiers, feront connaître à cette terre toujours sauvage la charrue, après la hache, la culture fécondante après les défrichements périlleux

De l'espèce de cabine à l'arrière que le commandant du « *Lobo* » m'a fait aménager et qui assurera à la malade tout le confortable, — oh! très relatif! — que l'on peut avoir sur ces sortes d'embarcations, vieux chalands guère aménagés que pour la charge, je regarde se dérouler ces paysages amazoniens toujours les mêmes et toujours variés et qui arrivent à avoir je ne sais quoi d'inquiétant quand on les connaît bien. Antiques forêts de la primitive Gaule, l'horreur sacrée de vos sombres halliers, n'était-elle peut-être pas faite aussi des émanations malsaines de tant et tant de Sologines et d'autres cantons au climat redouté? Combien de Velledas pâlies n'ont point souffert des fièvres paludéennes avant de donner le jour à la race souple et forte qui, depuis dix-huit siècles s'agite sur le légendaire esquif toujours flottant et jamais submergé!

Après avoir accosté à Portel ou, plus exactement, au trapiche de Manarijó, nous allons passer devant Melgaço pour entrer dans le Tajapurú Sinho.

En quittant Portel, nous laissons aussi dernière nous, dans le sud-ouest, le Camaraipy, petite rivière qui peut donner de trois à quatre jours de montée en igarité. Dans la région on ne considère pas le Camaraipy comme un affluent du Pacajá, mais bien comme une rivière distincte, ce qui est logique car, pour les habitants de la contrée, la Bahia de Portel s'étend, à l'est jusqu'au Furo qui va de la Bahia au Janguy et au sud jusqu'en amont du confluent du Pacajá. On peut donc considérer que le Camaraipy débouche aussi, en amont du Pacajá, dans cette même Bahia de Portel.

A neuf heures du soir nous sommes dans le Tajapurú Sinho, accostés à un barracão où des cuivres, des flûtes, une grosse caisse et des cymbales, donnent une sérénade au maître de l'endroit. Alentour de ces huit ou dix musiciens, des comparses, artistes inférieurs, font partir des pétards et des fusées. Au delà de ces lumières et de ces bruits, une nuit aux pâles clartés et le silence des marais endormis.

31. — Sérénade au barracão, la fièvre à bord. La malade, qui ne garde plus rien, semble prendre son parti d'une diète absolue jusqu'à l'arrivée à Pará. Pará!... Nous sommes ici accostés à un barracão à écouter de la musique... Le « *Lobo* » est allé porter de la charge en amont du Tajapurú Sinho; il est parti à neuf heures du soir et doit être de retour à deux heures du matin. Trois heures, rien. Quatre, cinq heures, rien. Le « *Lobo* » réapparaît à six heures et nous partons à sept.

Ce matin nous repassons, après quinze heures, en vue de Melgaco que nous avons aperçu hier soir à la tombée de la nuit. Quels agréables petits voyages circulaires quand on a avec soi une malade dont le salut est peut-être au prix de quelques heures à gagner.....

Furo do Pacajahy.

Dans le Furo do Pacajahy.

Nous voici dans le *Furo da Campina*, qui va de la Bahia de Melgaço à l'embouchure du Jacundá dans la Bahia das Boccas. Le Furo n'est point un canal unique entre deux terres ininterrompues, ce sont partout des îles, des petites et des grandes, toutes basses, la plupart noyées. Les palétuviers, les champs d'aninga, dominent. Parfois un bout de terre émergé, un barracão. Le barracão, apparemment centre de commerce de caoutchouc, est important. Notre vapeur s'y arrête pour prendre ou laisser de la charge ou pour faire du bois.

Parfois, du côté du nord, une solution de continuité dans les étendues marécageuses. C'est une large ouverture sur une grande étendue d'eaux libres

au milieu desquelles, toutefois, on voit quelques petites îles basses esquisser leur relief incertain.

Plus loin le Furo, — le furo dans lequel nous nous engageons, car nous paraissons errer à l'aventure dans ce désert des eaux et des marais, — le furo devient tellement étroit qu'il donne tout juste passage à notre petit vapeur qui frôle et brise les branches sur son passage.

Il semble qu'ici ce ne soient que les restes de l'ancienne population indigène qui aient pu arriver à se maintenir encore dans ces parages singuliers et qui doivent être médiocrement sains. Des têtes d'apparence Annamite se montrent sous les paillotes. On cherche, sans les voir, les rizières de l'Indo-Chine. Certaines baraques, toutefois, trahissent un fort mélange avec la race Africaine. Dans cette Amérique, partout l'Asie et l'Afrique vous coudoient et, dans certaines régions c'est l'Europe qui a l'air d'être là en étrangère.

Nous allons toujours brisant les branches qui, par moments, s'engouffrent bruyamment dans les fenêtres de notre bateau en marche.

Puis le furo s'élargit à son extrémité sud et bientôt nous entrons dans le Jacundá.

Le « *Lobo* » remonte le Jacundá pendant un peu plus de quatre heures, jusqu'au confluent d'un assez important affluent de gauche dont je n'ai pas pu obtenir le nom certain.

Large de 3 à 400 mètres en moyenne dans son cours inférieur, le Jacundá conserve une largeur assez considérable jusqu'à l'affluent de gauche dont le confluent donne aujourd'hui le terminus de la navigation à vapeur dans la rivière. Il paraît qu'en amont de cet affluent, le Jacundá est déjà passablement rétréci.

Dans la partie inférieure de son cours, le Jacundá se présente avec des rives basses, marécageuses, avec des aningaes et des îles de canarana, comme l'Anapú et le Pacajá, rivières dont il paraît avoir l'importance. A coup sûr a-t-il tout au moins un volume d'eau guère inférieur à celui du Pacajá.

De longs estirãos se succèdent les uns aux autres, monotones, rehaussés seulement de quelques affleurements de plateaux de terres hautes qui paraissent s'étendre assez loin dans l'intérieur. Du point d'où nous sommes revenus,

à peu près par le travers de Os Botos dans l'Anapú, la fréquence plus grande des terres hautes s'indiquait déjà suffisamment.

C'est dans son cours supérieur que le Jacundá communique avec le Tocantins par le Furo do Anil. Dans les hauts, et même dès le point d'arrêt actuel du vapeur, on rencontre la castanha qui est d'autant plus abondante qu'on avance davantage vers le sud.

Le Alto Jacundá est, paraît-il, absolument libre de cachoeiras. On peut passer du Jacundá dans le Tocantins sans rencontrer un travessão. La seule difficulté que présenterait le Furo do Anil serait un barranco d'herbes dans le genre de ceux qu'on trouve dans le Furo do Camuim, barranco que l'on ne peut franchir, du moins avec une igarité, qu'aux eaux moyennes ou tout au moins en profitant de la marée.

En amont du Furo do Anil, le Jacundá, d'ailleurs, fort peu connu à ces hauteurs, serait encore libre de cachoeiras, si on en croit les renseignements de quelques chercheurs de castanhas qui prétendent être allés jusque là. Les arbres à castanhas du Alto Jacundá, comme d'ailleurs tous ceux de la région entre Tocantins et Xingú, seraient nombreux et magnifiques.

1er *novembre.* — Nous allons par les furos au sud du canal de Marajó, à l'est de l'embouchure du Jacundá.

Des végétations basses, des petits palmiers, des bordures de canarana, partant des terrains sous l'eau et pas d'indices, pas plus sur la rive sud que sur la rive nord, d'espaces qui ne soient point noyés. Ces terres auront sans doute leur utilisation plus tard, probablement en plantations de canne à sucre, mais pour longtemps elles resteront ce qu'elles ont été jusqu'à aujourd'hui : un maigre décor équatorial, décor cependant, pour qui le connaît, moins banal que tragique.

Des hommes en chemise blanche et en pantalon, des femmes sobrement vêtues de couleurs claires, des enfants à peu près nus, sont rangés sur les petits appontements des baraques dans des postures endimanchées. Sans doute ils attendent le vapeur, mais d'ailleurs la moindre chose est ici prétexte à « faire dimanche », car en vérité, sous ces latitudes, il est aisé de comprendre que pour beaucoup de gens le « far niente » seul est Dieu.

Un accordéon dévide avec lenteur un air à prétentions graves, le tambour,

— ce fameux tambour qui, des deux côtés de l'Atlantique, sous les latitudes chaudes, fait la joie d'une foule innombrable de bonnes gens, — le tambour scande les nasillements de l'accordéon, cependant que des fusées éclatent dans le ciel de midi. Ces gens-là sont plus près du vrai bonheur que ne le sont les Yankees, si toutefois en matière de bonheur ce sont les bouddhistes qui ont raison.

Nous avons à embarquer deux ou trois barriques de caoutchouc, mais le chargeur n'a pas encore procédé à la fermeture des futailles. Nous attendons bien patiemment, le commandant et les passagers devisant de choses et d'autres avec les gens du barracão. Et une heure se passe dans ces différents exercices.

Cinq minutes plus loin, autre baraque, autre arrêt. Mais ici le caoutchouc est déjà en caisses et l'embarquement se fait sans trop perdre de temps.

Et le voyage se poursuit ainsi, pour moi long exercice de patience et de résignation.

A midi, *Bagre*, avec trois trapiches, une vingtaine de petites casas toutes de rez-de-chaussée seulement, avec sept ou huit d'entre elles couvertes en tuiles.

Nous poursuivons parmi les eaux jaunes de l'Archipel Amazonien, entre des îles et encore des îles. Les mêmes végétations basses des terres noyées s'offrent à l'infini aux diverses échappées d'horizon. A notre droite est le Rio do Oeiras marqué *Araticú* sur certaines cartes.

Le Rio de Oeiras peut demander environ huit marées, soit de six à huit jours d'igarité, pour être remonté jusqu'aux castanhaes de son cours supérieur, castanhaes où il se forme, dans les terres hautes qui sont au nord des Furo do Anil.

Le prétendu Araticú, en réalité, n'existe pas. Le Rio de Oeiras n'a pas d'autre nom que celui sous lequel il est connu. Ce qui a pu donner lieu à la confusion, c'est que le Rio de Oeiras reçoit, dans la partie inférieure de son cours, un petit affluent de gauche, de deux jours environ à la montée, et qui s'appelle, il est vrai, non point Araticú mais Aracaïrú.

De l'embouchure du Rio de Oeiras nous traversons pour aller sur Curralinho. Le remorqueur est en avant, le chaland est à la remorque du *Lobo*, mon

igarité vient ensuite à la remorque du chaland. Il y a peu de mer, du moins au point de vue d'une personne en bonne santé. Cramponné aux cordes du hamac de ma malade, je travaille de mon mieux à neutraliser le roulis et le tangage dont je n'arrive que bien imparfaitement à abolir la sensation.

A la chute du jour, nous passons devant *Curralinho* où nous ne nous arrêtons pas, pas plus qu'à *Boa Vista*, un peu plus loin, dans une petite île accostée à Marajó. Il nous vient de terre une odeur intense et très douce, le parfum de je ne sais quelle fleur, fleur anonyme dont personne autour de nous ne peut me dire le nom.

2. — Nous venons de traverser l'embouchure du Tocantins, la Bahia de Marapatá, comme on l'appelle dans le pays. Nous avons trouvé cette embouchure du Tocantins presque toujours mauvaise, dans un état d'agitation assez désagréable. Des messieurs, des matelots, marins d'eau douce, ne rougissent pas d'avoir le mal de mer. Cramponnés aux cordes du hamac de ma malade, moi et mes hommes luttons par de savantes manœuvres contre le roulis dont les fatigantes secousses seraient si cruellement désagréables à ce pauvre corps sans nourriture depuis douze jours. Depuis douze jours, vous avez bien lu, douze jours sans autre chose qu'un peu de thé et un peu d'eau que l'estomac se refusait à garder.

Comme nous approchons de la capitale de l'Etat, *La Capitale*, comme on dit ordinairement ici en parlant de Pará, les vapeurs se font nombreux sur notre route. Voici le *Pucuruhy*, voici le *Franklin*, tous deux en route pour l'intérieur.

Sur le soir, nous arrivons à Abaïté, d'où, après une heure d'arrêt, nous reprenons notre route sur Pará.

Malheureusement, une demi-heure après avoir quitté la petite ville, un gros temps nous oblige à chercher un refuge dans un petit furo voisin. Profitant d'une courte accalmie, nous retournons au mouillage à Abaïté, d'où nous laisserons passer la tempête.

3. — La tempête a duré assez tard. Peu après minuit, le temps s'étant remis au beau, nous poursuivons notre voyage, la traversée de la Bahia de Marajó, entre la grande île et le petit archipel qui est en face de Pará, étant maintenant devenue possible.

Nous voyons un instant les feux de la petite ville de Conde, puis nous prenons par le Furo do Arrosal, au sud le l'Ilha Carnapijó.

Au petit jour, nous commençons à contourner l'Ilha das Onças et, à dix heures du matin, nous débarquons à Pará, d'où nous étions partis il y a aujourd'hui sept mois. Nous revenons trois de moins : deux sont morts et un troisième, malade et ne voulant plus continuer le voyage, est resté dans l'intérieur.

Qant à celle qui revient dans son hamac, brisée par ses deux périodes presque consécutives de fièvres, elle ne doute pas, ainsi que, d'ailleurs, j'espère bien qu'elle pourra en faire bientôt la preuve, elle affirme qu'en arrivant à Pará elle arrive à la santé.

CHAPITRE XI

Résumé géographique. — Campos. — Plateaux. — Population indigène. — Voies de pénétration. — Colonisation.

Cette région d'environ 300 kilomètres de l'est à l'ouest et de 300 kilomètres du nord au sud, qui s'étend du Bas Tocantins au Bas Xingú et du Rio Laguna au Alto Curupuhy, cette région pouvait être considérée, en dépit de sa proximité de la capitale de l'Etat, comme une des moins connues de tout le Pará. Les sept mois que je viens de consacrer à son étude ne sauraient évidemment nous en donner une connaissance complète, toutefois ils ont valu d'éclaircir bien des points obscurs et de jeter les bases d'une géographie d'ensemble de la région.

Aussi bien, sur ce territoire de moins de 100 000 kilomètres carrés, 30 rios, furos ou lagos explorés, est-ce là une contribution importante à la connaissance définitive de la contrée.

Des 14 rios explorés : Anapú, Pracurú, Curupuhy, Tuéré, Pracupy, Cariatuba, Pracupijó, Gurupahú, Mutunema, Laguna, Juruparijó, Buyussú, Cachuana et Pacajá, — 12 ne sont pas figurés dans l'atlas le plus complet et le plus scientifique qui existe actuellement dans le monde, le *Stielers Hand-Atlas* — (le *Grand Atlas Hachette* n'étant d'ailleurs pas encore terminé). Des 14 rios explorés, le *Stielers* n'en donne que 2 : l'Anapú, qu'il appelle Jacitara, du nom d'une île de ce cours d'eau, et le Pacajá, qu'il appelle Canapú, reservant le nom de Pacajá pour le Camaraipy. Aussi bien, le tracé que le *Stielers* donne de ces divers cours d'eau échappe-t-il à toute discussion à force d'inexactitude. Là où

manquent les bons documents, le meilleur atlas ne peut donner que de mauvaise cartographie.

Pour ce qui est des 10 furos dont j'ai rapporté le levé : Camuim, Marajohy, Tajapurú Grande, Macujabi Breves, Melgaço, Janguy, Tajapurú Sinho, Anapú da Ilha Grande et Pacajahy, 2 seulement, à la fois les plus étendus et les plus intéressants au point de vue géographique, le Furo do Camuim et le Furo do Marajohy, qui prolongent le groupe des îles au sud-ouest de Marajó jusqu'à l'Ilha de Gurupa et à la Bahia do Cachuaná, sont entièrement nouveaux. Nulle carte d'atlas autorisé n'en fait mention.

Enfin, quant à mes 6 lacs : Buyussú do Laguna, Barbeiro, Saparará, Marajohy, Buyussú do Juruparijó et Beribá, ce sont autant de découvertes entièrement nouvelles.

La région d'environ 6,000 kilomètres carrés comprise entre l'Amazone, l'Ilha de Marajó et les bahias, pouvait être considérée comme entièrement inconnue ; j'ai découvert que cette région, limitée à l'ouest par le Furo do Camuim, le Alto Laguna, le Furo do Marajohy et le Rio Marajohy formait une grande île, ou plutôt un ensemble de cinq îles : l'Ilha do Laguna, l'Ilha do Arapapucú, l'Ilha do Mapari, l'Ilha do Rio Preto et l'Ilha do Marajohy, îles prolongeant, en réalité, l'Archipel de Marajó jusqu'à l'extrême limite occidentale du Rio Marajohy — en langue indigène : Petit Marajó).

Dans la région au sud des bahias, j'ai pu établir avec suffisamment de précision l'importance comparée de l'Anapú et de ses deux formateurs, le Curupuhy et le Tuéré, ainsi que celle des deux principaux affluents, le Pracurú et le Pracupy. Le Rio Cachuaná a été levé pour la première fois.

Enfin mon exploration du Pacajá m'a valu les premiers documents positifs qu'il soit possible de présenter sur cette rivière dont la cartographie, pour l'ordinaire, exagère de beaucoup l'importance tandis qu'elle amoindrit si singulièrement celle de l'Anapú-Curupuhy figuré si incomplètement.

Un des traits de géographie physique les plus intéressants de ces contrées, la question des Campos a attiré tout spécialement mon attention. Malheureusement les campos, dont l'existence est si importante et si précieuse dans l'économie générale du pays, les campos sont fort rares dans cette région d'entre Tocantins et Xingú. Je n'ai même connaissance que de quatre campos,

et assez petits, sur toute l'étendue de ce vaste territoire, îlots sporadiques rattachant mal les grands campos de Marajó à ceux de la rive gauche de l'Amazone. Ces quatre petits campos sont celui du *Cruary*; celui d'*entre le Mocajatuba et l'Irapiuna*, finissant au lieu dit Pacoval en face de l'Ilha do Maracaná; ce campo, de bonne qualité et assez étendu, a déjà nourri plus de mille

Campina au Furo do Pacajahy.

têtes de bétail; le campo, médiocre de qualité et d'étendue, d'*entre Maparaná et Atuá*, et le campo do *Marinau* qui donnerait pour cinq cents têtes de bétail. Il existe de petites Campinas, dans l'Ilha do Pacajahy, mais elles sont très peu importantes.

Les Plateaux sont, au même titre que les campos, les accidents géographiques les plus favorables à la colonisation première et au peuplement définitif du pays. Rares aussi, les Plateaux sont cependant, dans la région entre Tocantins et Xingú, beaucoup plus nombreux que les campos.

Les plateaux suffisamment étendus, constituant non plus des îlots au milieu des terres noyées mais de véritables petits milieux géographiques convenant à des groupements de centres coloniaux, les *plateaux de colonisation*, si l'on peut s'exprimer ainsi, sans constituer, il est vrai, et même bien loin de là, la partie la plus étendue des régions qui nous occupent, les plateaux de colonisation sont suffisamment importants pour qu'on les étudie avec quelque détail.

On peut considérer que c'est à partir de l'Anapú do Ilha Grande que ces plateaux, petits et moyens, commencent, puis se poursuivent vers le sud avec plus ou moins de solutions de continuité. Les deux rives de cet Anapú, ou Bas Anapú, la presque totalité de l'Ilha Grande sont de terres élevées, ou non noyées, — ce qui suffit pour qu'on voie là des plateaux, étant donné l'état hydrographique d'une contrée en grande partie au fond de l'eau pendant environ six mois de l'année.

Ensuite, sur les deux rives des Bahias et jusqu'à l'extrémité amont de Os Botos, ce sont, du côté de l'ouest, une suite de petits plateaux entre lesquels coulent les affluents de gauche des Bahias et de l'Anapú, et du côté de l'est un grand plateau qu'on dit présenter, à l'intérieur, assez peu de dépressions, plateau limité au nord et à l'ouest par les Bahias et l'Anapú, à l'est par le Pacajá et, au sud, se continuant par les hautes terres à castanhaes du Pacajá des Cachoeiras.

La Population indigène a-t-elle complètement disparu de ces divers petits bassins d'entre Tocantins et Xingú? Il y a lieu de croire que non.

Les Indiens qui apparaissent de temps à autre sur la rive gauche du Tocantins, dans la région d'Itaboca, de même que ceux que l'on prétend avoir vu descendre le Pacajá il y a déjà quelques années, ces Indiens doivent avoir, selon toute probabilité, pour habitat, les régions faîtières s'étendant entre les premières cachoeiras du Xingú et celles du Tocantins, à peu près entre la Cachoeira Itamaraca et le Travessão dos Patos, à une petite distance au nord de l'Itacayuna et du Alto Itacayuna.

Est-il possible de conjecturer à quelles tribus pourraient appartenir ces Indiens? Pour ce qui est des Indiens apparus dans le Alto Pacajá, ce n'est qu'à titre d'indication qu'on peut supposer qu'ils pourraient peut-être appartenir,

— si douteux que d'ailleurs le fait paraisse en raison de l'énormité de la distance, — à la famille des *Cáyapós-Purucarús* ou à celle des *Cayapós-Chierís*.

Pour ce qui est des *Peuas*, qui ont eu naguère, — le fait est absolument certain, — des maloeas, des aldéias même, à l'Anapú, au Curupuhy, au Tuéré, ces Peuas me paraissent, à n'en pas douter, de la même tribu que ceux du Xingú. Dans ce cas, quel a été l'événement qui, sectionnant les Peuas en deux groupes, a amené la disparition (ou plutôt la fusion dans la population locale) de la branche des Penas du Nord, c'est-à-dire de l'Anapú, du Curupuhy et du Tuéré? La tradition même est muette à ce sujet.

Une autre question vient encore naturellement se poser au sujet des Peuas. Les Indiens communément appelés Assurinis ou Veados, qui attaquent au Xingú, à la Volta et aux Passahy, seraient-ils des Peuas devenus Brabos? Dans l'état actuel de nos connaissances, il nous paraît impossible de répondre à cette question.

Et voilà pour ce qui est de l'indigénat dans cette région. Qu'on ajoute maintenant à toutes ces incertitudes présentes l'ignorance bien plus grande encore dans laquelle on se trouve à l'endroit du passé, qu'on montre à l'œuvre de très anciens artistes indigènes traçant, sur les rochers de quelques cachoeiras, les bizarres figures de la pictographie indienne, au Tuéré et au Pacajá, et on aura dit tout ce qu'il y a à dire sur la matière pour qui ne veut traiter de ces questions, encore si obscures, qu'au seul point de vue de la science positive.

Après la question, fort secondaire ici, de l'indigénat, celle de la qualité, quantité et importance des VOIES DE PÉNÉTRATION sera la dernière que nous aurons à traiter avant d'aborder en elle-même la question primordiale et finale à laquelle se rattachent toutes les autres dans ces contrées : la question de colonisation.

Si on tire une ligne partant de la Cachoeira d'Itamaraca au Xingú et passant par la Cachoeira Peua, au Curupuhy, l'autre Cachoeira Peua du Tuéré, la Cachoeira do Araçahy au Pacajá et le Travessão do Patos au Tocantins, on a, au nord de cette ligne et jusqu'à la ligne des Bahias, jusqu'au Xingú et jusqu'au Tocantins, une région dont tous les cours d'eau principaux, Anapú, Pacajá, Jacundá, etc., et plusieurs de leurs affluents sont déjà partiellement navigués à

la vapeur ou susceptibles de l'être sans travaux d'aménagement, soit un territoire d'environ 300 kilomètres de l'est à l'ouest sur 120 du nord au sud, c'est-à-dire 36 000 kilomètres carrés, région aux portes de Pará pouvant être, grâce à son riche système hydrographique, fécondée et drainée sur un réseau multiple, par la navigation à vapeur.

Mais pour l'œuvre d'utilisation future de ce territoire d'entre Tocantins et Xingú, la population actuelle est véritablement si peu nombreuse, elle est si peu progressiste, — phénomène que l'on constate fréquemment chez les populations des environs immédiats ou médiats des grandes villes, — que si l'on veut traiter de l'utilisation de cette province, c'est le grand mot de colonisation qu'il faut prononcer tout de suite.

La COLONISATION de la région entre Tocantins et Xingú ne sera évidemment pas chose des plus aisées.

Il n'est point nécessaire d'avoir lu tout ce qui a été écrit pour ou contre la colonisation européenne dans la région intertropicale pour savoir combien est controversée la question de l'implantation du blanc comme race en dehors des climats tempérés. Il faudrait un volume pour exposer toutes les théories qui ont eu cours à ce sujet, théories pour la plupart contradictoires, inspirées par des passions de parti et faisant parfois violence aux faits pour les faire entrer de force dans le cadre des idées préconçues.

Je n'ai point l'intention de traiter ici, dans un chapitre dernier d'un voyage d'exploration, d'une question de doctrine aussi ardue que celle de la possibilité de l'adaptation de la race blanche aux régions intertropicales. Je me bornerai à un exposé de faits prouvant que la race blanche est déjà depuis fort longtemps acclimatée dans les régions les plus chaudes ; j'essaierai de démontrer que le milieu Amazonien n'est en aucune façon plus hostile au colon blanc que beaucoup d'autres régions bien plus éloignées de la ligne équatoriale ; enfin, en troisième lieu, j'étudierai sommairement les voies et moyens paraissant les plus propres à assurer le succès de la colonisation européenne dans des régions même actuellement insalubres comme celle d'entre Tocantins et Xingú.

Si l'on remonte aux origines, c'est dans des contrées tropicales, dans les bassins de l'Indus et du Gange, que l'on voit se former et se développer les

premières civilisations des hommes de race blanche. C'est aussi sous le même tropique que s'est développée la première civilisation d'un autre peuple blanc : les Arabes. Trois des grandes religions de l'espèce humaine, le brahmanisme, le bouddhisme et l'islamisme ont été conçues et propagées par des hommes de race blanche vivant sous le tropique, — qui n'est donc point si contraire au développement de la race blanche.

De nos jours, nous voyons un continent nouveau, l'Australie, dont les parties tropicales, le Queensland par exemple, vont se peuplant de blancs tout aussi bien que les parties plus tempérées qui ont, seulement, été peuplées les premières.

Dans l'Afrique du Sud, les blancs du Transvaal, qui vivent sous le tropique austral, ont récemment été à même de nous montrer que leur race n'avait rien d'abâtardi. De même, les blancs de la Réunion, qui constituent aujourd'hui une race remarquable. De même, dans cette partie du monde, les Touaregs et même les Arabes, les uns et les autres vivant sous le tropique septentrional, nous ont montré, à diverses reprises, qu'ils n'étaient nullement des races affaiblies par le climat.

Si nous passons en Amérique du Nord, nous voyons sous le tropique septentrional les blancs du Mexique, de Cuba, de Porto-Rico, des républiques de l'Amérique centrale, se développer en nombre assez rapidement, et attester surabondamment leur parfaite vitalité.

En Amérique du Sud, les peuples du Venezuela, de la Colombie, de l'Ecuador, du Pérou, de la Bolivie et du Brésil, vivant tous sous l'équateur ou sous le tropique, attestent tous par leurs progrès visibles, par leur aptitude à la civilisation, par leurs qualités et même par leurs défauts, qu'ils sont loin, sous ces climats chauds, de dégénérer de leurs aïeux de la péninsule Ibérique. Car si la population est mêlée, ce qui est incontestable, il ne s'en est pas moins maintenu une race blanche, race ou complètement pure ou en présentant toutes les apparences, race qui est placée sans conteste à la tête des destinées de ces différents pays, race qui se multiplie fort bien par elle-même et dans laquelle arrivent à se fondre toutes les autres, et cela d'autant plus inévitablement que l'apport des émigrants d'Europe vient y aider chaque jour.

Je sais bien que l'altitude faisant, dans une certaine mesure, compensation

à la latitude, on a parfois voulu expliquer par cette théorie le phénomène réputé insolite par quelques-uns, de l'acclimatement de la race blanche sous la zone intertropicale. Malheureusement si cette théorie peut servir dans certains cas spéciaux, en règle générale il s'agit bien, tout au contraire, de l'acclimatement de la généralité des blancs aux terres de toute altitude de cette zone encore aujourd'hui redoutée des colons d'Europe, bien que plus d'un million d'Italiens prospèrent aujourd'hui dans le Saõ Paulo, sous le Tropique. L'altitude de S. Paulo dira-t-on compense la latitude, soit, mais aussi, quant à ce qui concerne le Pará, les vents généraux de la vallée de l'Amazone et les Alizés de la haute mer, ont-ils, sur le climat paraense, un effet singulièrement atténuant.

Présenter comme un axiome, ainsi que quelques-uns ont coutume de le faire, la prétendue impossibilité où se trouve la race blanche de faire souche dans la zone intertropicale, est soutenir une contre-vérité qui a été d'abord intentionnellement mise en circulation par les anciens planteurs des colonies à esclaves qui voulaient par là justifier l'institution dont ils vivaient. Ensuite, l'esclavage ayant été aboli, les métis ont repris cette théorie pour leur compte afin de colorer d'une nuance scientifique leur sentiment fort peu modifié à l'endroit de l'ancien maître, et aussi afin de s'assurer, en évitant la concurrence de l'Européen, une facile domination sur le bon noir crédule.

Mais les faits parlent trop haut. Au Brésil, dans tous les États de l'Amérique chaude, dans l'Afrique tropicale du Sud, dans l'Afrique tropicale du Nord, dans l'Inde du Gange et de l'Indus, dans l'Australie tropicale, la race blanche est parfaitement acclimatée. Ici, c'est une expérience de ce siècle, une expérience pour ainsi dire actuelle; là, c'est l'expérience de l'histoire.

Je n'ai jamais varié à ce sujet. Depuis que de premières études, faites il y a longtemps déjà sur cette matière, m'ont permis de me faire une opinion, je suis devenu un de ceux qui pensent que dans l'avenir la terre entière deviendra le domaine de l'homme blanc.

Toutefois ce ne sera pas sans frais. Il est bien des régions où la mortalité de début sera plutôt inquiétante. Les forêts vierges, les espaces noyés, recelent bien des miasmes morbides; la flore, exubérante et sauvage, contre laquelle l'homme n'a pas encore lutté, recèle des poisons parmi ses richesses. Cette

chaude atmosphère intertropicale, aux tons éclatants et variés, est malheureusement le véhicule de la mort traîtresse qui, fluide, invisible, insoupçonnée, plane, silencieuse, au-dessus du front de l'homme, d'autant plus menacé que souvent il ignore le danger ou bien qu'il le nie.

Défrichée, la zone intertropicale devient saine, mais là, plus que partout ailleurs, le défrichement est, de toutes les phases que comporte la colonisation, celle qui est la plus cruelle pour les colons et spécialement pour les nouveaux arrivés. Peut-on prévoir un chiffre de mortalité? Non. On peut seulement dire qu'il dépassera la normale. Sera-t-il double, triple, quintuple, décuple? Cela dépendra surtout de deux choses : le choix qui sera fait des premiers centres de colonisation et les soins médicaux qui seront assurés aux émigrants à leurs débuts.

Aussi bien n'est-ce point seulement la zone intertropicale qui présente ce danger dans lequel se résume tous les autres, mais qui est capital, l'intoxication paludéenne. La Sologne, Marenne, Pelevas, en France; les Marais Pontins en Italie; plusieurs districts de la Grèce; la Metidja et d'autres plaines en Algérie; bien des régions de la République Argentine dans le voisinage du Tropique, — ont prouvé que le *Marais* tuait tout aussi sûrement le colon sous les cieux les plus riants et les plus poétiques que sous le ciel uniformément chaud et pesant de la région intertropicale.

L'ennemi qu'il faut vaincre, à proprement parler, ce n'est point l'Équateur, ce n'est point le Tropique, c'est le Marais. Et pour le vaincre il ne faut point l'attaquer tout de suite de front, il faut, au contraire, commencer par le fuir, s'installer sur les points où il n'étend pas l'empire de ses miasmes délétères, et, de là, petit à petit, prudemment travailler à l'assainir selon les procédés qu'indiqueront le milieu une fois bien étudié et une science enfin bien éclairée. Sinon c'est, de gaieté de cœur ou par ignorance, envoyer des fournées de colons à l'insatiable Minotaure.

Le Marais, — eaux d'inondations hivernales qui n'ont pas un écoulement suffisant et qui, l'été, stagnent, putréfiées; lagunes sans profondeur aux eaux sans courant; terrains bas, sans aération, espèces de cuvettes où s'élaborent des miasmes que les grands vents dispersent, — le Marais, multiple, complexe, Protée, il faut le connaître sous toutes ses formes, il faut le bien étudier, et

commencer par le fuir; fuir même les terres où les vents portent ses miasmes.

Les colons, pour longtemps, ne doivent connaître que les régions hautes ou exposées aux vents généraux salubres. Peu à peu on saura mieux. On n'entendra plus les uns crier comme aujourd'hui : « Terre de Chanaan où coulent le lait et le miel, paradis du genre humain! » tandis que les autres affirment : « Terre où la colonisation européenne est impossible.... » Mieux éclairés, plus compétents, les spécialistes diront seulement : « Milieu complexe, dangereux sur certains points, difficile souvent, mais pourtant immédiatement favorable sur quelques points privilégiés; milieu qui demande de la part du Gouvernement beaucoup de science et beaucoup d'humanité pour assurer le succès de l'œuvre de colonisation, de l'œuvre de peuplement, œuvre qui est difficile partout, qui n'est pas plus impossible au Pará qu'ailleurs, mais qui y est plus difficile et qui demande là encore plus de science, de prudence et d'humanité. »

Comme type de région où la colonisation européenne sera difficile on peut prendre ces territoires d'entre Tocantins et Xingú. Et encore, parmi ces territoires, ne retiendrons-nous que ceux au sud des Bahias. Ceux entre les Bahias, le Marajohy et le Tajapurú ne sont, en effet, qu'une suite à peu près ininterrompue de terres noyées, le véritable Marais, marais là où, il est vrai, le caoutchouc abonde mais où le colon agriculteur ne s'aventurera vraisemblablement pas de sitôt, car il faudrait, au préalable, qu'au prix des plus gigantesques travaux d'aménagement on puisse jamais conquérir quelques lambeaux de terre ferme sur ces espaces toujours plus ou moins couverts par les eaux et qu'on devrait, comme les polders de Hollande, protéger par des digues contre la poussée, si puissante ici, des crues et de la marée.

Sur la rive même des bahias dans la région au nord et, au sud, sur d'assez vastes étendues entre les bahias et la ligne des Cachoeiras qui, d'Itamaraca au Xingú, coupent toutes les petites rivières intermédiaires jusqu'au Travessão de Patos au Tocantins, il est certain que des expériences de colonisation européenne pourront être tentées plus tard, quand une pratique soutenue de la colonisation dans d'autres régions, plus salubres, de l'État de Pará, auront donné à la colonisation Paraense sa méthode, ses maitres et ses auxiliaires.

On saura alors a quoi sont dues toutes ces fièvres de la région, les fièvres du

Cachuaná, les fièvres du Pacajá, on saura exactement quelle est, dans l'insalubrité de la contrée, la part qui revient à l'assacou et au timbó, la part qui revient aux miasmes que le vent du nord-est apporte de l'immense marais voisin, la part qui revient, peut-être, à des causes encore aujourd'hui inconnues.

Toutefois si, sans se laisser effrayer par une mortalité première probablement un peu forte, on voulait, s'armant de toutes les ressources de la médecine préventive et curative, affirmer, pour ainsi dire, la certitude préalable qu'on a de vaincre l'hydre, si l'on voulait tenter une démonstration péremptoire de la possibilité de faire réussir immédiatement une première tentative de colonisation européenne dans ces territoires aujourd'hui affligés, et pour cause, d'une réputation passablement mauvaise, c'est sur les deux rives des bahias et le long du cours de l'Anapú, puis du Curupuhy, qu'il faudrait établir les centres coloniaux.

Dans le Haut Pacajá.

Dans le Pacajá.

Là, l'œuvre, pour être laborieuse et grosse de plusieurs risques, ne serait pas exposée cependant à sombrer presque de suite dans la catastrophe finale. Là, mieux qu'au Pacajá, mieux qu'au Jacundá, il semble qu'avec des précautions, de la ténacité, du courage, on pourrait vaincre. Ce serait une première école intéressante et qui vaudrait peut-être qu'on en fasse les frais. Toutefois serait-il convenable de n'y convier que des colons choisis et sachant comprendre que

si, en toute occasion, ils peuvent absolument compter sur tout le dévouement professionnel et sur toute la science du médecin de colonisation, ils ne doivent pas oublier, pourtant, que c'est, tout d'abord, à leur propre prudence et à leur discernement qu'ils devront de pouvoir, — chose préférable, — se passer de la science et des attentions de celui qui est là pour les guérir.

Les hautes terres, talus, beiradãos, plateaux, qui bordent la rive gauche des bahias jusqu'à l'Anapú proprement dit, le plateau élevé qui des bahias s'étend jusqu'aux rives du Bas Pacajá, les rives de l'Anapú en retrait des varjas marginales, les rives plus hautes du Curupuhy en aval des cachoeiras, donneraient d'excellents résultats si elles étaient cultivées en cacao et en café, ainsi qu'en témoignent les plantations actuelles qu'une population trop clairsemée et d'ailleurs d'une extraordinaire indolence utilise en partie, mais en plus grande partie laisse à l'abandon.

En amont de ses premières cachoeiras, le Curupuhy, avec ses terres hautes semées de castanhaes presque ininterrompus, constituerait vraisemblablement un assez bon territoire de colonisation agricole. Le climat des cachoeiras est sain, la terre avoisinante est fertile, et enfin l'obstacle des grandes distances ne saurait exister puisque les petits vapeurs du pays peuvent arriver jusqu'au seuil du premier Travessão.

Si, dans la région entre Tocantins et Xingú, il est un district, une zone, une ligne, où l'on pourra, le jour venu, sans trop grande imprudence, sans s'exposer à de cruelles déconvenues, où l'on pourra, toutefois avec précaution, sagement, scientifiquement, faire des expériences de colonisation européenne, c'est surtout sur les rives des bahias, de l'Anapú et du Curupuhy. Là, selon toute apparence, école profitable pourrait être faite au minimum de frais.

APPENDICE

Coordonnées. — Météorologie. — Longitudes. — Latitudes. — Altitudes. — Déclinaisons.

LONGITUDES

Cachoeira do Pedral Grande (Alto Curupuhy)	54° 18′ 45″ O. Paris
Confluent du Machiacá et du Mujui (Rio Pracupy)	54° 20′ 00″ O. Paris.
Embouchure du Rio Laguna	53° 12′ 05″ O. Paris.

LATITUDES

Cachoeira do Pedral Grande (Alto Curupuhy)	3° 53′ 25″ S.
Confluent du Machiacá et du Mujui (Rio Pracupy	2° 23′ 30″ S.
Embouchure du Rio Laguna	1° 20′ 00″ S.

ALTITUDES

Cachoeira do Pedral Grande (Alto Curupuhy)	80 mètres.
Cachoeira do Araçahy (Rio Pacajá)	24 —

DÉCLINAISONS

Cachoeira do Pedral Grande (Alto Curupuhy)	2° 30′ à l'Ouest.
Cachoeira do Araçahy (Rio Pacajá)	11° 00′ à l'Ouest.

MÉTÉOROLOGIE

(PLUIES ET ORAGES)

LIEUX	DATES	HEURES
Rio Pracurú.	6 avril 1898	orage de 4 h. 45 à 5 h. 20 du soir.
—	7 —	petite pluie de 9 h. 10 à 9 h. 15 du matin: orage à l'E. à 5 h. du soir: pluie de 5 h. du soir à 3 h. du matin.
—	8 —	orage et pluie de 6 h. 35 du soir à 2 h. du matin.
—	9	orage et pluie de 7 h. à 9 h. du soir.
—	10 —	orage à l'E. à 4 h. 30 du soir; pluie de 4 h. 55 à 5 h. 10. de 6 h. 15 à 6 h. 20 et de 11 h. 45 à 11 h. 55 du soir.
—	11 —	petite pluie de 12 h. 40 à 12 h. 45. de 1 h. 15 à 1 h. 25 et de 2 h. 10 a 2 h. 15 du soir.
—	12 —	petite pluie de 11 h. 40 à 11 h. 45 et de 1 h. 10 à 1 h. 15 du soir; pluie de 3 h. 15 à 3 h. 20; orage à l'E. de 5 h. à 5 h. 20 du soir.
—	13 —	pluie de 2 h. à 2 h. 30 du matin. de 5 h. a 5 h. 20 et de 6 h. 5 à 6 h. 10 du matin.
—	14 —	averse de 2 h. à 3 h. du matin; petite pluie de 10 h. 25 à 10 h. 30, de 10 h. 40 à 10 h. 45, de 10 h. 50 à 11 h. du matin; pluie de 5 h. 50 à 6 h. 10 et de 11 h. 10 à 11 h. 20 du soir.
—	15 —	orage à l'E. à 8 h. 30 du soir; pluie de 8 h. 40 à 8 h. 50 du soir; forte averse de 9 h. 45 à 10 h. 25 du soir.

LIEUX	DATES	HEURES
Rio Pracurú.	16 avril 1898	pluie de 6 h. à 6 h. 15. de 6 h. 30 à 8 h. 30 du matin et de 12 h. 30 à 12 h. 40 du soir.
Rio Anapú.	16 —	orage à l'E. à 8 h. du soir; pluie de 9 h. 15 à 9 h. 40 du soir.
—	17 —	petite pluie de 11 h. 15 à 11 h. 20 du matin; pluie de 3 h. 15 à 3 h. 25 du soir.
—	18 —	brouillard de 6 h. à 9 h.; petite pluie de 11 h. 45 à 11 h. 50; orage à l'E. de 7 h. 20 à 7 h. 50 du soir; pluie de 8 h. à 8 h. 15 du soir.
—	19 —	petite pluie de 10 h. 50 à 10 h. 55 et de 11 h. 30 à 11 h. 35 du matin; pluie de 2 h. 50 à 3 h. 10 du soir.
—	20 —	brouillard de 5 h. à 7 h. du matin; petite pluie de 11 h. 15 à 11 h. 20 du matin et de 4 h. 50 à 4 h. 55 du soir; pluie de 8 h. 30 à 8 h. 45 et de 10 h. 10 à 10 h. 35 du soir.
—	21 —	pluie de 3 h. 20 à 3 h. 25 du soir; orage à l'E. de 3 h. 50 à 4 h. du soir; pluie de 4 h. 45 à 5 h. du soir et de 9 h. à 9 h. 20 du soir; orage au S. et pluie de 9 h. 30 à 10 h. 10 et de 11 h. 15 à 11 h. 45 du soir.
—	22 —	brouillard de 5 h. à 6 h. 30 du matin; pluie de 1 h. 10 à 1 h. 15 du soir.
Alto Anapú.	23 —	petite pluie de 12 h. 25 à 12 h. 40 du soir; orage à l'E. de 3 h. 5 à 3 h. 15 et de 4 h. 20 à 4 h. 25 du soir; averse de 5 h. 10 à 5 h. 20 du soir; orage au S.-E. de 5 h. 30 à 5 h. 50 du soir.
—	24 —	petite pluie de 11 h. 10 à 11 h. 15 du matin; orage à l'E. de 3 h. 30 à 4 h. du soir; averse de 4 h. 10 à 4 h. 25 du soir.
—	25 —	petite pluie de 2 h. 30 à 2 h. 32 du soir; pluie de 3 h. 31 à 3 h. 39 du soir.
—	26 —	pluie de 3 h. 44 à 3 h. 55 du soir.
Rio Curupuhy.	27 —	orage au N. de 2 h. à 2 h. 30 du soir; orage à l'E. de 7 h. 30 à 7 h. 50 du soir.

LIEUX	DATES	HEURES
Rio Curupuhy	28 avril 1898	pluie de 1 h. 45 à 1 h. 48 du soir.
—	29 —	pluie de 6 h. à 6 h. 5 du matin; orage et pluie de 3 h. 25 à 3 h. 45 du soir.
—	30 —	pluie de 1 h. à 2 h. du matin et de 4 h. 10 à 4 h. 15 du soir.
—	1er mai	pluie de 1 h. à 2 h. du matin et de 4 h. 10 à 4 h. 15 du soir.
—	2 —	pluie de 2 h. à 3 h. du matin.
—	3 —	petite pluie de 7 h. 15 à 7 h. 17 du matin.
—	4 —	petite pluie de 12 h. 35 à 12 h. 40 et de 1 h. à 1 h. 15 du soir: orage à l'E. de 5 h. 45 à 6 h. du soir.
—	5 —	brouillard de 5 h. à 7 h. 40 du matin; pluie de 2 h. à 2 h. 8 du soir; orage au N. de 2 h. 30 à 2 h. 40 du soir.
—	6 —	averse de 1 h. à 2 h. du matin.
Rio Tuéré.	6	pluie de 3 h. 35 à 4 h. 10 du soir et de 10 h. à 10 h. 30 du soir.
—	7 —	pluie de 6 h. 20 à 6 h. 40, de 6 h. 50 à 7 h. 5 et de 7 h. 40 à 7 h. 50 du matin; orage a l'O. de 10 h. à 10 h. 25 du soir et pluie de 10 h. 15 à 11 h. du soir.
—	8	pluie de 10 h. 50 à 11 h. 40 du matin.
—	9 —	orage au N. de 7 h. à 7 h. 30 du soir: pluie de 11 h. à 11 h. 20 du soir.
—	10 —	pluie de 12 h. à 12 h. 20 et de 1 h. 50 à 2 h. du soir: orage de 6 h. à 6 h. 40 du soir; pluie de 10 h. à 10 h. 15 du soir.
—	11 —	orage et pluie de 4 h. à 5 h. du matin; pluie de 3 h. à 3 h. 10 du soir.
—	12 —	pluie de 2 h. à 5 h. 30 du matin, de 6 h. a 6 h. 15, de 7 h. à 7 h. 20 du matin, de 2 h. à 2 h. 50 et de 4 h. à 4 h. 15 du soir.
—	13 —	petite pluie de 3 h. 15 à 3 h. 20, de 3 h. 45 à 3 h. 50, de 5 h. 45 à 6 h. et de 10 h. à 10 h. 15 du soir.
—	14 —	pluie de 2 h. à 2 h. 30 du matin.
Alto Anapú.	15 —	pluie de 3 h. à 3 h. 15, de 7 h. 15 à 8 h. 15 et de 11 h. 15 à 11 h. 20 du matin.

LIEUX	DATES	HEURES
Alto Anapú.	16 mai 1898	pluie de 2 h. 15 à 2 h. 30, de 2 h. 40 à 2 h. 50 et de 3 h. 10 à 3 h. 20 du soir.
Rio Anapú	17 —	petite pluie de 1 h. 35 à 1 h. 37 et de 4 h. 50 à 5 h. du soir.
—	18 —	averse de 6 h. à 6 h. 40 du matin; pluie de 1 h. à 1 h. 10 du soir; averse de 2 h. 5 à 2 h. 20 du soir.
—	20 —	pluie de 8 h. 30 à 8 h. 40 du matin, de 11 h. à 11 h. 15 du matin; orage à l'E. de 2 h. 45 à 3 h. du soir.
—	21 —	pluie de 6 h. à 6 h. 10 et de 6 h. 20 à 6 h. 30 du matin.
—	23 —	orage à l'E. à 9 h. 30 du matin; pluie de 10 h. à 10 h. 15, de 10 h. 20 à 10 h. 30, de 10 h. 45 à 10 h. 55 du matin; orage au S.-O. de 3 h. 45 à 3 h. 55 du soir; pluie de 4 h. 30 à 4 h. 35, de 4 h. 45 à 4 h. 50 du soir; orage au N. de 7 h. 15 à 8 h. du soir; orage et pluie de 9 h. 30 à 9 h. 50 du soir.
—	24 —	pluie de 6 h. 40 à 8 h. et de 9 h. 40 à 9 h. 50 du matin; orage au S. de 5 h. 30 à 5 h. 50 du soir; pluie de 6 h. 30 à 8 h. du soir.
Rio Pracupy.	25 —	petite pluie de 8 h. 15 à 8 h. 22 du matin.
—	27 —	pluie de 1 à 2 h. du matin; petite pluie de 7 h. 50 à 7 h. 55 du matin.
—	28 —	petite pluie de 6 h. 30 à 7 h. 5, de 10 h. 20 à 10 h. 25, de 11 h. 10 à 11 h. 15 du matin et de 3 h. 15 à 3 h. 40 du soir.
Rio Cariatuba.	29 —	pluie de 4 h. à 6 h. et de 6 h. 15 à 8 h. 30 du matin.
—	30 —	pluie de 2 h. à 9 h. du matin et de 10 h. du soir à minuit.
—	31 —	pluie de 1 h. à 6 h. du matin; petite pluie de 11 h. 50 à 11 h. 55 du matin; pluie de 12 h. à 12 h. 10, de 12 h. 25 à 12 h. 35, de 12 h. 50 à 12 h. 55, de 2 h. 5 à 2 h. 11, de 2 h. 15 à 2 h. 19, de 2 h. 25 à 2 h. 30 et de 4 h. 15 à 4 h. 28 du soir; orage au

LIEUX	DATES		HEURES
			S. de 5 h. à 7 h.; orage et pluie de 7 h. 15 à 7 h. 50 du soir.
Rio Cariatuba	1er	juin 1898	petite pluie de 7 h. 40 à 7 h. 43 du matin; pluie de 12 h. 15 à 12 h. 20 du soir; orage à l'E. de 6 h. à 6 h. 35 du soir.
Rio Anapú.	3	—	pluie de 8 h. 15 à 8 h. 20 du soir.
—	6	—	pluie de 8 h. 45 à 9 h. et de 11 h. à 11 h. 50 du soir.
—	7	—	pluie de 1 h. à 4 h. du matin.
—	8	—	pluie de 8 h. 20 à 8 h. 32, de 8 h. 40 à 8 h. 45 et de 10 h. 30 à 10 h. 40 du soir.
Bahia do Caxuaná.	11	—	pluie de 12 h. 20 à 12 h. 30 et de 6 h. à 6 h. 20 du soir.
Bahia do Camuim.	14	—	orage à 4 h. du soir.
Largo do Pracupijó. . . .	15	—	pluie de 2 h. 20 à 2 h. 25 du soir.
Rio Mutunema.	17	—	petite pluie de 6 h. 45 à 6 h. 55 du matin et de 2 h. 20 à 2 h. 25 du soir.
Largo do Pracupijó. . . .	18	—	petite pluie de 1 h. à 1 h. 5 et de 2 h. 10 à 2 h. 15 du soir.
Rio Gurupahú.	19	—	pluie de 4 h. à 5 h. du matin; petite pluie de 7 h. 30 à 7 h. 35 et de 8 h. 5 à 8 h. 10 du matin; pluie de 1 h. 10 à 1 h. 20 du soir, averse de 1 h. 25 à 1 h. 35 du soir; petite pluie de 2 h. 20 à 2 h. 25.
—	20	—	pluie de 1 h. 5 à 1 h. 10, de 1 h. 12 à 1 h. 15 et de 4 h. 25 à 4 h. 27 du soir.
Largo do Pracupijó. . . .	21	—	pluie de 9 h. 40 à 9 h. 55 du soir.
Furo do Laguna.	23	—	pluie de 9 h. à 11 h. du soir.
—	24	—	pluie de 2 h. à 3 h., de 4 h. à 5 h. du matin, de 12 h. 15 à 12 h. 20 et de 1 h. 50 à 1 h. 55 du soir.
Rio Laguna.	25	—	averse de 1 h. 25 à 1 h. 35 du soir.
Furo do Marajoby.	29	—	pluie de 9 h. 10 à 9 h. 18 du soir.
—	30	—	pluie de 2 h. 30 à 2 h. 45 du matin.
Rio Laguna.	3	juillet	pluie de 1 h. 45 à 2 h. du soir.
—	5	—	petite pluie de 2 h. 50 à 2 h. 55 du soir.
Breves.	9	—	petite pluie de 1 h. 5 à 1 h. 10 du soir.
Bas Anapú.	13	—	petite pluie de 6 h. 45 à 6 h 50 de 7 h. 20 à 7 h. 25 et de 7 h. 30 à 7 h. 35 du matin.

LIEUX	DATES		HEURES
Bas Anapú	14 juillet	1898	pluie de 1 h. à 1 h. 20 du matin.
Largo do Pracupijó. . . .	16	—	orage au N. de 6 h. à 6 h. 10 du soir.
—	18	—	pluie de 5 h. 50 à 6 h. du matin; orage au S. de 3 h. 30 à 3 h. 45 du soir; averse de 3 h. 45 à 4 h. 20 du soir; petite pluie de 4 h. 20 à 4 h. 28 du soir.
—	19	—	averse de 2 h. 20 à 2 h. 30 du matin; pluie de 1 h. 10 à 1 h. 14 et de 3 h. 10 à 3 h. 24 du soir.
—	24	—	pluie de 1 h. à 1 h. 15 du matin; petite pluie de 1 h. 30 à 1 h. 40 du soir; orage au N. de 4 h. 45 à 5 h. 10 du soir et pluie de 5 h. à 5 h. 15 du soir.
—	25	—	pluie de 12 h. 5 à 12 h. 10 du soir.
Furo do Laguna.	26	—	Trovoada de 3 h. à 3 h. 30 du matin; pluie de 5 h. 10 à 5 h. 20 et de 5 h. 45 à 6 h. du soir.
—	27	—	pluie de 1 h. à 1 h. 20 du matin.
—	28	—	pluie de 2 h. à 2 h. 15 du matin.
Rio Cachuaná.	29	—	petite pluie de 9 h. 10 à 9 h. 20 du soir.
—	31	—	pluie de 3 h. 10 à 3 h. 12 et de 10 h. 15 à 10 h. 50 du soir.
Bahia do Cachuaná. . .	4	août	orage à l'E., de 6 h. 30 à 6 h. 55 du soir.
—	5	—	orage et pluie de 9 h. 30 à 10 h. du soir.
—	6	—	orage à l'O., de 2 h. 45 à 3 h. du soir; pluie de 3 h. 40 à 3 h. 52 du soir.
—	7	—	orage à l'E., de 1 h. 10 à 1 h. 30 du soir; pluie de 1 h. 45 à 1 h. 55 du soir.
—	11	—	pluie de 8 h. 45 à 9 h. 5 du soir.
—	12	—	orage à l'E., de 6 h. 20 à 6 h. 30 du soir; pluie de 7 h. 40 à 8 h. 20 et de 9 h. à 9 h. 20 du soir.
—	1	—	orage à l'E., de 4 h. à 4 h. 40 du soir; pluie de 5 h. à 5 h. 10 du soir; orage au S. de 6 h. 15 à 6 h. 40 du soir; pluie de 6 h. 15 à 6 h. 45.
—	15	—	orage au S. de 5 h. 50 à 6 h. 30 du soir; orage au N. de 7 h. 20 à 8 h. 15 du soir.
Rio Anapú	18	—	orage à l'E. de 8 h. 50 à 9 h. 20 du soir;

LIEUX	DATES	HEURES
		orage au N. de 9 h. 30 à 9 h. 50 du soir; pluie de 9 h. 40 à 9 h. 42 et de 10 h. 12 à 10 h. 24 du soir.
Rio Anapú	23 août 1898	orage au N. de 4 h. 15 à 4 h. 25 du soir; orage et pluie de 5 h. 40 à 6 h. 30, et de 9 h. à 9 h. 20 du soir.
Rio Tuéré	29 —	orage au N. de 6 h. 30 à 8 h. du soir: pluie de 8 h. à 8 h. 40, de 10 h. à 10 h. 10 et 11 h. 30 à 11 h. 45 du soir.
Rio Curupuhy.	30 —	orage au N. de 4 h. 45 à 4 h. 55; averse de 5 h. 10 à 5 h. 45 et de 7 h. 10 à 7 h 35 du soir.
—	2 septembre	petite pluie de 4 h. 10 à 4 h. 15 du soir.
—	4 —	orage au N. de 3 h. 45 à 3 h. 55 du soir.
—	5 —	petite pluie de 10 h. 35 à 10 h. 40 du matin.
—	13 —	petite pluie de 3 h. 10 à 3 h. 30 et de 4 h. 40 à 4 h. 45 du soir.
—	19 —	pluie de 3 h. 25 à 3 h. 45; orage et pluie de 5 h. 25 à 6 h. 35 et de 7 h. 10 à 7 h. 18 du soir.
Rio Anapú	21 —	orage à l'E. de 3 h. à 3 h. 25 du soir.
—	22 —	orage au S. de 5 h. 10 à 5 h. 20 du soir; pluie de 5 h. 25 à 5 h. 40 du soir: orage et pluie de 6 h. 20 à 6 h. 30 et de 9 h. 25 à 9 h. 33 du soir.
—	23 —	pluie de 1 h. 45 à 2 h. du soir; orage à l'E. de 2 h. 40 à 2 h. 55, de 3 h. à 3 h. 20; orage à l'O., de 4 h. 50 à 5 h. 05: orage et pluie de 7 h. 10 à 8 h. 50.
—	24 —	pluie de 3 h. 40 à 3 h. 45.
Bahia dos Bottos.	27 —	orage au N., de 8 à 8 h. 40 du soir; trovoada et pluie de 8 h. 20 à 8 h. 35 du soir.
Bahia do Cachuaná. . . .	28 —	orage à l'E., de 8 h. à 8 h. 20 du soir.
Pracajurá.	29 —	pluie de 3 h. 40 à 3 h. 55: orage au N.-O. de 7 h. 10 à 7 h. 40 du soir.
Bahia do Camuim	30 —	orage au S. de 3 h. 40 à 4 h. du soir; orage à l'E. de 5 h. 15 à 5 h. 40; pluie de 5 h. 45 à 6 h. du soir: orage à l'O. de 6 h. 45 à 7 h. 15.

LIEUX	DATES		HEURES
Bocca do Pracupijó . . .	1er	octobre 1898	pluie de 6 h. 30 à 6 h. 45 du matin.
—	2	—	pluie de 11 h. 40 à 11 h. 50 du matin, de 1 h. 45 à 1 h. 48 du soir; orage à l'E. de 3 h. 30 à 4 h. 30 du soir et pluie de 3 h. 35 à 4 h. 10 du soir; orage au N. de 6 h. 45 à 6 h. 55; pluie de 8 h. 25 à 9 h. du soir.
—	3	—	orage et pluie, de 8 h. à 8 h. 40 du soir.
—	4	—	pluie de 1 h. 45 à 1 h. 50 du soir; orage à l'E., de 3 h. 10 à 3 h. 45; pluie de 4 h. 50 à 4 h. 55; pluie et orage de 5 h. 30 à à 5 h. 42.
Furo do Pacajahy	8	—	orage à l'O. de 4 h. 10 à 4 h. 35 du soir.
—	9	—	orage au N. de 4 h. 45 à 6 h. 10 du soir.
Rio Pacajá	11	—	petite pluie de 11 h. 30 à 11 h. 35 du matin, de 12 h. 40 à 12 h. 43 du soir; averse de 8 h. à 8 h. 15 du soir.
—	13	—	pluie de 1 h. 15 à 1 h. 20 du soir.
—	15	—	pluie de 3 h. 15 à 3 h. 20 du soir.
—	16	—	pluie de 3 h. 30 à 3 h. 50 du soir.
—	18	—	petite pluie de 10 h. 30 à 10 h. 35 du matin; de 12 h. 10 à 12 h. 14 et de 12 h. 40 à 12 h. 43 du soir; orage à l'E. de 2 h. 15 à 2 h. 30; pluie de 4 h. 20 à 4 h. 50.
Rio Pacajá	19	—	pluie de 4 h. à 4 h. 10 du soir.
—	20	—	petite pluie de 2 h. 10 à 2 h. 12 du soir.
—	21	—	petite pluie de 2 h. 15 à 2 h. 17 du soir.
—	26	—	orage à l'O. de 3 h. 25 à 3 h. 50 du soir; orage à l'E. de 5 h. 45 à 9 h. 10 du soir; pluie de 9 h. 20 à 9 h. 30 du soir.
—	27	—	orage au N. de 2 h. 30 à 2 h. 50 du soir; pluie de 4 h. 10 à 4 h. 15.
Portel	30	—	pluie de 4 h. 30 à 4 h. 55 et de 5 h. 45 à 5 h. 50 du soir.
Rio Jacundá	31	—	pluie de 1 h. 10 à 1 h. 13 du soir.
Furo do Arrozal.	3	novembre	petite pluie à 6 h. 40 du matin.

TABLE DES GRAVURES[1]

1. — La laucha *Anapú* au port de Eduardo 8
2. — Barracão de Eduardo à l'Anapú 9
3. — Au port de Eduardo 12
4. — Barqueiros 13
5. — Pedro Teixeira 16
6. — Barqueiros 17
7. — João, un de mes barqueiros 20
8. — Hippolyto 21
9. — L'Auapú en amont de Eduardo 24
10. — Confluent du Pracurú 25
11. — Terminus dans le Pracurú 28
12. — Cachoeira da Samahuma (aval) 29
13. — Cachoeira da Samahuma (amont) 32
14. — Cachoeira da Ipuama 33
15. — Cachoeira da Ipuama après la crue 36
16. — Sous bois à la Cachoeira da Ipuama 37
17. — Léon Rabourdin 40
18. — Tombe de Léon Rabourdin 41
19. — Vue prise de Os Botos 44
20. — A l'Enseada do Muritú 45
21. — Largo do Pracupijó 48
22. — Entrée du Pracupijó 49
23. — Casa de Nascimento au Pracupijó 52
24. — Nascimento 53
25. — L'*Anapú* à l'entrée du Pracupijó 56
26. — Types de l'intérieur 57
27. — Dans le Pracupijó 60
28. — Dans le Pracupijó 61
29. — Dans le Gurupahú 64
30. — Barranco du Haut Gurupahú 65
31. — Barranco dans le Mutunema 68
32. — Barranco dans le Haut Mutunema 69
33. — Le terminus au Mutunema 72
34. — Le grand barranco du Furo do Laguna 73
35. — Barracão de Chico Magalhens (Furo do Laguna) 76
36. — Dans le Furo do Laguna 77

1. D'après les photographies prises par Mme Henri Coudreau pendant la durée du voyage.

37. — Dans le Furo do Laguna 80
38. — Entrée du Furo do Laguna (Rio Laguna) 81
39. — Furo do Marajohy 84
40. — Barracão dans le Rio Laguna (confluent du Arapapucú 85
41. — Rive du Tajapurú Grande 88
42. — Vapeur en marche dans le Tajapurú Grande 89
43. — Dans le Tajapurú Grande 92
44. — Trois de notre troupe 93
45. — Dans le Lago Juruparijó 96
46. — Le Lago Juruparijó en amont 97
47. — Rive de l'Igarapé do Juruparijó 100
48. — Igarapé do Juruparijó 101
49. — Le « Camp de la fièvre », au Cachuaná 104
50. — Casa de Damaso 105
51. — Damaso 108
52. — Cachoeira do Pancada Grande (Rio Tuéré) 109
53. — Grande chute de la Pancada Grande (Rio Tuéré) 112
54. — Pierre dessinée de la Cachoeira da Pancada Grande (Rio Tuéré) 113
55. — En amont de la Cachoeira da Pancada Grande (Rio Tuéré) 116
56. — Cachoeira das Tabocas 117
57. — Les Tabocas 120
58. — Cachoeira do Maguary (Rio Curupuhy) 121
59. — Dans le Haut Curupuhy 124
60. — Dans le Haut Curupuhy 125
61. — Dans le Haut Curupuhy 128
62. — I. Passage d'un Travessão (Curupuhy) 129
63. — II. Passage d'un Travessão (Curupuhy) 132
64. — III. Passage d'un Travessão (Curupuhy) 133
65. — En aval de la Cachoeira do Pedral Grande (Curupuhy) 137
66. — Cachoeira do Pedral Grande (Curupuhy) 141
67. — Dans la cacaoyère du Curupuhy 145
68. — Dans la cacaoyère du Curupuhy 145
69. — Tronc d'arbre, au Curupuhy 153
70. — Grand arbre, au Curupuhy 157
71. — Sous bois, au Curupuhy 161
72. — Canal do Pracajurá 165
73. — Habitants du Pracajurá 169
74. — Furo do Pacajahy 177
75. — Dans le Furo do Pacajahy 177
76. — Campina au Furo do Pacajahy 185
77. — Dans le Haut Pacajá 193
78. — Dans le Pacajá 193

Quinze Cartes.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 1

CHAPITRE PREMIER

Europe et Amazonie. — Au sud de Marajó. — Les *Bahias*. — Melgaço et Portel. — Le Rio Anapú. — Le Rio Pracurú. — Terres noyées. — Caoutchouc et castanha. 6

CHAPITRE II

Alto Anapu. — Service photographique et service de renseignements. — Le Alto Anapú. — Peu d'agriculture. — Midi. — Sentiers du Alto Anapú au Pacajá. — Cimetière. — Couleurs. — Curupuhy. — Le Curupuhy est la continuation de l'Anapú. — Cacaoyers sylvestres. — Chasse. — Premières cachoeiras. — Cachoeira da Samahuma. — Tuéré. — Jours tristes. Barreiras. — Toujours la pluie et les marais. — *Cachoeira da Ipuama*. — Damaso et ses renseignements sur le Alto Curupuhy 23

CHAPITRE III

Chez Eduardo. — Les anciens Indiens de l'Anapú. — *Mort de Léon Rabourdin*. — Descente de l'Anapú. — Géographie locale. — Voyage de Madame Coudreau à Pará. — Exploration du Pracupy. — Exploration du Cariatuba 46

CHAPITRE IV

Fecho do Castanhal. — Ilha Tajapú et Ilha Pracajurá. — Bahia do Cachuaná et Bahia do Camuim. — La Région des Bahias et la Colonisation européenne. — Enseada do Muritú. — Largo do Pracupijó. — Rios Pracupijó, Mutunema, Gurupahú. 62

CHAPITRE V

Voyage circulaire par le Furo do Camuim, le Rio Laguna et le Janguy. — Lago Juruparijó, Lago Mamiarú. — Rio Laguna. — Lagunas Sapararashinho, Saparará, Buyussú et Barbeiro. — Furo do Marajohy. — Du Marajohy du Laguna au Marajohy ou Marajomiry de l'Amazone. — Rio Laguna en aval. — Rio Arapapucú et Lago do Arapapucú. — Commu-

nication du Lago do Arapapucú avec le Furo do Marajohy, le Rio Arapapucú et le Rio Preto. — Ilhas du Laguna, du Marajohy, du Rio Preto, de l'Arapapucú et du Mapari. — Le Tájapurú Grande. — Furo do Macujubi. — Canal do Pracachy. — Furo de Breves. — Breves. — Furo de Malgaço. — Tajapurú Sinho. — Furo do Janguy. — Bas Anapú. — Retour chez Manoel do Nascimento. 75

CHAPITRE VI

Les « îles de terre haute » dans les marais. — Une lettre de M. Émile Levasseur — Voyage au Lago Juruparijó. — Les terres de la rive du Cachuaná. — Bas Cachuaná et Haut Cachuaná. — La population du Rio Cachuaná. — Les Fièvres. — *Mort de Domingo.* — *Madame Coudreau gravement malade.* — Convalescence à la côte du Pracajurá. 99

CHAPITRE VII

Vers le Alto Curupuhy. — Stoïcien malgré lui. — Par les vents. — L'état sanitaire du pays. — La tombe de Léon. — Rives noyées. — Le froid de l'été. — Encore dans le Tuéré. — Les cultivateurs : Damaso. — *Cachoeira Peua.* — *Pancada Grande.* — « Pierres de cristal ». — Roche dessinée, à la Pancada Grande. — Confession tardive. — Indiens et Troglodytes. — L'Indien et le Colon. — Les États-Unis et la Plata. — La conquête blanche. — L'arche de Noë de Damaso. — Dans le Curupuhy. — *Cachoeira Peua* (du Curupuhy). — *Cachoeira da Tacuan.* — La *Cachoeira da Samahuma* aux basses eaux. — *Travessão do Chapeo virado.* — La castanha. — *Cachoeira do Maguary.* — *Travessão do Morabaxo.* — *Cachoeira dos Furos.* — Aspects du Alto Curupuhy en amont. — *Cachoeira do Pedral Grande.* — Retour. — *Caccoyère do Curupuhy.* — Au campement de la Cachoeira Peua. — Préparation du voyage au Pacajá 115

CHAPITRE VIII

Que reste-t-il des Peuas? — Doléances de seringueiros. — « Registre des terres » et « Plan cadastral des terres ». — Baraques périodiquement habitées et abandonnées. — La fumée du caoutchouc. — Une voile. — Manoel, malade, reste chez Eduardo; un jeune Cearense, Francisco, le remplace. — Le Moyen Anapú. — « Varjas ». — Bonnes terres et terres médiocres. — Marcello et la colonisation aux Botos. — Ce que le bas peuple croit suffisant pour s'approprier une terre. — Tempêtes dans les Bahias. — Décadence de l'agriculture sur les rives des Bahias. — Histoires de volailles. — Un israélite marocain planteur de caoutchouc. — Orages du soir. — Beiradaõs en amont de Ponta Grande. — Les cultures du plateau. — Traversée de la Ponta Grande à la Ponta do Pracupijó. — Chez Nascimento. — Indifférence au pain. — Un remède qui guérit la lèpre. — La gymnote et le tabac à chiquer. — Encore le Monde Amazonien. — Double fièvre bilieuse. — Départ pour le Pacajahy et le Pacajá. — Furos, ilhas et campinas du Pacajahy 135

CHAPITRE IX

Le Rio Pacajá. — Les maladies, l'endémisme et l'incurie. — Plantations du Bas Pacajá, leur état d'abandon. — Bom Jardim. — La navigation à vapeur dans le Bas Pacajá. — Pauvres

gens et maigres chiens. — Arrivée de la lancha *Anapú*. — Similitude du Pacajá et de l'Anapú. — Pays plat, rives basses, quelques collines. — Sentier de l'Anapú par le Manduacari. — Encore le *timbó*. — Paysages semblables à ceux de l'Anapú. — Nombreux affluents, la plupart peu importants. — Quelques îles. — Francisco, malade, est renvoyé chez Eduardo par le chemin du Manduacari. — Renseignements sur le chemin du Manduacari. — Capuera indienne de la Prainha. — Caoutchouc et castanha au Pacajá. — Le Pacajá est et a toujours été peu peuplé. — *Rio Uriuaná*. — Bertino. — Pereira. — Madame Coudreau prend les fièvres du Pacajá. — Collines. — Rio Cururuy. — *Cachoeira Uruáu*. — *Cachoeira dos Tres Travessãos*. — *Cachoeira do Araçahy*. — Le Pacajá en amont. — État très grave de Madame Coudreau. — Retour. — Les effets du timbó. — L'*assacú*. — La flore toxique. — Le laboratoire Amazonien. — La nuit dans les baraques. — A propos de l'indigène. — Quelques lignes sur l'Indien Paraense. — Rencontre d'un petit vapeur, le remorqueur *Lobo*, qui nous ramène à Pará. 149

CHAPITRE X

Dans le chaland. — Le *Lobo* poursuit jusqu'à l'Aratáu. — Le matin humide et froid. — Les forêts de l'Amazonie et celles de la Gaule antique. — Le Camaraipy. — Orchestre au désert. — Furo da Campina. — Dans le Jacundá. — Communication du Jacundá avec le Tocantins par le Furo do Anil. — Le Alto Jacundá. — Par les Furos au sud du Canal de Marajó. — Accordéon, tambour et fusées. — *Bagre*. — Le Rio de Oeiras et l'*Aracairu*. — *Curralinho*. — Boa Vista. — Traversant l'embouchure du Tocantins. — Pará. 175

CHAPITRE XI

Résumé géographique. — Campos. — Plateaux. — Population indigène. — Voies de pénétration. — Colonisation. 183

APPENDICE

Coordonnées. *Longitudes. Latitudes. Altitudes. Déclinaisons* 195
Météorologie. 197
Table des gravures 205
Cartes. 207
Table des matières 208

CE VOLUME

A ÉTÉ RÉDIGÉ ET LES CARTES EN ONT ÉTÉ ÉTABLIES

du 3 novembre au 6 décembre 1898.

Pará, 5 décembre 1898.

H. C.

39465. — PARIS, IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE
9, RUE DE FLEURUS, 9

ENTRE TOCANTINS ET XINGÚ

par **HENRI COUDREAU**

Carte établie par O. COUDREAU

1898

Échelle 1 à 100,000. 0 1 2 3 4 5 Kilom.

Légende. — Plage.

Rochers.

Habitation, Village.

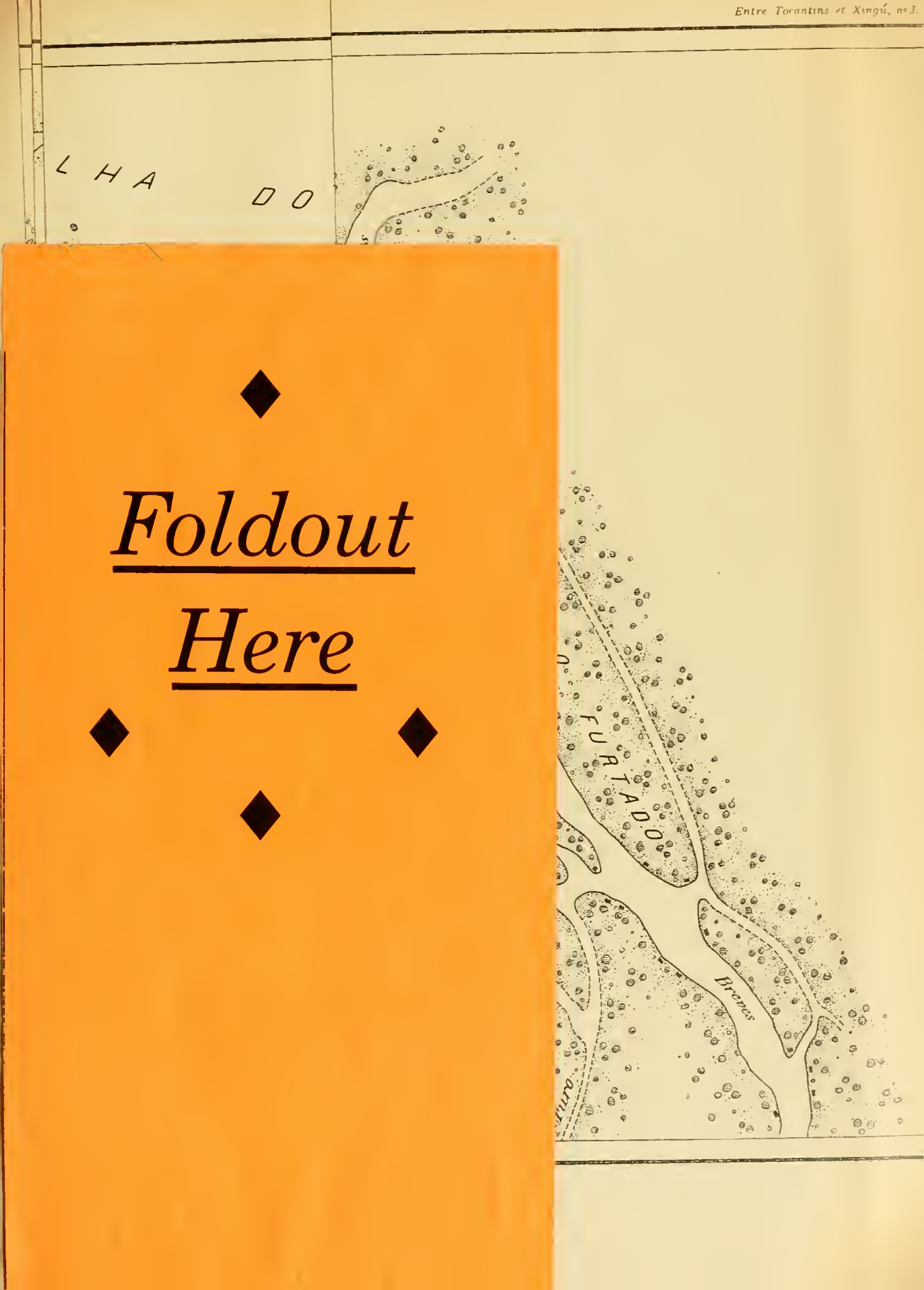
Habitation abandonnée, Village abandonné.

Station de chasse.

Roça, Cultures.

Végétations obstruantes.

Foldout Here



Foldout Here

Foldout Here

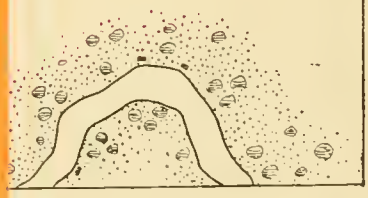
Foldout Here

Entre Tocantins et Xingú, nº 6

FERNIQUE FILS PH. SC.

Foldout Here

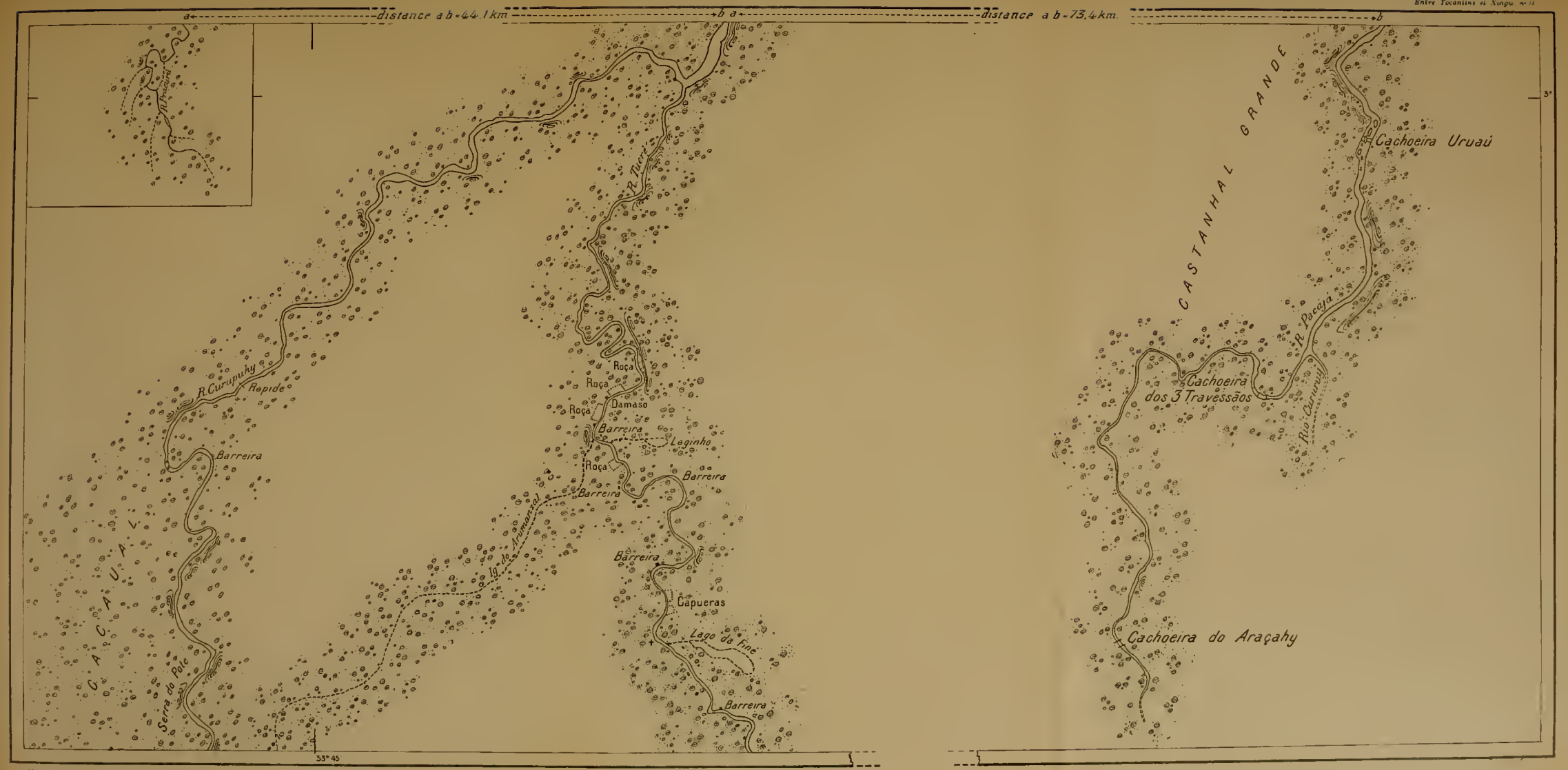
Foldout Here



Foldout Here

Foldout Here

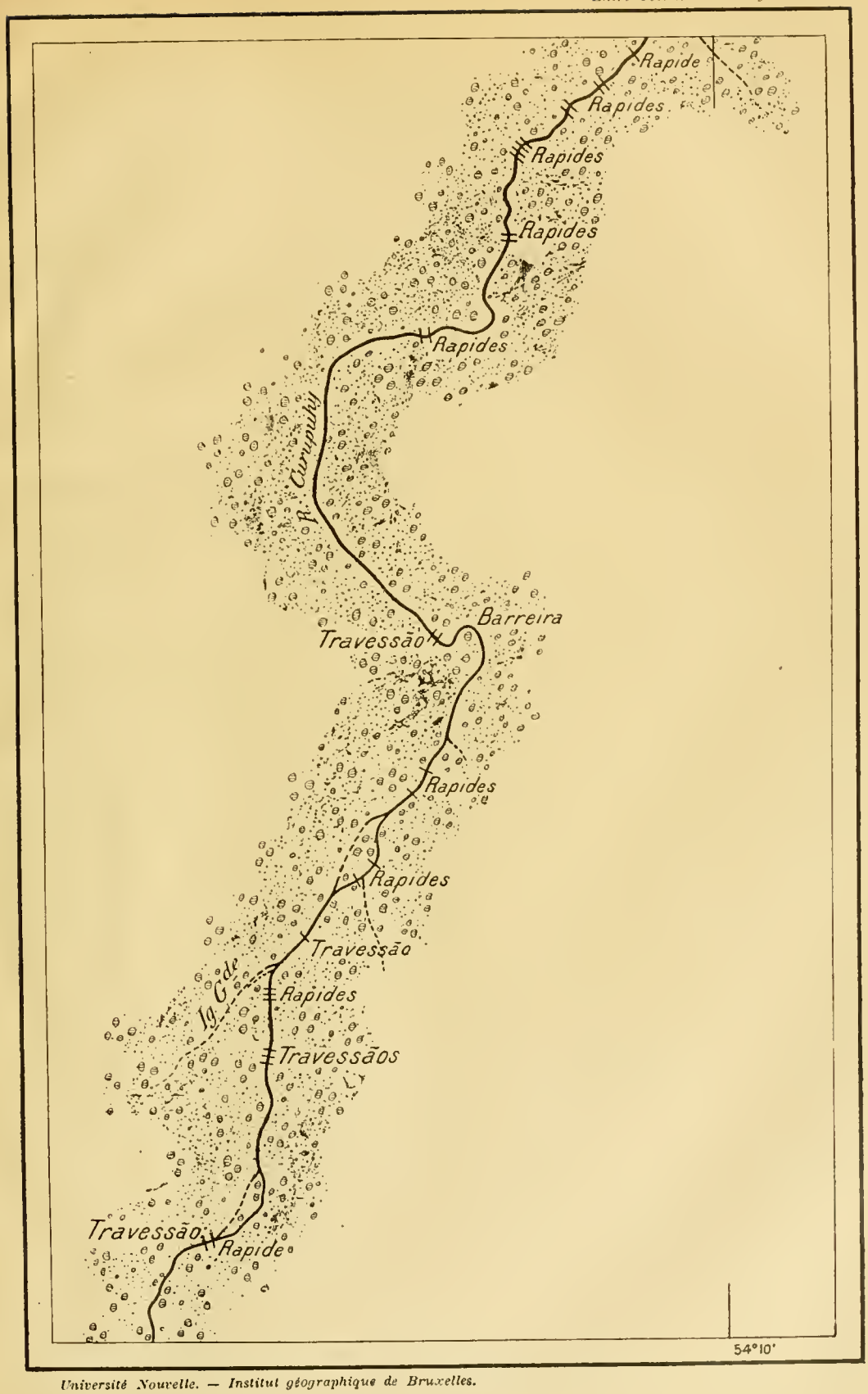
a distance a b = 38.4 km b
a distance a b = 62.45 km b
Benvenuto
Lago
Lago
Lago
Lago
R. Pracuru
Alto Anapú
Roça
João
Rio Pacajá
Ilha de Malagueinha
João Felipe Rodrigues
Roça
Ancienne Maloca
Roça
Plages
540



Université Nouvelle — Institut géographique de Bruxelles

Université Nouvelle. — Institut géographique de Bruxelles.

Université Nouvelle. — Institut géographique de Bruxelles.


Rapide
Rapides
Rapides
Rapides
Rapides
R. Curupuhi
Barreira
Travessão
Rapides
Rapides
Travessão
Rapides
Ig. Gde
Travessãos
Travessão
Rapide
54°10'

Rapides
R. Curupiry
Rapide
Rapides
Travessão
Rapides
Cachoeira do Pedral grande
Lat. S. 3°53'25"
Long. 54°18'45" O. de Paris